

Guerre et Religion de l'humanité chez Alfred Loisy

A la mémoire de ma mère

Remerciements

Je tiens à exprimer ma reconnaissance envers Pierre-E. Leroy, maître de conférence émérite au Collège de France, qui a initié et encouragé ce travail, pour beaucoup de précieux conseils, à Emile Poulat, professeur émérite à l'Ecole Pratique des Hautes Etudes et au Père Blet de la Gregoriana pour leur aide, à Thierry Waser de la maison d'édition Peter Lang et à Jean-François Loisy pour leurs corrections et encouragements, aux Amis d'Alfred Loisy et leur président, Frédéric Amsler, qui me donnent la possibilité de publier mon livre sur leur site, et au Centre National du Livre qui m'a accordé une subvention.

Préface

Et voici qu'une lumière nouvelle éclaire enfin le visage du rebelle Alfred Loisy. Plus de soixante-dix ans après sa mort dans le fracas de juin 1940, plus de cent ans après sa condamnation par le magistère romain et malgré les travaux savants d'Emile Poulat, d'Emile Goichot et d'autres, parus depuis plus de quarante ans, une suspicion planait toujours sur l'homme et l'œuvre. Si seulement le jeu du temps avait, avec le passage des générations, fait tomber le voile de l'oubli et

réussi à condamner au silence cette voix dérangeante, quel soulagement ! Ce prêtre a été chassé de son Eglise pour hérésie et certains l'avaient considéré alors et jusqu'à la fin de sa longue existence, comme « le diable en personne ». S'il fallait l'éviter durant sa vie, se disaient ces adversaires farouches, peut-être réussirait-on à l'occulter aux générations suivantes.

Le complot a échoué... *in extremis*. Aux Etats-Unis, en Italie, en Grande-Bretagne... des travaux renouvellent la vision que l'on pouvait avoir des recherches de l'exégète ; des manifestations ont marqué en France le centenaire de la parution du grand livre *l'Evangile et l'Eglise*... et une jeune Société Internationale d'études se fixe comme objectif « de raviver et restituer la figure d'Alfred Loisy ».

Cependant cette anthologie, rassemblée par Elisabeth Scheele n'est pas une pierre de plus dans l'édifice de réhabilitation ou de destruction ; ce n'est pas une nouvelle étude sur le Modernisme et le malentendu intellectuel à l'origine du rejet de Loisy. On n'y trouvera pas non plus un développement sur l'une ou l'autre de ses découvertes sur les textes sacrés. Non, ce travail est d'un autre ordre. C'est la lecture d'une vie en suivant les étapes d'un autre malentendu, celui de l'histoire européenne récente : ces trois guerres qui ont jeté l'un contre l'autre, au cours des deux derniers siècles, Français et Allemands.

Il se trouve que Loisy qui savait l'allemand (celui lui fut reproché !) et qui dialogua avec des théologiens allemands (von Harnack entre autres), a vécu en témoin de première ligne dans sa Champagne natale ces trois guerres qui ont pour longtemps coupé les ailes de l'Europe : celle de 1870 dans sa jeunesse, celle de 1914-1918 au moment même où il développait son enseignement au Collège de France ; quant à celle de 1940, si la mort le dispensa des flammes de l'incendie

de Montier-en-Der près duquel il vivait, elle ne lui épargna pas les moments dramatiques de l'exode.

Un point supplémentaire touche dans la démarche de ce livre : il vient d'une Européenne née en Allemagne et qui a passé sa vie à étudier la guerre dans la littérature. Elisabeth Scheele nous montre par sa présentation et par les textes qu'elle a sélectionnés, la cohérence de Loisy. Novateur dans son domaine : la recherche exégétique, il fut lucide sur les grands événements de son temps, notamment sur ces guerres fratricides et sur les idéologies qui tentaient de les justifier. Il a acquis une grande acuité sur les drames de l'histoire qui se déroulaient sous ses yeux par la vaste connaissance du monde de la Bible et des sociétés anciennes qu'un travail infatigable lui avait permis de rassembler. Mais la liberté morale qu'il a trouvée dans sa condamnation même lui a donné une plus grande hauteur de vue. Il a été rejeté par l'institution dans laquelle il a grandi et s'est formé, l'Eglise ; il peut quelquefois donner l'impression d'errer sur des chemins utopiques, il n'empêche que son œuvre, riche en mystère et en ouverture, nous apporte une vive lumière sur cette terrible constatation de l'histoire humaine : pourquoi notre espèce, depuis la nuit des temps, est la seule à s'autodétruire dans des accès de folie meurtrière. Au milieu des incertitudes de notre temps, cette lumière n'est pas négligeable et ne doit pas être laissée sous le boisseau.

Elisabeth Scheele contribue à cette mise en lumière et apporte à cette révélation un regard éloquent et chargé de sens.

Pierre-E. Leroy

Collège de France

Introduction

La guerre est un sujet, hélas, toujours d'actualité, la guerre et le rêve de paix ont hanté l'esprit de l'humanité depuis ses débuts. La réflexion de Loisy tient compte de sa tragique expérience de trois guerres, de celle de 1870/ 71, en passant par la Première Guerre Mondiale, jusqu'au début de la Deuxième. Sa lucidité de prévision de la Deuxième Guerre Mondiale est frappante. Ses œuvres reflètent sa souffrance et l'antagonisme entre son pessimisme quant aux folies de l'histoire humaine et son espoir en un assagissement de l'espèce humaine, les espoirs et les illusions qu'il partage avec les fondateurs de la Société des Nations, et sa profonde déception quand il doit constater que son pire pessimisme a encore été dépassé par l'éclatement de la Deuxième Guerre Mondiale. Il n'eut pas le bonheur de voir la fin de la Deuxième Guerre Mondiale, il dut mourir à son début après une longue et douloureuse maladie. Il n'eut pas la satisfaction de voir se réaliser ses utopies par les Nations Unies, bien qu'elles n'arrivent pas non plus à guérir totalement l'humanité de sa folie guerrière, il savait bien que la guerre est légitime contre les peuples agresseurs. Il n'eut pas le bonheur de voir les progrès de l'humanité vers le chemin de la paix, de s'apercevoir que l'Europe semble avoir entendu son appel qu'« il faut battre le rappel de l'humanité ».

Table des matières

I Entre les bords de la «Marne nourricière», théâtre douloureux de la guerre, et Paris

II Rappel rapide de sa formation. Ses débuts à l'Institut Catholique à Paris. Des condamnations de 1903 à

l'excommunication de 1907 et l'élection au Collège de France (1909)

III Guerre et violence dans la mythologie ancienne

1) dans la préhistoire et l'ethnologie

2) dans la mythologie gréco-romaine

3) dans les mythes de l'Assyrie et de l'Ancien Testament

4) dans le Nouveau Testament

IV Loisy face aux guerres de son temps

1) Rappel sur la guerre de 1870/71 et les idées d'Alfred Loisy sur le développement de la politique de 1870 à 1909, année de son entrée au Collège de France

2) La Première Guerre Mondiale qui coïncide avec les publications importantes *Guerre et religion, 1915, Mors et Vita 1916/1917, La Religion 1917*

3) L'entre-deux guerres et la montée des périls jusqu'au début de la Deuxième Guerre Mondiale

V La religion de l'humanité et le rêve de la Paix Perpétuelle dans la fraternité

I Entre les bords de la « Marne nourricière », théâtre douloureux de la guerre, et Paris

Son livre *Choses passées* commence par une vue panoramique du paysage des bords de la Marne où niche son village natal, région sillonnée par les troupes au cours de l'histoire, près du théâtre de la bataille de la Marne, région qui évoque les atrocités douloureuses de «la grande guerre, qui a noyé dans un flot de sang tout le récent passé » (M I 5). Alfred Loisy a évoqué, dans le style sobre et efficace qui est le sien, le lieu de sa naissance : Ambrières, aux bords de la Marne :

« La Marne, en sortant de Saint-Dizier, s'infléchit légèrement vers le sud et vient longer le pied des coteaux boisés ou plantés de vignes qui dominant de

ce côté le fertile Perthois. (...) Ma maison natale est la dernière du village, un peu à l'écart, faisant pendant à l'église, (...) avec une vue très agréable sur le cours sinueux de la Marne et sur les villages de la vallée... »(CP, 1sqq.)

Les Romains ont donné ou au moins fixé le nom de ce fleuve abondant et généralement paisible: Matrona, la mère¹, la Marne nourricière. Au cours de l'histoire il a marqué souvent des limites. Il a transmis son nom aux premiers grands combats d'une guerre qui fut si meurtrière : *la bataille de la Marne*.

Ce ne fut cependant pas la première guerre à laquelle le jeune Alfred fut confronté...

La région de la Marne est la terre des ancêtres d'Alfred Loisy, des fermiers qui avaient travaillé d'abord pour une abbaye jusqu'à l'acquisition d'une ferme. Emile Poulat² évoque les origines d'Alfred Loisy. Le nom de famille des Loisy est un nom fréquemment donné aux petits villages dans l'Est de la France, et les ancêtres de son père l'ont probablement adopté comme nom de famille. Il vient «peut-être de Loisy – sur -Marne, dans l'arrondissement de Vitry-le-François ». Si l'on remonte la généalogie de la famille, les aïeux de ses deux parents étaient des paysans, Alfred Loisy est né le 28 février 1857 dans une ferme achetée par son arrière-grand-père « à l'extrémité du village, sa maison faisant pendant à l'église, «avec une vue très agréable sur le cours sinueux de la Marne et sur les villages de la vallée³». Son frère prend la succession de son père et continue le métier de cultivateur.

Alfred Loisy a donc vécu la guerre. Il l'a connue par les récits de sa grand-mère qui avait été « fort inquiétée » par la guerre de 1870, ayant connu «les invasions de 1814 et de 1815 », mais elle avait été rassurée quand les soldats allemands logés chez elle ne s'étaient livrés à aucune

violence⁴. Enfant, il a connu lui-même la guerre de 1870 et a vu défiler les troupes de Napoléon III (*Mémoires* I 17-23) :

« On nous conduisit un jour, vers la fin de juillet, à la gare de Vitry-le-François, pour le passage du train impérial qui conduisait au front Napoléon III. Ce train ne devait pas stationner, mais il convenait que la gare de notre ville ne fût pas déserte quand il la traverserait. Le train ralentit devant la gare ; nous vîmes le souverain à la portière de son wagon ; on cria : »Vive l'empereur ! » Je criai comme les autres, selon mon pouvoir, et dans la simplicité de mon ignorance. C'est, je crois, la seule occasion de ma vie où j'ai poussé un cri de signification politique. Celui-là m'est resté dans la gorge ». (*M I 21*)

Les conséquences de la guerre ont bouleversé sa carrière.

« Sans la guerre de 1870, j'aurais fait probablement (...) carrière dans l'Université. Mais il y eut la guerre » (*M I 21*).

Il a été surpris par l'éclatement de la Première Guerre Mondiale, il n'a pas combattu, mais en fut le témoin, car les batailles ne se déroulaient pas loin de son domicile, Ceffonds n'était très loin ni de la Marne ni de la Somme.

L'invasion allemande pourtant «ne fit pas grand ravage dans notre région champenoise.» De la maison d'Ambrières, il voit sur «la route de Vitry à Saint Dizier, qui est la route de Paris à Strasbourg (...) quelques débris de l'armée française» passer «entre le 15 et le 20 août. » Ensuite il assiste à l'arrivée de l'armée allemande, les uhlands prennent possession de la ville et circulent dans la région. Tout le monde a peur, mais rien de terrible n'arrive, les trois cavaliers qui viennent dans sa ferme paternelle ne demandent qu'à boire. Un corps d'infanterie les envahit, d'abord les fourriers «pour marquer les logements d'une troupe qui allait venir ; et bientôt, sur la grande route, ce fut comme une immense fourmilière qui marchait, puis le chemin d'Ambrières se noircit à son tour

d'une cohue formidable ». Comme sa grand-mère, il a eu l'expérience de l'hébergement des troupes ennemies: «Un très vieux général à cheval, qui « tenait à la main une branche de feuillage », dit en entrant chez eux, entouré de son état-major : «Ce n'est pas nous qui avons voulu la guerre, c'est votre empereur ». Il s'installe avec tous ses officiers dans la maison, mais la grand-mère n'eut à héberger personne en son petit logis. Tous les alentours de la maison et le village grouillaient de soldats. Il n'y eut pas le moindre désordre. Des réquisitions se firent pour le ravitaillement de la troupe, et la plus belle vache de notre étable fut en un clin d'œil abattue.

Partout il y a des soldats, mais la discipline règne. Au tapage des sous-officiers qui dînent dans leur cuisine, « le général en personne » impose le silence.

Dans la nuit arrive l'ordre de ne plus continuer « la marche vers Paris, l'envahisseur allait monter vers l'Argonne pour atteindre Mac-Mahon». Après leur départ, le 26 août, de nouvelles troupes «aussi pressées» et aussi disciplinées arrivent. Ensuite, « nous n'eûmes plus de soldats allemands à héberger qu'après la capitulation de Metz » (*M I 21s.*). Il relève le retard des informations concernant la capitulation de Sedan et la captivité de l'empereur, la proclamation de la République à Paris seulement quelques jours après, et les effets de la censure allemande. L'occupation allemande perdura après le changement de gouvernement «sans conséquence pour nous» », sauf, «en 1871, deux ou trois jours (...) un seul passage de troupes allemandes après l'armistice».

Son collègue se trouvait à Vitry, maintenant ville de garnison allemande, où sévissaient les maladies. Ses parents ne voulant plus qu'il continue à aller au collège jusqu'à la fin de l'année scolaire, il dut travailler seul chez lui, sans maître, mais pour le reste, la guerre ne les perturba pas beaucoup, sauf, «en 1871, deux ou trois jours (...) un seul passage de

troupes allemandes après l'armistice» (*M I 23*). Sa demi-bourse est supprimée à cause de la guerre, il ne retournera plus au collège de Vitry. Au lieu de suivre l'enseignement du collège religieux de Saint-Dizier près d'Ambrières, que son frère avait fréquenté pendant deux ans et demi, il eut des leçons privées données par un jeune prêtre qui lui donna «la première suggestion du sacerdoce » (*M I 24*), ce qu'il évoque dans ses souvenirs (*Choses Passées 8*):

Je ne fis que passer au collège municipal de Vitry-le-François, où j'avais été admis en 1869 après les vacances de Pâques ; la guerre de 1870, l'occupation prussienne, la faiblesse de ma santé décidèrent mes parents à me garder auprès d'eux pendant l'année scolaire 1870-1871 ; ils me gardèrent même encore l'année suivante, parce qu'un jeune prêtre étant devenu curé d'Ambrières, on obtint qu'il me donnerait des leçons.

Loisy a été surpris par l'éclatement de la Première Guerre Mondiale, il n'a pas combattu, mais en fut le témoin, car les batailles ne se déroulaient pas loin de son domicile, Ceffonds qui se trouve «sur une route historique que pouvaient ou devaient suivre les envahisseurs»⁵ n'était très loin ni de la Marne ni de la Somme. Alfred Loisy est ainsi, par ses origines, quasi prédestiné à figurer parmi le grand nombre d'intellectuels pour lesquels la bataille de la Marne marqua un point crucial de leur vie. Dans le volume III de ses *Mémoires*, les chapitres LI – LIV sont consacrés à la guerre qui lui inspire aussi d'autres livres.

« J'étais tranquillement à Ceffonds depuis quatre mois lors survint l'ouragan de folie qu'on appela bientôt la guerre mondiale. Je ne pouvais en être et je n'en fus que le simple spectateur, et les circonstances ont fait que mes occupations ordinaires n'en ont jamais été interrompues, sauf deux ou trois jours, au plus fort de la bataille de la Marne, dans la première quinzaine de septembre 1914. Le 30 août, n'ayant pas pénétré les réticences des communiqués officiels, j'écrivais dans mon journal :

La guerre dure ; nos troupes reculent un peu en deçà de nos frontières, mais la chaîne qu'elles forment avec les troupes anglaises n'a pas été rompue jusqu'à présent.

Or, à cette date, nos troupes reculaient beaucoup, ramenées jusqu'à la Somme, et plus bas les allemands descendaient vers Paris ; notre gouvernement se préparait à quitter la capitale menacée, et d'un seul bond, qui n'était pas de confiance, se transportait à Bordeaux. Quelques jours après, on se battait sur la Marne et la Saulx » (*M I*, 17, 21-23, *M III* 288).

Les Allemands se rapprochaient de Paris après avoir pénétré dans la Somme et franchi la Marne, et le gouvernement se préparait « à quitter la capitale menacée » pour Bordeaux. Il fut le témoin oculaire de la détresse des réfugiés et de leur fuite, parmi eux se trouvaient des gens de connaissance, des enfants, des hommes âgés. A leur retour, beaucoup ne retrouvaient plus leurs maisons, ils ne retrouvèrent que ruines et décombres:

« Le 6 septembre, je vis commencer le triste passage des émigrants, longue cohue, qui était venue en grossissant depuis les Ardennes, les environs de Sainte-Ménéhoud et les villages du Perthois. Equipages de fortune où s'entassaient pêle-mêle des effets de literie et des cages remplies de volailles. On avait fui en hâte, et l'on allait un peu au hasard, ayant sauvé ou croyant avoir sauvé de la bagarre ce qu'on pouvait. Il me souvient d'avoir vu un pauvre homme, un vieillard, qui poussait devant lui une brouette sur laquelle il y avait un seul objet, une boîte à chapeau, son haut - de forme, qu'il n'avait pas voulu laisser à l'ennemi. Il y avait beaucoup de femmes et de tout petits enfants pour qui ce voyage forcé était une assez dure épreuve. Ce jour-là, je vis la brave femme de Maurupt qui m'avait soigné à Cambrières en septembre - octobre 1899 ; elle avait maintenant soixante-dix-huit ans, et elle avait fui avec deux de ses filles mariées, dont l'une portait un enfant à la mamelle; elles avaient quitté là au soir leur village menacé de bombardement ; elles me dirent quand le curé,- mon ami Guillemain, - était resté avec une partie de la population.- J'ai su depuis qu'il avait été emporté par le bombardement de dire la messe le dimanche 6 septembre. Il put s'enfuir la nuit suivante. Quand ils revinrent, après la bataille, les

habitants de Maurupt trouvèrent leur église presque déserte et le village en ruines ». (*M III 288s.*)

Sa propre famille est aussi touchée, il a hébergé la famille de son frère qui habitait encore son village natal qui se trouvait beaucoup plus près du champ de bataille.

« Le séjour d'Ambrières leur était devenu intenable, parce qu'ils étaient à la limite du champ de bataille et voyaient depuis trois jours les incendies se multiplier dans les villages de la vallée ».

En entendant le canon, il a vu beaucoup de troupes et des réfugiés français qui essayaient d'emmener quelques biens, et des prisonniers allemands.

« J'ai seulement entendu le canon, vu beaucoup de troupes françaises, quelques prisonniers allemands. Ambrières était plus près du champ de bataille, et la famille de mon frère a été réfugiée pendant cinq jours chez moi. C'était une véritable migration des peuples, mais sans désordre, et presque sans tristesse. Des curés à bicyclette accompagnaient leurs paroissiens, fuyant sur des voitures et emportant quelque mobilier. J'ai vu un vieux dans une carriole qui emmenait avec lui pour tout bien son chapeau haut-de-forme dans une boîte. Depuis lundi ces gens n'en retournent ; mais dans la vallée de la Saulx et autour de Vitry-le-François beaucoup ne retrouveront pas leurs maisons ».

Au retour de sa famille, la maison est pillée et son frère doit aider à enterrer les victimes de la bataille:

« Cette migration continua les jours suivants, et, le mercredi 9 septembre, mon frère m'amena sa femme, ses deux plus jeunes filles, et sa petite-fille, dont la mère était morte en 1913. Le séjour d'Ambrières leur était devenu intenable, parce qu'ils étaient à la limite du champ de bataille et voyaient depuis trois jours les incendies se multiplier dans les villages de la vallée. Mon frère, toutefois, retourna chez lui le jour même, pour surveiller sa maison aussi longtemps qu'il pourrait. La sécurité revint dans les derniers jours de la semaine, et ma belle-sœur rentra chez elle avec ses enfants le lundi 14. Elle trouva

l'habitation quelque peu au pillage, par le fait des soldats, mon frère ayant été réquisitionné à Ambrières, avec les hommes valides des villages voisins, pour aller enterrer les morts français et allemands, dans la région de Maurupt et de Pargny-sur-Saulx. Il revint aussi à Ambrières le 14 septembre ; il gardait une impression si horrible de ce qu'il avait vu qu'il n'a jamais voulu raconter en quoi avait consisté sa corvée ». (*M III 289*)

Ces événements⁶ se reflètent aussi dans une lettre de Loisy du 16 septembre 1914 à Albert Houtin que cite Emile Poulat⁷. Il note qu'il a failli être impliqué dans la bataille de la Marne et s'est préparé à fuir en enfermant les notes de son cours pour l'année suivante dans un petit sac qu'il n'aurait qu'à prendre. Il doit loger des officiers allemands, le service des trains est perturbé, il tient compte des espoirs de pouvoir vaincre l'agression prussienne. Il exprime aussi son espoir d'une victoire remportée sur le militarisme prussien. :

« Durant ces jours-là, mes notes pour le cours de 1914-1915 avaient été enfermées dans un petit sac que je n'aurais eu qu'à prendre en main pour fuir je ne sais où, si nos troupes avaient reculé. Les officiers que j'avais eu à loger ne m'avaient pas beaucoup rassuré sur l'issue des combats engagés.

Von Hügel m'avait écrit, le 1^{er} septembre, une lettre qui me parvint seulement à la fin de la bataille, quand le service normal des trains fut rétabli dans ma région. Bien qu'il fût autrichien de naissance, le baron était plutôt anglais d'éducation, et il le devint alors de nationalité. Il est de cœur avec les alliés contre le «militarisme prussien ». A la veille de la grande bataille, il espère que nos armées pourront «au moins empêcher une victoire décisive pour Berlin» » (*M III 289s.*).

Loisy se souvient que le baron von Hügel lui a envoyé une interview où il distingue la vraie et la fausse Allemagne, le militarisme prussien à la suite de Frédéric II, transformé en une sorte de religion du nationalisme, et l'Allemagne de la culture et de la civilisation qui n'est pas en guerre avec la France (*M III 290*). La réponse de Loisy à von Hügel reflète

les réalités de la guerre, comme on réquisitionnait les bêches pour enterrer les morts, il a donné aussi la sienne, un de ses souvenirs les plus marquants qui se mêle avec l'espoir en la victoire sur le militarisme prussien:

« Ma réponse, du 15 septembre, donne quelques détails sur la bataille de la Marne en tant que vue de Ceffonds. Après ce que j'ai déjà raconté, on peut lire:

L'autorité militaire a réquisitionné les bêches et les pioches pour enterrer les morts. Ma pauvre bêche de Garnay est partie pour cette triste besogne. Moi aussi je suis très heureux que l'Angleterre et la France marchent ensemble pour une cause qui est celle de la justice, de la liberté et de la civilisation. Je serai plus heureux encore si la France et l'Angleterre réussissent par elles-mêmes à repousser l'Allemand chez lui et à libérer cette brave Belgique, à laquelle nous devons une éternelle reconnaissance » (*M III 291*).

Son retour à Paris est rendu difficile à cause de la guerre, son neveu et le mari de sa nièce sont mobilisés.

« Mon retour à Paris s'effectua le 27 septembre, dans des conditions assez pénibles. Je partis de Montier-en-Der à six heures et demi le soir, avec mon neveu, étudiant en médecine, qui attendait sa feuille d'appel au service ; nous ne fûmes à Troyes qu'à dix heures et demie, et à Paris le lendemain matin seulement, à six heures et demie ? Nous nous rendîmes aussitôt à Montmorency, où se trouvait une de mes nièces, dont le mari, médecin, était mobilisé depuis le commencement des hostilités. Elle était là, remettant un peu d'ordre dans sa maison, que l'autorité militaire avait indûment occupée, et qui, après effraction, avait été quelque peu pillée. (...) Le 3 octobre, mon neveu était appelé sous les drapeaux ; le 10, ma nièce quitta Montmorency, et je revins à Paris m'installer dans un appartement de la rue des Ecoles ». (*M III 292s.*)

Un hôpital pour les blessés de guerre est fondé par Mme Desjardins avec l'aide de Miss Petre» (*M III 310*). Loisy écrit à von Hügel qu'il reste en attendant les événements.

« Je reste ici en attendant les événements. Ceffonds est abordable ; mais on n'y est au courant de rien, et l'on y vit encore un peu dans l'inquiétude. (...) X vous aura dit peut-être que j'avais écrit une brochure sur la guerre et la religion (...) Je vous

l'envoi. Il y a des pages que vous approuverez, d'autres qui vous ne plairont pas. Je souhaite qu'aucune ligne ne vous fasse de la peine. C'est avec inquiétude et émotion que j'ai écrit cela. Le petit soldat que je cite (...) m'a écrit qu'il était content. C'est toujours une récompense. Ce brave enfant a été cité à l'ordre de l'armée ; il est allé, au péril de ses jours, relever les blessés allemands, restés entre les tranchées, et que personne, ni d'un côté ni de l'autre, n'osait secourir. Et pourtant il a un frère médecin qui est, contre tout droit, retenu en Allemagne depuis le mois d'août. Le « petit soldat » est René de Lageneste ». (M III 310)

La guerre empêche la publication de sa *Revue d'histoire et de littérature religieuses*, plusieurs de ses collaborateurs tombent dans les combats. « Ce qui aurait été possible avec ces disparus ne le sera pas sans eux. Nous avons fait un beau rêve, nous avons vu de sombres réalités ». La publication de ses livres et de ses articles est perturbée⁸ par la guerre qui retarde la publication de nouveaux livres, elle lui inspire pourtant aussi d'autres.

« La guerre força M. Loisy à interrompre la publication de sa revue, son imprimeur ayant été mobilisé et ayant fermé la maison. La guerre l'empêcha également de mettre sous presse son Histoire du sacrifice et son commentaire sur Les Actes des Apôtres, qui devaient former chacun un énorme volume et dont l'impression eût été dispendieuse. Au lieu d'imprimer les gros livres qu'il avait achevés, il en prépara de nouveaux : un commentaire sur *l'Apocalypse de Jean* et un second commentaire sur *Le Quatrième Evangile*. Au commencement de 1915, il révisa ses *Choses passées* et les compléta par de longues notes manuscrites. Voici les dernières lignes de ses additions, qui suivent le récit de son élection au Collège de France : (...) Jamais, je ne fus plus isolé qu'à présent. Je ne puis pas, en ces conditions, me flatter d'exercer une action bien profonde sur nos contemporains. (...) Cependant, tous ceux qui aimaient à tenir une plume l'avaient mise en activité depuis le commencement de la guerre et mobilisaient contre les Allemands les idées, ou seulement les mots. La *Revue d'histoire et de littérature religieuses* aurait donc pu faire son chemin, convoyée par un groupe de bons travailleurs, si nos espoirs et nos efforts n'avaient été violemment brisés. Ernest Babut et René de Lageneste périrent dans la tourmente. Isic Canet et René Massigli, attachés pendant la guerre à des services politiques, seront perdus pour les bonnes études. Ce qui aurait été possible avec ces disparus ne le

sera pas sans eux. Nous avons fait un beau rêve, nous avons vu de sombres réalités (M III 287) (...) Si la *Revue d'histoire et de littérature religieuses* est condamnée à chômer, elle est en « nombreuse compagnie ». (MIII 292). (...) Ernest Babut fut tué le 28 février ; René de Langeneste fut tué le 5 avril ». (M III 324)

Les dévastations de l'occupation allemande ne facilitent pas son travail :

« En l'année 1916, je fus à Ceffonds le 4 juillet, et j'y demeurai jusqu'au vendredi 29 septembre, dans des conditions peu favorables à mon travail, par suite d'une occupation militaire qui fut presque continue. Il en avait été de même l'hiver précédent, au détriment de mon immeuble, qui avait été quelque peu saccagé et pillé en mon absence ». (M III 327)

En 1918, il note dans son journal le 4 janvier: «Toujours la guerre ! (...) Il me semble que l'humanité est folle avec des accès plus terribles à certains moments ! » Je n'ai jamais pensé qu'un livre pût suffire au traitement de cette maladie: les meilleurs et les plus beaux livres, depuis qu'on en fait, n'ont pas su la guérir. » (M III 349)

Vers la fin de la guerre, son cours est perturbé par les bombardements, il continue son cours au risque de sa vie, et ses auditeurs l'écoutent au risque de leur vie:

« Mon cours du samedi 23 mars, au Collège de France, fut empêché par les bombes du canon à longue portée, qui commencèrent à tomber sur Paris ce jour-là. Je donnai ma dernière leçon le lundi 8 avril, devant un auditoire tout à fait réduit ». (M III 355)

Il part pour Ceffonds où il reste jusqu'au quinze novembre :

« Mais la liberté de mon travail dépend maintenant des événements. Pour l'instant, je suis en paix dans ma maison. Mais on n'y est pas très loin du front, et je n'y suis pas autrement garanti contre les bombardements aériens. La relative insignifiance du lieu est ma principale protection ».

La protection se trouva suffisante. Nous avons été souvent *alertés*, mais jamais bombardés.

Paris est bombardé par contre :

« Houtin m'écrivait, le 10 juin, ce que devenait le séjour de Paris sous les bombes des gothas et des canons à longue portée. « Si les choses empiraient », il y aurait lieu, pense-t-il, de mettre mes manuscrits « en lieu plus sûr. » »

Il propose «de les porter dans les caveaux de l'Ecole normale supérieure, où ils seraient probablement en nombreuse compagnie. » Le 11 juin, Houtin vérifie l'état de ses manuscrits rue des Ecoles. Et «après le bombardement qui eut lieu dans la nuit du 15 au 16 juin, il est allé les prendre chez moi et il a déposé le paquet dans une cachette du Musée pédagogique (...) et il m'assure qu'il veillera sur mon bien. » (*M III 362s.*) Loisy exprime son espoir que « maintenant la cessation des hostilités paraît proche. » Et il pense à la commémoration de ses collaborateurs victimes de la guerre : « Une autre question qui va se poser est celle de la Revue d'histoire et de littérature religieuses, dont il conviendrait de reprendre la publication... (En tête) du premier numéro : Nos morts ». (*M III 370*) Il se permet « de spéculer sur l'avenir (...) le 4 novembre 1918 » :

« il ne me paraît pas du tout certain que la guerre dont nous sortons doive être suivie d'une grande paix intérieure chez les peuples qui y ont pris part. Les Etats-Unis se retrouveront beaucoup plus forts et plus unis qu'avant ; c'est une puissante garantie pour l'avenir de la civilisation, mais ce n'est pas tout. L'empire anglais semblera consolidé, même agrandi, et il continuera de supporter allègrement le poids de la vie, nonobstant certaines difficultés intérieures et le petit ennui de voir la prépondérance passer aux Etats-Unis. Mais la Russie sera longtemps avant de sortir de sa décomposition. Mais les nouveaux Etats de l'Europe centrale, Pologne, Bohême,

Hongrie, seront des problèmes. Et l'Allemagne, quelque tournure que prenne son évolution, sera un sujet de perplexité. Dans tous les pays européens, la question sociale viendra au premier plan, et avec la question sociale la prédominance des questions économiques et du côté matériel de l'existence. Sans compter qu'après le long malaise et les terribles épreuves de ces dernières années, l'on peut s'attendre à une énorme poussée de matérialisme. La guerre même a surexcité en beaucoup de gens l'appétit de l'argent. La fin de la guerre provoquera en d'autres et aussi chez les profiteurs l'appétit de la jouissance. Tout cela nous fera une situation politiquement troublée, dangereuse moralement. Ce que peut, dans une crise semblable, chaque individu pris à part, est à compter pour presque rien. Surtout il ne faut pas croire qu'on y apporte grand remède par les discours et les livres ». (*M III 370s.*)

La victoire étant «en marche », il note dans son journal le 3 novembre 1918 : « La guerre paraît près de sa fin..., c'est la fin du cauchemar. Que sera le réveil? » C'est à Ceffonds qu'il assiste à la fin de la guerre, puis il rentre à Paris.

« Mon intention était de quitter Ceffonds pour Paris le 8 novembre. Dans la nuit du 5 au 6, je fus pris de coliques néphrétiques, et je dus ajourner mon départ. J'étais encore à Ceffonds lorsque, dans l'après-midi du 11 novembre, les cloches annoncèrent l'armistice et la fin des hostilités. Je rentrai à Paris le 15 novembre ». (*M III 372*)

Il reprend son cours au Collège de France « par une leçon sur la Paix des nations et la religion de l'avenir. » (*M III 373*) Il propose comme fête nationale - en plus du 14 juillet - l'anniversaire de la bataille de la Marne dans l'espoir de voir la guerre finir par une bonne paix et pour commémorer le souvenir des morts de cette guerre.

Il met ses espoirs dans l'organisation d'une fédération des peuples pour l'instauration d'une paix universelle. Ses livres écrits entre les deux Guerres Mondiales reflètent l'oscillation entre ces espoirs et la crainte d'une nouvelle guerre.

Il vit aussi la Deuxième Guerre Mondiale. Son imminence est évoquée dans quelques lettres à Marguerite Brunot vers la fin de sa maladie que mentionne Edmond Lacoste :

« la copie de trois des dernières lettres que j'ai reçues de M. Loisy (...)

Ceffonds, 21 juin 1938 (...) Le chaos (politique) ne paraît pas près de se dissiper.

Ceffonds, 18 novembre 1938 (...) Je vous avouerai que les événements ne m'encouragent pas beaucoup à la conservation de mes écritures. Le genre humain a tellement perfectionné ses moyens de destruction qu'il est fort capable de se faire disparaître lui-même avec tous ses produits, auquel cas nous perdrons notre temps à vouloir sauver quelque chose de nos débris. Comportons-nous néanmoins comme s'il en pouvait demeurer quelque morceau.

Ceffonds, 25 décembre 1938 (...) Je ne suis pas d'ailleurs en état d'écrire un traité complet de la folie humaine, et cela d'ailleurs aurait chance de ne servir à rien »⁹.

L'imminence de la Deuxième Guerre Mondiale se reflète aussi dans le compte-rendu d'une visite d'amis anglais:¹⁰

“In my *Sacrum Lectures* at Oxford I recalled that John Collins and I had visited Alfred Loisy at Ceffonds for two days in 1938 (...) We had four long conversations with Loisy and they were probably among his last conversations of this kind, for he died in June 1940. His journal for 30 March 1938 contains this entry: « Visite de mes amis Anglais à 1 h et à 3 h. Ils m'ont posé d'intéressantes questions. Ils doivent revenir ce matin 10h et repartiront pour l'Angleterre au commencement de l'après-midi. Les reverrai-je encore, c'est bien douteux ».

Speaking of contemporary politics, Loisy said that he was thankful not to be the confessor of politicians; it was an essentially demoralizing profession. The democratic powers he would describe now as les grandes impuissances. The League of Nations was a well-conceived project, but the statesmen who launched it were only «humanitaires » and did not know the vital importance of religion; that was a general defect in idealistic

politicians. The Church has a tremendous opportunity to witness to the necessity of the spiritual life-but it was mixed up now in political affairs and considerations. In recent centuries the popes had been diplomates rather than religious leaders”.

Et il doit constater peu avant sa mort: « La guerre était déchaînée: un jour, des aviateurs italiens vinrent lâcher des bombes sur la petite gare de Montier-en-Der (...), à 150 m de son jardin ». Il ne manifesta nulle émotion, mais remarqua avec indifférence que pour qui devrait être atteint, «ce serait fini tout de suite¹¹ ». Quelque temps avant sa mort, il s’occupe de ses papiers et d’un transfert éventuel à la Bibliothèque nationale, dont il parle dans une lettre du 24 octobre 1939 :

« L’ensemble des papiers peut rester ici tant que je suis en vie et en sûreté. Si nous sommes tous consumés dans un bombardement aérien, la question sera réglée ».

Dans l’avant-dernière lettre qu’il a écrite, Ceffonds, le 5 décembre 1939, il pense au général prussien qui passa à la maison le 25 août 1870 :

« Comment se fait-il que le temps passe si vite bien que souvent les jours soient insupportables. La raison philosophique doit être que le temps qui passe est une relation ; une fois passé, c’est surtout un souvenir d’autant plus vif parfois qu’il plus lointain. J’ai plus présente à l’esprit l’arrivée du général prussien qui prit possession de notre maison le 25 août 1870 (je le vois encore *sur son cheval*, tenant en main une branche verte et disant : *Ce n’est pas nous qui avons voulu la guerre ; c’est votre empereur.*) - que les péripéties de la bataille de la Marne en 1914, et les événements de l’an passé... les imprimeries marchent maintenant au ralenti. Mais vous avez raison de surveiller de très près le mémorial de notre ami Guignebert. Ce qui sera fait sera fait, et nous ne gouvernons pas les événements... Les conséquences de la guerre actuelle pour l’avenir de la science française ? ... Il est trop tôt pour les mesurer. Celles à la dernière guerre ont été bien fâcheuses, si je regarde seulement autour de moi. Celles de la

guerre présente pourraient être pires encore, et aussi bien empireront-elles les précédentes (sic). Mais à quoi bon les regarder d'avance ! Soyons assurés qu'il y aura de la besogne pour les survivants... Ce que veulent les Russes ?... Le savent-ils bien eux-mêmes ? Je les crois plus sûrs de leurs volontés que M. Hitler. Ces gens-là sont des appétits plus que des volontés. J'ai cru longtemps qu'il y aurait plus *d'humanité* dans le bolchevisme ; mais celui-ci je crois, tourne à la tyrannie oligarchique visant à une oppression et non à une libération universelle. Nos communistes sont mal partis, ils n'auraient pas dû entrer dans l'alliance Stalin - Hitler. Je crois d'ailleurs que la masse des ouvriers ne suivra pas les chefs, si le gouvernement laisse clairement voir qu'il n'entend nullement sacrifier le monde ouvrier à nos réactionnaires. Il n'y a plus chez moi d'occupation. Militaire. Ce que nous avons eu ne nous a pas gênés, mais nous a été plutôt de secours ; je vous expliquerai un jour pourquoi et comment. Maintenant, je ne crois pas, vu le caractère extrême de mon infirmité, qu'on veuille m'imposer par exemple un officier, car autant voudrait m'expulser moi-même et m'envoyer à l'hôpital ».

Il dut mourir en 1940 sans avoir vu la fin de la guerre.

II) Rappel rapide de sa formation¹². Ses débuts à l'Institut Catholique à Paris. Des condamnations de 1903 à l'excommunication de 1907 et l'élection au Collège de France (1909)

En 1873, sa vocation ecclésiastique naît lors d'une retraite prêchée par un jésuite, ancien recteur d'un collège à Metz «que la politique de Bismarck avait fait fermer en 1872. Notre prédicateur nous arrivait donc avec l'auréole de la persécution, comme un religieux et un Français chassé de cette Lorraine qu'on nous avait prise » (M I 29). En octobre 1874, Loisy entre au grand séminaire de Châlons-sur-Marne où «la pure orthodoxie » était respectée malgré quelques tentatives de

libéralisme. (*Choses passées* 18-26) Il suit aussi les cours de la Faculté de théologie de l'Institut catholique à Paris et est ordonné prêtre à vingt-deux ans, « avec dispense pontificale pour le défaut d'âge canonique. » (*CP* 47) En 1879, à 22 ans, il est fait prêtre. Il commente son ordination ainsi : « La grande erreur de ma vie était consommée. » (*CP* p. 46) Il est nommé curé d'un village perdu « entre Fère-Champenoise et Sézanne », une des paroisses « des plus mal famées du diocèse, la pratique religieuse y étant nulle. » (*CP* 48) Six mois plus tard, on lui confie une autre paroisse, à Landricourt. Mais il prend congé.

Par l'intervention surtout de Mgr. Duchesne, qui devient son directeur de recherche, il obtient en 1881 la permission de retourner à l'Institut Catholique de Paris où il obtient un poste de répétiteur d'hébreu. Il y suit des cours de théologie, d'assyriologie et d'égyptologie, aussi à l'Ecole pratique des Hautes Etudes, et au Collège de France des cours d'hébreu chez Ernest Renan. (*CP* 52ss.)¹³

Il y a quarante-neuf ans, je venais, dans l'amphithéâtre du Collège dit salle 3, entendre Renan, qui y donnait des conférences sur l'histoire d'Israël. Je fréquentais en même temps, et j'avais commencé un an plus tôt, en 1882, de fréquenter la petite salle 4, où il enseignait l'hébreu et l'épigraphie sémitique. (...) c'est l'abbé Louis Duchesne qui, pour la première fois, m'amena dans cette maison, au cours de Renan. (...) C'est ainsi que Renan a été mon maître en critique biblique, et il m'est doux de lui apporter ici le témoignage de ma reconnaissance pour tout ce que je lui dois¹⁴.

Alfred Loisy¹⁵ fut maître de conférences¹⁵ de 1882 à 1890 et professeur à l'Institut catholique de 1890 à 1893. En 1882, il s'inscrit à l'Ecole pratique des Hautes - Etudes¹⁶ en égyptologie et en assyriologie, suit un cours de langue éthiopienne et étudie l'hébreu enseigné par Renan au Collège de France (*CP* 64 ss., *M I* 117). Il prépare une thèse latine de doctorat en théologie sur « La doctrine de l'inspiration d'après la Bible même et les anciens auteurs ecclésiastiques depuis les

Pères apostoliques jusqu'à Tertullien.» Il en remit le manuscrit au recteur, M. d'Hulst, qui le lui rendit en lui défendant de le montrer à qui que ce soit, le considérant comme non publiable, bien qu'il affirmât que son idée de l'inspiration « était la seule acceptable ». Il pensait que le manuscrit risquait de « compromettre la Faculté de théologie (...) surveillé(e) de très près par des inquisiteurs sans mandat » qui avaient déjà attaqué M. Duchesne et M. d'Hulst lui-même, et que ses excellentes idées risqueraient d'être « pâture pour l'Index ». (CP I 71) Sa thèse est donc « condamnée à mort » (CP I 75). Dans ses *Mémoires pour servir à l'histoire religieuse de notre temps*, il constate :

« Mon journal, au 19 mai 1884, porte cette simple note : *Ruit thesis*, ce qui veut signifier : « La thèse est par terre ». Il me souvient que le recteur en loua fort le contenu, mais il estima aussi que la publication serait très compromettante pour la Faculté, parce qu'elle ne manquerait pas d'exciter beaucoup de clameurs théologiques. On ne ferait pas attention à mes textes ni à ma démonstration ; on ne voudrait voir que mes conclusions, et l'on m'accuserait de minimiser le caractère divin des Ecritures ». (M I 131)

Comme remplaçant du professeur Martin, il entre en 1890 comme enseignant à l'Institut catholique de Paris (CP 83ss.). Bruno Neveu¹⁷ indique que « la thèse présentée à l'Ecole pratique des Hautes Etudes par Loisy pour obtenir le titre d'élève diplômé de la section portait sur un sujet d'assyriologie, la reconstitution des Annales de Sargon. » (CP 98). Cette thèse, bien qu'achevée et déposée, ne fut pas non plus publiée à cause des « frais considérables qu'aurait occasionné l'impression des cunéiformes » (M I 133). Sa candidature pour une chaire d'assyriologie n'est pas assez soutenue par M. Duchesne (CP 98s.). Quand Mgr. d'Hulst l'avertit qu'il lui faut une thèse pour devenir professeur titulaire (CP 102), il prend le cours rédigé sur *L'Histoire du*

Canon de l'Ancien Testament comme thèse principale, c'est donc sa troisième thèse avec laquelle il est enfin « proclamé docteur avec solennité » (M I 187) en 1890.

Les attaques contre l'enseignement de Loisy commencent avec la publication de son premier livre, son cours *Histoire du Canon de l'Ancien Testament*, bien qu'accepté comme thèse par la Faculté théologique et imprimée (CP 103). Son livre complémentaire, *Histoire du Canon du Nouveau Testament*, ne suscita pas de critiques plus sévères, mais une étude sur les *Proverbes dits de Salomon* lui vaut une dénonciation à Rome. Il est averti qu'il sera menacé de mise à l'Index s'il continue dans cette voie. (CP 107s.) La série d'études sur les mythes chaldéo - assyriens et leur rapport avec les mythes de la création et du déluge est considérée comme si contraires à l'orthodoxie qu'on lui interdit de faire des cours aux étudiants de Saint-Sulpice, comme pour M. Duchesne, qui avait des appuis beaucoup plus grands, étant déjà un savant connu (CP 111ss.). Le recteur, M. d'Hulst, essaie en vain d'intervenir en sa faveur, même à Rome : «le Saint - Siège formulerait une censure publique et exigerait des mesures garantissant l'orthodoxie de l'enseignement donné à l'Institut catholique ; le recteur ne me sauverait pas, mais il courrait le risque de se perdre avec moi » (CP 133). On lui interdit une partie de ses cours, mais on lui laisse surtout ses cours de langues.

« Le cardinal me dit tout bonnement que mes erreurs provenaient de ce que j'avais lu les Allemands », et j'avoue n'avoir pas réussi à lui faire entendre que mes opinions provenaient surtout de ce que j'avais lu la Bible ». (CP 151)

Après avoir ajouté encore un article condamné par les évêques en attente d'une encyclique sur l'Écriture sainte, *Providentissimus Deus*, par Léon XIII, Loisy est renvoyé, «à l'unanimité ! » (M I 271), de l'Institut catholique en

novembre 1893 (*CP* 100, 147ss.), bien que le Vatican ait trouvé «les évêques un peu prompts» à le congédier (*CP* 152). Il espérait encore pouvoir traiter au sein de l'Eglise «tous les problèmes de philosophie et d'histoire religieuses» en négligeant la possibilité d'une chaire laïque à l'Ecole des Hautes - Etudes, ayant l'illusion d'avoir «la liberté scientifique, dans le catholicisme, d'examiner les titres de la religion catholique». Il se rend enfin à l'évidence, quand il déclare qu'il a fallu «toute la brutalité des condamnations ecclésiastiques pour me chasser vers l'enseignement laïque et pour m'y fixer définitivement». (*M I* 298 s.)

On lui confie une aumônerie à Neuilly, où il reste cinq ans, et il en profite pour écrire plusieurs livres, son intérêt pour l'exégèse se renforce sans être captivé par la grammaire des vieilles langues. Il continue aussi à publier des articles sous différents pseudonymes. En 1896, un jésuite bienveillant l'avertit qu'on poursuive à Rome sa mise à l'Index, qui ne fut pourtant pas encore décrétée (*CP* 173). En 1899, il est victime d'une hémorragie stomacale qui causa une syncope, puis d'une deuxième trois jours plus tard qui le mena au bord de la mort¹⁸ : (*M I* 526s.)

« Le 20 septembre 1899 (...) ma mère, auprès de laquelle j'étais venu passer un mois de vacances, entendit le bruit d'un corps inerte qui s'effondrait sur le parquet de ma chambre. Elle accourut et me trouva inanimé dans une mare de sang. Pendant la journée, j'avais eu de légers vomissements de sang dont je ne lui avais point parlé, pour ne pas l'inquiéter. Une hémorragie stomacale plus considérable avait occasionnée une syncope et dénoncé la gravité du mal. Je m'alitai. Le 23, une nouvelle hémorragie me conduisit à deux doigts de la mort. Pendant quelques jours, on me crut perdu ». (*CP* 207s.)

Il démissionne de ses fonctions à Neuilly. Après une longue convalescence, il obtient de Rome la faveur d'un *indult* qui l'autorise à célébrer la messe dans son appartement. (*CP* 208)

«Un appui me vint alors, pour la première fois, de la société laïque. Je connaissais depuis plusieurs années M. Paul Desjardins. Il me ménagea une entrevue chez lui avec son beau-père, M. Gaston Paris, administrateur du Collège de France. M. Gaston Paris voulut bien s'intéresser à ma situation » (*CP 221*).

Sur l'intervention de l'administrateur du Collège de France auprès d'Albert Réville, il est admis comme conférencier libre à l'Ecole pratique des Hautes Etudes, où il fait une conférence sur «les mythes babyloniens et les premiers chapitres de la Genèse» devant un auditoire comportant beaucoup d'ecclésiastiques (*CP 221s.*). L'espoir du cardinal Richard de lui barrer la route vers tout enseignement public à Paris ne s'accomplit donc pas. Le cardinal se justifie : « J'ai fait comme l'Index (...) est-ce que vous blâmez l'Index ? – Monseigneur, je n'admire pas l'Index¹⁹ (*CP 222s.*) (...) en me répétant que j'avais subi «l'influence des Allemands » » (*CP 223*). A sa grande déception, il n'est pas titularisé à l'Ecole des Hautes Etudes (*M II 29*) sur « la chaire d'ancienne littérature chrétienne » rendue vacante par la mort d'Auguste Sabatier (*CP 225*). Son cours 1901/02 est interdit aux étudiants de l'Institut catholique (*M II 28*). Une dénonciation devant le Saint - Office n'aboutit pas encore. Malgré les conseils de ses amis qui veulent le soustraire aux condamnations ecclésiastiques, il ne succombe pas à la tentation de faire encore carrière en se conformant :

« Mais je ne pouvais m'y résoudre à cause de tous ceux que je savais tourmentés sous le joug de la vieille théologie, et qui s'habituèrent de plus en plus à compter sur moi pour les aider à respirer plus librement. (...) Je pensais que l'Eglise ne pourrait pas empêcher l'infiltration des idées modernes, et qu'un régime d'oppression intellectuelle, régime de torture dans le présent, préparait à l'Eglise pour l'avenir les pires catastrophes. Le mouvement n'était pas à écraser, mais à diriger. » (*CP 231s.*)

Loisy accepte de se faire proposer pour le poste important de l'évêché de Monaco, mais il finit par être refusé.

Il faisait un cours libre à la Sorbonne de 1902 à 1903 où il fut attaché « à la préparation du Corpus inscriptionum semiticarum publié sous les auspices de l'Académie des Inscriptions », le sujet de son cours était *Les mythes babyloniens et les premiers chapitres de la Genèse*.

De 1900 à 1903, le cardinal Richard multipliait les démarches pour le faire censurer, et il y réussit avec l'avènement de Pie X. Le cardinal Richard, bien que plus qu'octogénaire, intervient à Rome pour assurer sa condamnation par les tribunaux de l'Index et du Saint - Office, et n'y réussit que sous Pie X. La condamnation d'abord de cinq de ses livres est prononcée avec modération, dans l'intention de ne pas faire d'éclat, dans l'intention surtout de donner à l'auteur l'occasion de se soumettre, ce que Loisy fait d'abord tout en se réservant « le droit de ma conscience et je n'entends pas, en m'inclinant devant le jugement rendu par la S. Congrégation du Saint - Office, abandonner ni rétracter les opinions que j'ai émises en qualité d'historien et d'exégète critique » (CP 272-277). Le cardinal Richard s'inquiète

« sur la complète soumission de l'abbé Loisy. Il a continué à faire son cours à l'Ecole des Hautes Etudes à Paris. C'est un établissement dépendant entièrement de l'Etat. On y admet des professeurs qui, sans être rémunérés par l'Etat, font des cours libres. Dans un de ces cours, on l'a applaudi, et ces applaudissements semblent une sorte de protestation contre la condamnation dont il a été frappé ». (M II 314)

En lançant *Autour d'un petit livre*, Loisy prévoit son excommunication²⁰ qui ne tardera pas²¹, après son refus de « la rétractation immédiate, sans aucune réserve, des cinq volumes condamnés et de leur contenu » (CP 280).

Et Loisy se souvient que depuis sa condamnation,

« la salle des Hautes Etudes ne suffisait plus à contenir mes auditeurs, dont beaucoup se tenaient le long des murs et derrière moi, le reste débordant jusque dans le vestibule. (...) Il est possible qu'on ait applaudi à mon entrée dans la

salle pour la première leçon de janvier, et que les applaudissements aient été une marque de sympathie à moi rendue devant la condamnation du Saint-Office. (...) Mon enseignement, (...) ce qui en faisait l'intérêt pourrait bien avoir été le contraste entre l'aridité des sujets traités (...) et le tragique de ma situation. » (M II 315)

Il arrive encore à différer l'excommunication « par l'effet de démarches nouvelles, que je fis à la dernière heure (...) et je me procurai à moi-même quatre années d'anxiété, d'incertitude, d'ennuis, pour aboutir, en mars 1908, à la solution que j'avais éludée en mars 1904 » (CP 288).

Dans l'attente de l'excommunication et le refus de la sépulture ecclésiastique, il tombe malade.

« Dans ces derniers jours de février 1904, où j'attendais sans effroi le jugement qui me retrancherait de l'Eglise romane, mes forces physiques, dont je n'ai jamais eu grande provision, épuisées par la tension nerveuse d'un combat qui avait duré plus de quatre mois, tombèrent subitement ». (M II 347s.)

Sa santé ne lui permet plus «de continuer, au milieu du bruit qui ne manquerait pas d'en résulter, mes travaux et mon enseignement (...) étant las du tapage qui se faisait autour de moi » et éprouvant « un immense besoin de solitude et de repos. » (CP 288s.) Il prévoit aussi qu'on lui refuse de dire la messe, pour que l'*indult* ne puisse pas être demandé (CP 322). Les inquiétants accidents hémorragiques de 1906 se renouvellent en 1907, mais ils sont moins graves.

« Mon ancien directeur était venu pour me mettre en règle avec l'Eglise, pensant ou sachant que Rome me considérait en fait excommunié, et que la sépulture ecclésiastique me serait refusée si je venais à mourir sans avoir fait la rétractation qui m'avait été demandée en 1904 ». (CP 335)

Pie X entame sa campagne contre le mouvement moderniste, en interdisant certaines revues religieuses, dont la

Revue d'histoire et de littérature religieuses où Loisy publie beaucoup, en empêchant les prêtres d'y collaborer et en proclamant une série d'actes pontificaux et épiscopaux qui atteignent aussi Loisy. (CP 338ss.) Ainsi on interdit à un prêtre qui était aussi rédacteur à la *Revue critique*, dirigée par un collègue de Loisy au Collège de France, M. Chuquet, d'y participer et de rencontrer Loisy, qu'il n'avait le droit de voir que dans la rue, et il semble même qu'il n'ait pas eu la permission de le saluer (CP 344s.). Duchesne l'avertit que «le Saint-Office n'est pas mort. Il ne faut pas croire que le souvenir de Galilée vous puisse être utile ; il ne protège que les chimistes» (M I 406). Loisy reçoit la nouvelle de l'excommunication avec « un infini soulagement », ayant le sentiment d'avoir retrouvé la liberté. « La sentence d'excommunication fut décrétée par le Saint - Office le 7 mars 1908, et annoncée le même jour à la Ville et au monde » (CP 367). Le «notaire de la Sainte Inquisition Romaine et Universelle », Pierre Palombelli, décrète :

« Son entêtement persistant (...) après les monitions canoniques formelles, étant donc tout à fait certain, cette Suprême Congrégation de la Sainte Inquisition Romaine et Universelle, pour ne pas manquer à son devoir, par ordre exprès de Notre Très Saint Seigneur Pie X, Pape, prononce contre le prêtre Alfred Loisy, nommément et personnellement, la sentence d'excommunication majeure, et solennellement déclare qu'il est frappé de toutes les peines des excommunications publics, et que, par conséquent, il est à éviter, et de tous il doit être évité » (M II 643).

Ce décret fut annoncé «à la Ville et au monde », l'attitude qui consiste à interdire tout rapport avec l'excommunié « semble imitée des temps anciens, où l'Eglise abandonnait l'excommunié notoire à son malheureux sort, le livrant, si possible, au bras séculier, aux puissances de ce monde, afin d'assurer par celles-ci, dans l'ordre des réalités tangibles, l'extermination qu'elle réglait dans l'ordre spirituel. » (M II 644) Rome aurait tout fait pour réussir son isolement du monde catholique : « Les prescriptions de société

sont interdites, sauf aux proches de l'excommunié », et l'excommunié est privé « de tout droit par rapport aux biens spirituels et temporels de l'Eglise (...) C'est aux fidèles qu'incombe l'obligation de fuir l'excommunié notoire ; c'est au clergé qu'incombe celle de ne célébrer en sa présence aucun rite sacré, - si sa présence dans une église était signalée pendant un office, la fonction liturgique devrait être interrompue, jusqu'à ce que l'excommunié se fût retiré, - et de lui refuser la sépulture ecclésiastique, s'il meurt sans avoir été réintégré officiellement dans la communion de l'Eglise». (*M II 644s.*) Loisy se souvient qu'on ne l'importuna presque pas, seulement sa cuisinière, « personne d'esprit simple, (...) se laissa persuader par son curé que, si elle venait à tomber malade chez moi, elle ne pourrait recevoir les sacrements ; on lui avait donc procuré, pour le bien de son âme, un autre service dans un village éloigné ; comme elle s'y trouva mal, elle revint chez moi au bout de six semaines, et on ne l'inquiéta plus pour son salut ». (*M II 645*) Il évite pourtant d'assister à l'enterrement de membres de sa famille. Il éprouvait cet « ostracisme » de « jugement inquisitorial » comme une « libération ». Il constate dans la rétrospective :

« L'Eglise romaine m'a signifié hautement, le 7 mars 1908, que je n'avais aucunement perçu le sens du serment qu'elle m'avait imposé le 7 mars 1890. Dans l'intervalle, j'avais normalement rempli, pour une large part, tout en le transformant et en l'élargissant, le programme que je m'étais assigné lorsque je pris possession de la chaire d'Ecriture sainte ; mais je n'avais guère non plus fait autre chose que désobéir aux instructions pontificales ; par conséquent je n'avais pas interprété l'Ecriture selon le consentement unanime des Pères et des Docteurs. Peut-être suis-je quelque peu excusable d'avoir mis dix-huit ans à prendre conscience de cette infraction ». (*M I 188*)

Il a pourtant reçu beaucoup de témoignages de sympathie après son excommunication, aussi bien de laïcs que d'ecclésiastiques.

Après l'excommunication 1907-1908, c'est en mai 1908 qu'il posa sa candidature au Collège de France, mais ce n'est qu'en mai 1909 qu'il fut élu. Quand en 1908, après la mort de Jean Réville, la chaire d'histoire des religions devient vacante, on sollicite Loisy pour qu'il pose sa candidature à la chaire d'histoire des origines chrétiennes à l'Ecole pratique des Hautes Etudes que Réville avait gardée en entrant au Collège de France et pour la chaire d'histoire des religions au Collège de France (*CP* 369s.). Il hésita encore à accepter la chaire au Collège de France, mais il ne voulait pas admettre que la sentence papale lui barre aussi le chemin vers tout enseignement d'Etat, considéré comme « injure à la foi des catholiques. Le bras séculier ne prêtant plus son appui aux condamnations inquisitoriales comme au temps où Jean Huss, Jeanne d'Arc, Savonarole furent brûlés, on voulait du moins que je fusse moralement annihilé. » (*CP* 371). Mais, « comme il était inadmissible qu'un jugement théologique et ecclésiastique fût loi au Collège de France », sa candidature fut acceptée et il fut nommé en 1909. Il y enseigna jusqu'à sa leçon de clôture du 27 mars 1926. Il donna encore des cours à l'Ecole des Hautes Etudes en 1926-27.

Edmond Lacoste²² raconte comment la connaissance de l'allemand par Loisy risqua d'empêcher le succès de sa candidature à une chaire du Collège de France :

« Mais lorsqu'on parla de la candidature de Loisy à une chaire du Collège de France, il (Duchesne) dit de lui, dans un salon où se trouvait Baudrillart : Il sait l'allemand ! Baudrillart plaça le mot dans un article. Plus tard, il arriva à Loisy de déclarer à Duchesne : Si vous avez dit cela, c'est que vous pensiez bien que je ne serais pas nommé ».

Loisy évoque l'indignation de la presse catholique et nationaliste à sa nomination :

« Mgr. Baudrillart déclare, dans le Gaulois, que derrière tous mes livres il y a un Allemand. Et il cite un grand savant qui, interrogé à mon sujet, aurait répondu : « Il sait l'allemand ». Ce grand savant doit être Battifol, à moins que ce ne soit Duchesne. Braves gens, qui n'ont jamais d'Allemand derrière eux ! L'interview de Mgr. Baudrillart avait paru dans le Gaulois du 5 février. Le recteur de l'Institut catholique est sans pitié pour les professeurs du Collège de France :

En choisissant un excommunié, ils ont voulu porter le coup qu'ils ont estimé le plus sensible au pays et aux catholiques. C'est une réponse à l'encyclique *Pascendi*...

On n'est pas plus injuste, ni plus maladroit, ni moins gêné par la vérité connue. Y avait-il un seul de mes électeurs qui voulût porter un « coup au pays et aux catholiques » ? » (*M III 83*) Le grand savant était Duchesne :

« Le jugement sévère de Mgr Baudrillart paraît n'avoir été qu'une façon de traduire – et de soulager – l'irritation que lui inspirait la perspective de mon entrée au Collège de France :

M. Loisy sait beaucoup de choses, et en cela c'est un savant. Mais est-ce un savant original ? A cela je pourrais vous faire la réponse qu'un grand savant, à qui on posait la même question sur le même personnage, s'obstina à faire sans vouloir en démordre : « *M. Loisy sait très bien l'allemand.* »

Le grand savant n'était pas Battifol, mais Duchesne en personne. Comment Duchesne a-t-il pu dire cela ? Comment Baudrillart a-t-il pu le répéter ? Le cas de Baudrillart est le plus facile : dans la simplicité – je ne dis pas la candeur – de son âme, il a été tout heureux de reproduire cette ineptie, qu'il supposait devoir m'être préjudiciable. Mais Duchesne n'était ni simple d'esprit ni étroit d'esprit. Comme je me suis permis de le lui écrire à lui-même après ma nomination, - et sans qu'il ait essayé de se justifier, - il avait prononcé son « bon mot » en

prévision de mon échec, et il se serait exprimé autrement s'il avait pronostiqué le succès. De plus, il aura trouvé l'occasion favorable pour faire montre d'une orthodoxie qui pouvait lui être profitable dans la circonstance. Mais la seule attitude qui convînt aux gens de l'Institut catholique, dans l'occasion où Duchesne et Baudrillart ont parlé, aurait été le silence. Je regrette pour eux, pas pour moi, qu'ils aient ouvert la bouche pour dire ce qu'ils ont dit. Ajouterai-je que Duchesne rééditait volontiers ses mots. Celui que Baudrillart a divulgué, je l'ai entendu émettre vers 1885, avec de légères variantes : « Ce que M. Vigoureux écrit de l'assyriologie montre qu'il entend fort bien l'anglais.. » » (M III 84)

En acceptant cette chaire, Loisy prend son maître Renan comme modèle :

« Renan m'avait donné une très haute idée du Collège de France et de la place qu'il occupe, qu'il doit occuper au sommet de notre enseignement supérieur. J'ai dit plus haut comment Renan avait été mon maître,- à vrai dire, mon seul maître en critique biblique, - et tout le profit que j'avais tiré de son cours d'hébreu. Mais c'est aussi bien dans ses écrits que Renan m'avait fait connaître le Collège de France. (...) A aucun titre je ne prétendais être son successeur ; mais il pouvait m'être un modèle utile à suivre en beaucoup de choses. (...) Comme philosophe, Renan jugeait que ce qu'il y a de plus consistant dans la religion c'est l'idéal moral qu'elle soutient, et que cet idéal, toujours perfectible, est immortel. C'est encore une leçon qui peut être bonne à garder ». (M III 98s.)

L'esprit dans lequel il entreprend cette tâche transparaît dans les paroles avec lesquelles il termine son livre *Choses passées* :

«L'étude impartiale et sereine du passé religieux de l'humanité n'est pas indifférente à la solution des graves problèmes qui s'agitent au sein de la société contemporaine. J'y emploierai les forces et les jours qui me restent, au service de la France, dans son vieux Collège, devenu mon sûr asile, mon suprême honneur et ma dernière affection» (CP 379).

III Guerre et violence dans la mythologie ancienne

Pour mieux comprendre la conception qu'a Loisy de la guerre et ses analyses de l'époque contemporaine, il faut commencer par l'étude de ses écrits sur les vieux mythes de l'humanité. Il tient compte de la plainte de l'humanité devant les combats de la guerre qui semblent être nés avec le début du monde et se retrouvent dans les mythes les plus anciens, les plus vieux documents de l'histoire humaine.

Il retrouve l'archaïsme des conceptions guerrières des débuts de l'humanité dans les conceptions modernes. En effet, il défend souvent la thèse selon laquelle la barbarie des époques lointaines persiste jusqu'à présent et est très éloignée de l'idéal de fraternité de l'Évangile et de sa «religion de l'humanité». Loisy a transposé son analyse de la guerre des époques anciennes aux événements de son temps dont il a dénoncé beaucoup d'archaïsmes de la politique contemporaine. Il voit les archaïsmes des époques préhistoriques et historiques à l'œuvre dans l'actuel conflit de la Première Guerre Mondiale et plus tard aussi dans l'imminence de la Seconde Guerre Mondiale. On trouve souvent ce genre de parallèles dans toute son œuvre. Dans son journal du 9 août 1915 figure, pour le Collège de France, «le canevas d'une leçon d'ouverture pour 1915-1916»:

« Il me trotte depuis quelques jours par la tête de faire ma leçon d'ouverture sur les *Dieux de la guerre*. Ce pourrait être très intéressant. Parler des Arunta

(Australiens) : le mort dont l'esprit assiste ceux qui le vengent. Passer aux Mélanésien, où les morts qui ont du *mana* assistent les (guerriers) vivants et reçoivent part du butin. De là chez les civilisés : Ashur, Marduk, Amon, Iahvé. « La terreur de la majesté d'Ashur mon Seigneur les a renversés ». « Lève-toi, Iahvé, et que tes ennemis soient dispersés ! » Les dieux spéciaux de la guerre chez Romains et Grecs. Tous ces dieux ont encore plus ou moins l'appétit des morts pour le sang. Les dieux gaulois. On les honore de sacrifices, et parfois de sacrifices humains, pour qu'ils exercent leur zèle contre l'ennemi.

Le christianisme. La théologie : il faudrait citer saint Thomas – et Benoît XV. – La pratique. Le Dieu allemand est une combinaison du Dieu de l'Ancien Testament avec la *Weltanschauung* moderne. Dieu ne se bat pas cependant en personne, - et encore,- mais il est censé assister les siens. Il y a une force mystérieuse qui, en effet, assiste, soutient, entraîne, et à laquelle se font d'innombrables sacrifices : c'est la patrie, l'idéal que chaque nation poursuit. – Je ne suis pas sûr que cela soit admirable, et peut-être ne suis-je pas assez documenté. – Le Dieu du Pape, qui permet la guerre comme un châtiment, et retarde la paix qui est dans ses mains, n'est guère moins odieux, ni plus pensable, qu'aucun autre. Mais voilà : la difficulté réelle du sujet, c'est que la masse ne comprend pas l'inanité de cette idée d'un être personnel invisible, qui est le massacreur dont on a besoin contre l'ennemi.

Ma documentation aurait été facile à compléter. Si j'ai renoncé à traiter ce sujet, c'est que, pris tel quel, il était un réquisitoire contre la guerre, et que, pour l'équilibrer dans mon esprit, une contrepartie aurait été nécessaire: des religions grossières ou imparfaites ont autorisé le sacrifice humain et l'ont perpétué, sur une formidable échelle, dans la guerre; la religion de l'idéal humain exclut le sacrifice humain, et elle réproouve essentiellement la guerre comme un attentat à l'humanité. N'ayant pas cette antithèse encore bien nette dans mon esprit, j'écartai le sujet comme n'étant pas de saison. » (*M III 318s.*)

a) dans la préhistoire et l'ethnologie

Loisy a écrit plusieurs livres et articles dans lesquels il analyse des questions de l'ethnologie en retrouvant certains phénomènes de la mythologie guerrière soi-disant primitive dans la politique actuelle de son temps.

Dans son explication avec Bergson, Loisy se demande si l'on doit chercher l'origine de la guerre dans la pression mutuelle des hordes humaines dans les temps préhistoriques dont résultait leur principale occupation, de se détruire

mutuellement, ou si c'était la migration des peuples à cause du surpeuplement qui engendre la guerre.

La guerre civile existerait aussi déjà chez les non-civilisés. Il y aurait pourtant des tribus qui vivent en paix. L'origine de la guerre pourrait se trouver aussi dans la migration des peuples causée par la «multiplication progressive des grandes races» qui amène un surpeuplement. La formation des groupes engendrait les antagonismes d'où naquirent les guerres. La recherche de meilleurs territoires amènerait les migrations de tribus, «trop à l'étroit dans ceux qu'elles occupent». Le patriotisme tribal s'exacerberait face aux tribus voisines ennemies, préfiguration d'une exagération du sentiment patriotique face aux ennemis, parallèlement à une conscience croissante mystique de la solidarité de la société.

L'idée du combat, de la guerre semble être projetée sur les phénomènes de la nature, le soleil naissant qui triomphe des étoiles est représenté dans une bataille rituelle où la victoire est remportée à l'aide d'immolation de vies humaines. Dans le paléolithique, la guerre ne semble pas avoir existé, mais seulement des attaques privées par embuscade et l'incantation des armes. Les mélanges de races se sont produits par la migration des tribus à la recherche de meilleurs territoires et par les invasions guerrières qui en résultent.

Dans ses articles ethnologiques, Loisy constate que les rites et les sacrifices pour les dieux nationaux avaient pour but de s'assurer leur protection. Le sacrifice humain pour le succès à la guerre se pratiquait beaucoup dès les premières traces de l'humanité, il existait déjà chez les peuples primitifs, et dans le cannibalisme pour s'approprier la force de l'adversaire tué. Après une guerre, certains peuples mangeaient un petit morceau du vaincu pour s'approprier son esprit de combat. Chez d'autres, chaque guerrier avait comme

patron un guerrier mort qui l'assistait au combat pour qu'il le venge. Le sacrifice humain jouait un grand rôle dans la guerre dès les premières traces de l'humanité. Il semble être lié à l'origine au cannibalisme rituel, qui disparut plus vite au cours de l'évolution de la civilisation que le sacrifice humain.

On sacrifiait des hommes après une victoire. Les Celtes qui sacrifiaient les prisonniers de guerre ne semblent pas les avoir mangés, ils en emportaient seulement les têtes. Selon Diodore de Sicile, les Celtes d'Irlande avaient aussi cette coutume, ils buvaient même le sang de leurs ennemis pour s'en approprier la vertu et se servaient de crânes humains pour les libations. Selon Dion Cassius, il semble que le cannibalisme ait régné chez les Bretons au temps de Néron. Certains peuples mangeaient le cœur de leurs ennemis pour s'approprier leur courage. Chez certaines tribus, les filles étaient tuées après leur naissance parce que l'on ne pouvait pas les utiliser dans la guerre. Chez d'autres, chaque guerrier avait comme patron un guerrier mort qui l'assistait au combat pour qu'il le venge. La crainte de la mort diminuait avec la multiplication des combats et des petites guerres entre groupes et tribus. Les guerriers dans certaines tribus invoquaient les armes sacrées le jour du combat. Des confréries étaient organisées selon leur bravoure à la guerre, des rites observés pour le succès à la guerre, dans toutes les coutumes se reflète l'importance de la vaillance dans la guerre, la réussite dans la chasse à l'homme.

Loisy met au pilori l'ignominie de cette chasse à l'homme depuis la guerre paléolithique jusqu'à la guerre scientifique de nos jours avec ses possibilités d'extermination de masse. «Les rites de chasse et de guerre» se confondant souvent chez les non - civilisés et les demi - civilisés, la chasse aux hommes et la guerre aux bêtes s'équivalent.

Il dénonce la divinisation des chefs de guerre et la conception du divin comme allié militaire dès la préhistoire. Les conquérants qui soumettaient les voisins devenaient des modèles pour le divin «où le dieu principal règne sur l'univers comme le roi sur ses sujets». Les dieux devenaient les meilleurs alliés de la nation qu'ils protègent. Aussi dans le christianisme, Dieu sert les intérêts de la nation pour lui donner la victoire, abus de la conception de Dieu dans le Nouveau Testament et preuve d'un manque de religion de l'humanité.

Mais en même temps que l'idée de conquête, la notion d'humanité se développait, prenant sa source dans le mysticisme du sentiment de solidarité au sein de la tribu. Les lois nationales et internationales se développèrent des esquisses des tabous et interdits, nés dans l'obscurité des débuts de l'humanité, pour régler les rivalités et envies qui étaient au cœur des querelles au sujet des meilleurs produits du sol. A l'origine de l'humanité au cœur de cette brutalité animale, on aperçoit pourtant un mouvement croissant de moralité. L'espoir dans le progrès du développement de la solidarité de l'humanité combat la crainte que la pérennité par la guerre des sociétés closes créées par la nature ne les prédestine pas à se faire la guerre de siècles en siècles jusqu'à la destruction entière du monde. Les dieux protégeaient un code rudimentaire de relations internationales que le christianisme renforçait pour remédier au fléau de la guerre, pour remplacer l'attitude des hommes - vautours carnassiers « par l'esprit évangélique de la fraternité humaine ».

b) Guerre et violence dans la mythologie gréco-romaine

En plus d'être bon ethnologue, Alfred Loisy était aussi bon latiniste et bon helléniste, ce qui se voit dans sa description de la conception de la guerre, de la mort pour la patrie et des funérailles des guerriers par exemple chez Tacite, Homère, Hérodote, les tragiques grecs. Les serments pour rétrocéder des territoires enlevés, pour le rétablissement de l'ancienne frontière, ou pour la conclusion d'alliances étaient aussi accompagnés de sacrifices d'humains ou d'animaux. Dans Homère, les Scythes, les Tragiques grecs, Hannibal, Tacite, les Celtes, les Gaulois, la mythologie nordique etc., on assiste au sacrifice d'hommes ou d'animaux pour la victoire à la guerre, pour prier les dieux de ménager la vie des combattants, pour calmer des divinités « avides de sang humain et de vies humaines ». Loisy attaque aussi la glorification du sacrifice de la vie dans la mythologie nordique lors de la première guerre mondiale, qui ne se ferait pas contre les soldats d'Odin pour le Christ. Le sacrifice humain était connu à Babylone, en Egypte, en Perse, en Chine, au Japon, aux Indes, à Carthage. Les Romains sacrifiaient un homme et une femme étrangers, ce qui représentait l'extermination de la nation qu'on avait à combattre.

Certains rites avaient un rôle important pour la victoire ou la défaite dans la guerre, par exemple pour Xerxès et dans les guerres puniques. Les sacrifices d'animaux avaient souvent une fonction militaire importante, on croyait pouvoir ainsi prévoir l'issue du combat. Le sacrifice s'accompagnait quelquefois d'une exécution de l'ennemi, très efficace pour la victoire. Hérodote décrit les sacrifices chez les Scythes qui sacrifiaient un sur cent de leurs prisonniers de guerre en l'égorgeant et arrosant l'épée sacrée de son sang, pour que le dieu boive son sang comme le Scythe boit le sang de son premier ennemi tué. Chez Homère, les serments avant la prise de décisions militaires sont accompagnés de sacrifices

d'animaux, qu'on pare. Les sacrifices d'animaux pour conclure des pactes guerriers y jouent également un grand rôle. Le serment des prétendants de défendre Hélène par les armes est juré à l'aide du sacrifice d'un cheval. On se contentait souvent d'une libation, ce fut si souvent le cas que ce mot peut signifier traité. La violation des tombeaux et l'empêchement des funérailles pour que l'âme des ennemis morts ne puisse pas entrer dans l'Hadès et trouver le repos éternel, donc la poursuite de l'ennemi même dans l'au-delà se trouve en Assyrie et chez Homère.

Aussi chez les tragiques grecs, la conclusion d'une alliance militaire où le serment de ne jamais prendre les armes contre un peuple est confirmé par le sacrifice d'animaux ou par le rite de purification et de lustration collective, allant jusqu'à l'extermination de la population de villes dans la guerre. Iphigénie symbolise le sacrifice humain pour la nation. Il existe des rites où même les ancêtres morts participent au combat. La consultation des oracles joue souvent un grand rôle militaire. La violation des serments peut entraîner beaucoup de morts. On jure de détruire une ville ou les ennemis ou de périr soi-même. On essaie aussi de décider la guerre par un duel. Les sacrifices ont été en relation étroite avec un certain nationalisme archaïque.

c) Guerre et violence dans les mythes de l'Assyrie et de l'Ancien Testament

Alfred Loisy fut un grand assyriologue. Il a suivi les cours d'assyriologie au Collège de France et s'est intéressé aux rapports de l'assyriologie avec l'Ancien Testament. Loisy avait des connaissances archéologiques profondes et étendues sur l'histoire à l'époque de l'Ancien Testament, ce qui lui

permet d'analyser les mythes guerriers qui s'y reflètent avec leur archaïsme brutal, mais aussi avec leurs émouvants débuts d'humanisme.

Dans les cultes de Babylone et de l'Assyrie, on trouve la lamentation sur la destruction d'une ville splendide livrée à l'ennemi, un tremblement de terre est interprété comme menace d'invasion. Le roi doit confesser au prêtre de n'avoir pas péché en détruisant Babylone et en dispersant sa population, mais d'avoir travaillé à sa prospérité. Dans un autre mythe, on trouve la volonté d'anéantir l'humanité en même temps que de vouloir la sauver.

La guerre et le combat semblent être nés avec le monde et font partie des mythes les plus anciens. La notion de fatalité dans l'histoire rejaillit, se répercute sur la conception de la guerre dans les mythes anciens et paralyse les efforts de paix. elle semble avoir joué un grand rôle déjà dans les vieilles religions de Babylone et de l'Assyrie.

Dans les documents de la religion chaldéo - assyrienne, l'antagonisme entre le créateur et le chaos est déjà considéré comme une guerre, entre les dieux eux-mêmes règne l'inimitié et la guerre, la victoire est à gagner sur l'armée ennemie. La cosmogonie repose sur le principe du combat entre le créateur Marduk et le chaos Tiamat. Dans un mythe babylonien, les dieux surgissent seulement après « une lutte effroyable » qui se termine par la victoire complète de Marduk, le champion des dieux, sur l'armée du chaos. Le chaos est conçu sous forme de guerre et décrit en terminologie guerrière. Les armes et le sang sont là dès l'origine du monde, une hostilité sans merci règne assoiffée de sang, de venin et de terreur, ferment d'innombrables guerres. Les armes sont avides de combat, irrésistibles et inexorables. L'extermination des ennemis en révélant leurs complots et en anéantissant tous les méchants sert à la glorification du roi suprême. Après des délibérations

où furent proférées menaces et malédictions, la «troupe ennemie des dieux » s'est constituée. Dans la bataille, le chaos place en avant des animaux et des monstres horribles en proie à la fureur qui répandent la terreur. Cette menace représentée par les bêtes sauvages et les animaux fabuleux, capables de faire un carnage parmi les hommes, s'ajoute à celle par des armes redoutables. Le pouvoir militaire régnant sur l'univers est transmis à Marduk, au pouvoir de création comme de destruction. C'est un principe de vengeance et non de réconciliation qui domine tout l'univers. Marduk est «notre vengeur» dont les armes «invincibles (...) extermineront » les ennemis. L'arme irrésistible du chaos Tiamat écrase l'ennemi et emporte son sang dans les ténèbres, la vengeance ne s'arrête même pas à la mort. Marduk s'arme pour le combat en complétant ses armes à l'aide de la magie sacrée avec des armes divines et celles que fournit la nature comme l'orage et l'ouragan. Ses chevaux sont dressés à écraser l'ennemi et être terribles dans la bataille. Il se défend contre le reproche d'avoir commencé la guerre et nie d'être l'agresseur. Après avoir abattu l'adversaire, c'est le triomphe sur le cadavre de l'ennemi. Le mythe du combat de l'ordre et de la lumière, symbolisé par Marduk, et du chaos des ténèbres Tiamat a certains parallèles avec le combat décrit dans le livre de Job, où les auxiliaires de Rahab se courbent sous le Tout-Puissant.

Déjà dans les mythes les plus anciens, les dieux, tel Marduk, rejettent la responsabilité de la guerre, ainsi il reproche au chaos Tiamat «d'avoir la première engagé la lutte ». Pour combattre le chaos, les dieux donnèrent à Marduk «une arme irrésistible, qui écrase les ennemis », pour leur arracher la vie et pour que le vent emporte leur sang « aux lieux ténébreux. » Marduk «s'arme ensuite pour le combat » d'armes de guerrier, un arc, un javelot, et des armes mythologiques divines. Il fabrique lui-même les armes. Il tient

son arme divine comme un guerrier tient la sienne dans le combat, en la saisissant de la main droite et en suspendant «à son côté l'arc et le carquois». Il utilise l'éclair comme arme mythologique, et «il couvrit tout son corps d'une flamme ardente ». Le feu était utilisé dès les temps archaïques comme une arme de guerre redoutable, le déchaînement d'éléments comme le feu et l'orage provoquaient à l'époque où l'on ne savait pas encore les dominer beaucoup plus de peur chez l'ennemi qu'aujourd'hui. Dans ses livres sur les guerres modernes, Loisy sait bien qu'on développe des armes qui utilisent des énergies libérées d'une grande puissance encore plus terribles. Son filet ressemble «aux filets et les langes dont Iahvé se flatte d'avoir entouré la mer, et qui sont les nuages et le brouillard. »(*Job XXX III, 9*)

L'ouragan est «sa grande arme» contre le chaos. Les armées modernes déchaînent des ouragans encore plus horribles et plus efficaces dans l'anéantissement de l'adversaire. Le char « que rien n'arrête, qui jette l'effroi », a pour la fonction essentielle de faire peur à l'ennemi avant de l'écraser, ainsi que les coursiers devant le char qui, comme les armes, sèment la panique parmi les ennemis et les anéantissent. Ils sont comme des bêtes sauvages carnassières sans merci, « impitoyables, foudroyants, rapides, instruits à fouler, habiles à écraser », leur force d'anéantissement et leur bravoure, ne craignant pas le combat, terribles dans la bataille, sont leurs qualités guerrières éminentes, prépondérantes. Loisy sait bien que les armes modernes et leurs effets ont dépassé la force de l'ouragan et que ce char semble préfigurer les chars de nos armées modernes.

On cherche à intriguer en faveur de la guerre et à profiter des faiblesses de l'adversaire, on cherche ses points les plus délicats et les plus vulnérables pour le vaincre et l'achever sans merci. L'incantation magique comme arme de guerre

présage l'abus de la religion en faveur de la guerre qu'accuse Loisy. Le traitement des prisonniers manque d'humanité, la colère de Marduk ne connaît pas de limites, les démons ne sont pas non plus traités avec indulgence, mais liés en écrasant toute résistance. Dans le poème de la création, comme dans les textes bibliques précédemment cités, l'organisation du monde se rattache immédiatement à la défaite et à la mort du monstre chaotique :

Après qu'il eut vaincu ses ennemis, qu'il les eut abattus,
Qu'il eut anéanti l'ennemi redoutable,
Qu'il eut pleinement établi sur l'adversaire la souveraineté
d'Anshar, (...)
Qu'il eut resserré la captivité des dieux vaincus,
Il revint vers Tiamat qu'il avait domptée ;
Et le Seigneur foula le corps de Tiamat,
De son arme impitoyable il lui fendit le crâne,
Il dispersa les gouttes de son sang,
Il les fit emporter par le vent du nord aux lieux ténébreux ;
Ils lui firent apporter des présents et des offrandes.
Alors le Seigneur s'apaisa, il examina son cadavre ;
Il partagea le corps, il fit des chefs-d'œuvre ;
Il la fendit en deux comme un poisson aplati ;
Il en prit une moitié et il en fit la couverture du ciel ;
Il y ajouta un verrou, il y mit des gardiens,
Et leur prescrivit de ne pas laisser sortir ses eaux.
(17- 42)

b) La création de l'homme et sa destinée

(...) Le seigneur Marduk fit une terrasse au bord de la mer ;
(...) Il plaça des briques, il fit un mur ;
Il fit des maisons, il bâtit des villes ; (...)

Cette création du monde est donc surtout la création de la basse Chaldée, que le dieu créateur a voulu protéger contre l'invasion du golfe Persique. (65)

Le seigneur Marduk connaît donc bien la férocité de la guerre, et prend des mesures militaires défensives en construisant un mur pour protéger des villes qu'il a remplies d'une foule humaine, protection de la basse Chaldée contre l'invasion du golfe Persique.

Dans *Le Livre de Job*, on trouve des reflets du combat de Tiamat contre Rahab. L'histoire des guerres assyriennes est évoquée. On y trouve des comparaisons dont le champ sémantique est la guerre, milice, service de mercenaire, l'opresseur, le destructeur, le glaive, le combat, les boucliers, l'arc, le trait etc.. Job explique les raisons de sa misère en

utilisant des métaphores militaires, par une attaque de Dieu dont les flèches l'ont percé, il est assailli par les bataillons de Dieu. Job admire aussi le courage des chevaux allant vers la bataille et du crocodile qui se rit du bruit des javelots. Dieu attaque et transperce aussi le méchant.

Le combat du Créateur contre le monstre du chaos se retrouve aussi dans l'antagonisme biblique entre Iahvé et le monstre Rahab ou le monstre Léviathan. Iahvé vainqueur a «foulé comme un cadavre Rahab» et dispersé ses ennemis de son « bras puissant ». La puissance militaire a donc à nouveau triomphé des forces alliées déjà à la création du monde. Iahvé châtiara le pharaon d'Egypte, qui sera anéanti, nouveau monstre. On ne sera pas tendre avec l'Egypte vaincue, qui aura le sort du monstre qui est «traîné à terre, sa chair livrée aux bêtes et dispersée au loin, de façon que montagnes et vallées soient couvertes de ses débris ». D'autres «empires païens, toujours ennemi de Dieu », sont identifiés au monstre, on connaît l'histoire de l'écrasement sanglant par des guerres nombreuses des ennemis de Dieu.

Le geste de triomphe sur l'adversaire écrasé se trouve dans les mythes guerriers les plus anciens de l'humanité. Le triomphe du vainqueur sur l'ennemi peut se traduire par la promenade de la tête coupée à travers la ville. La vengeance se poursuit même dans le tombeau et au-delà. Le triomphe sur l'ennemi est impitoyable, à plusieurs reprises s'exprime l'idée de la domination dépourvue de tout humanisme, l'ennemi dompté est vaincu, abattu, anéanti, soumis à l'autorité souveraine du vainqueur. La valeur du vainqueur, en contrepartie, est mise en relief face à l'ennemi «redoutable». Les autres dieux se réjouissent plutôt de ce triomphe sur l'ennemi, « ils furent heureux » et lui apportent des offrandes tandis que la cruauté se poursuit par la division du corps « en deux comme un poisson aplati ».

On trouve des divinités en même temps de la chasse et de la guerre, de l'orage, de l'ouragan et de la guerre, on adore le dieu belliqueux qui écrase la rébellion et bouleverse le pays ennemi, il a des surnoms et attributs de la métaphorique guerrière, comme lance, grand guerrier, aux flèches aiguës, le dieu du glaive. Un roi a le surnom de guerrier des dieux, il gronde sur les ennemis comme la foudre, la bravoure du héros est fêtée, on trouve la prière pour l'extermination des ennemis. Le soleil qui triomphe des ténèbres est concue comme une divinité guerrière, les étoiles semblent être une personnification d'une lance qui devient le surnom d'un dieu. On trouve l'admiration éprouvée par les dieux mêmes pour la beauté des armes qui se retrouvent au ciel, transformées en étoile. Rien de tel ne se passe quand il s'agit de la paix.

On trouve des divinités du carnage et de la destruction à la guerre, aussi une divinité féminine est la déesse des combats qui porte des armes et disperse l'ennemi, le roi l'implore en alliance contre une invasion qui menace. Mais on trouve aussi l'exhortation que le «feu guerrier» se calme.

Le sentiment de nationalité et la religion se marient déjà aux temps anciens, les dieux belliqueux aux armes brillantes sont les emblèmes des nations conquérantes qui mettent les conquis à tribut et aspirent à l'élargissement des frontières et à la souveraineté sur tous les pays. Le dieu national a la prétention à la domination universelle. Les annales des exploits guerriers sont un registre de pillages, de destruction des villes et de leur population par le feu et le carnage. Les rois en guerre implorent leur divinité qui est leur alliée dans le combat pour la destruction de l'ennemi. Les défaites, généralement passées sous silence, sont interprétées par une colère momentanée du dieu à l'égard de son peuple. La victoire est aussi donnée par un dieu. Iahvé, le Dieu de l'Ancien Testament, est aussi un dieu national, Israël est son

pays, son armée est la sienne, ses ennemis les siens, il accable son peuple, parce qu'il ne l'honore pas.

Le récit de l'épopée de Gilgames est le récit du combat victorieux engagé contre le tyran Humbaba, dont l'arrière-plan historique semble être la résistance de la Chaldée aux invasions élamites, Gilgames symbolise la revendication de l'indépendance nationale et la délivrance de la patrie, Gilgames, en représentant de l'humanité, voulant même faire résistance à la mort. Sa mère se lamente et prie les dieux, car son fils partira dans un combat dangereux contre le tyran Humbaba pour extirper le mal du pays. Mais il revient victorieux avec son ami, les deux sont fêtés par tout le peuple. Son ami meurt pourtant, Gilgames court partout répétant sa plainte. L'épopée décrit le sort des guerriers morts dans l'autre monde, soignés par les ombres de leurs proches dans la vie.

Le mythe du déluge est décrit en accumulant le vocabulaire guerrier, mener l'attaque, embraser le pays. L'armée qui se rue sur l'ennemi est comparée à une montagne qui s'écrase. Même le dieu créateur gémit et tous les dieux pleurent en se demandant pourquoi avoir fait naître les hommes et ensuite prescrit leur perdition, «le combat pour la destruction de mes hommes». Mais la guerre du déluge ne s'arrête pas par les larmes et la pitié, seulement après sept jours, «le déluge (et) l'ouragan cessèrent le combat qu'ils avaient livré, pareils à une armée.» Dans un fragment sur un mythe babylonien du déluge se trouve la volonté divine d'anéantir l'humanité en même temps que de vouloir la sauver

Le sacrifice humain avant la guerre pour son succès et après avait une grande importance militaire chez les peuples anciens, des rites se formaient «pour représenter et effectuer mystiquement l'extermination de la nation qu'on avait à combattre». L'Ancien Testament mentionne le sacrifice d'enfants ou d'adultes au dieu national Iahvé pour

l'extermination de l'ennemi et pour le la réussite d'une expédition guerrière. Une victime exceptionnelle devait rendre le dieu bienveillant, comme dans le sacrifice de Jephté pour Iahvé. La fonction militaire du sacrifice de Jephté est comparable à celle d'Iphigénie, le chef de guerre ayant fait un vœu de sacrifice pour le succès de son expédition militaire. Jephté dans l'Ancien Testament fut sacrifié pour que Iahvé soutienne la campagne contre les Moabites.

On sait peu du livre des Guerres de Iahvé qui racontait les premières batailles que les Israélites livrèrent, en s'approchant de la Palestine. A la suite du vieux livre *Iasar* ou livre des *Guerres de Iahvé* (fin du Xe siècle) cité par Renan, Iahvé, guerrier redoutable selon les prophètes, était toujours le vainqueur qui brise le joug des conquérants et venge son peuple, ayant déjà dompté les monstres du chaos dans les mythes de la création.

L'épée flamboyante des Chérubins de la Genèse est une arme redoutable qui empêche l'entrée dans le séjour divin, mythe qui se retrouve aussi dans les mythes chaldéens.

La destruction de Jéricho après un long siège par un cri de guerre est évoquée, légende du rôle de la psychologie dans la guerre très efficace, car tout est exterminé, hommes, femmes et enfants, holocauste humain, comme le bétail, tout est réduit en cendres au nom de Iahvé, on appelle ce lieu de destruction la vallée d'affliction.

Loisy énumère encore beaucoup d'autres massacres de l'Ancien Testament, par exemple celui des Gabaonites. L'histoire et donc le sort à la guerre sont aussi conçus comme une suite de punitions des transgressions de la loi, Israël est puni par Iahvé pour ses infidélités. Dieu combat à son côté dans la guerre si elle lui est fidèle et la punit en donnant la victoire aux peuples ennemis, si elle ne respecte pas ses lois, son droit.

Dieu est invoqué pour donner la victoire sur les ennemis, ce qui est contraire à l'esprit de l'Évangile. Célébrer des services religieux pour le succès à la guerre témoigne d'un manque de «religion de l'humanité» qui ne serait qu'à l'état d'ébauche dans le règne du nationalisme.

La description d'une invasion de sauterelles, décrite avec les métaphores guerrières, semble constituer une parabole pour une invasion militaire.

Le Dieu de l'Ancien Testament a un rôle protecteur en tant que chef de guerre suprême. La guerre et l'utilisation de la violence dans l'Ancien Testament sont interprétées par l'intermédiaire des prophètes comme châtement divin pour l'infidélité du peuple, instrument d'éducation du peuple, fatalité et colère divine. La politique des conquêtes dans l'Ancien Testament est conçue sous cet aspect.

La guerre est conçue comme punition, châtement ou purification du peuple infidèle et idolâtre, le protégeant quand il lui est fidèle, la paix comme protection et récompense pour le respect des lois. Les dieux sont des conquérants et des chefs de guerre qui peuvent être vainqueurs ou vaincus et même faits prisonniers, comme Iahvé dans les guerres des Philistins dans son arche. Iahvé est roi de son peuple comme tout autre dieu qui patronne une nation, par exemple Camos dans son pays de Moab. Le Dieu d'Israël, terrible dans la guerre, extermine les ennemis de son peuple sans merci en se constituant son allié. La défaite et la ruine de Nabuchodonosor est le triomphe du Très-Haut qui domine et règne sur le vaincu. Dans l'histoire d'Israël, la conquête du pays cananéen par les «tribus pillardes» se faisait au nom de Iahvé qui se transforma de plus en plus en dieu national, en s'inspirant de la conception du fléau du péril militaire comme colère divine pour une offense, l'histoire est interprétée comme châtement par les invasions ennemies de son peuple infidèle et

récompense de la fidélité de son peuple par des alliances militaires. La protestation contre l'occupation se poursuit avec le surgissement de messies, dont Jésus fut celui qui paya de sa vie la prophétie de l'anéantissement du joug romain en Palestine par l'avènement imminent du règne de Dieu.

Il est question des guerres des tribus arabes et araméennes, des Hyksos, et des conquérants égyptiens qui envahissent la Palestine. Parmi les grands conquérants de l'Ancien Testament figure surtout Hosé - Josué, héros légendaire, un des premiers pionniers de la conquête armée. Toute l'histoire des guerres d'Israël dans l'Ancien Testament avec les influences des mythes babyloniens est évoquée, aussi en considérant l'histoire des peuples voisins et avec des réflexions et comparaisons ethnologiques. La région devient un carrefour des peuples avec d'innombrables guerres qui se reflètent dans l'Ancien Testament.

La conception du roi perse Cyrus, qui se proclame prédestiné par Marduk à la royauté du monde, est celle d'un instrument divin de la libération d'Israël après sa captivité. La guerre est vue comme instrument de la punition d'Israël pour ses péchés par les rois d'Assyrie et de Babylone, l'asservissement des nations et le châtement des oppresseurs d'Israël est aussi l'œuvre de Iahvé, sa philosophie d'histoire est l'interprétation du sort d'Israël en dessein providentiel. Iahvé sauve son peuple fidèle, la gloire des conquêtes ne revient pas aux conquérants, mais à Iahvé, les conquérants sont des instruments divins des desseins de Iahvé qui est une divinité dénationalisée dans sa supériorité de Dieu unique de l'univers. Iahvé peut laisser son peuple longtemps à l'abandon jusqu'à devenir étranger sur son propre territoire et tomber pour des siècles « au rebut des nations ».

Mais après avoir souffert longtemps, Israël va être le maître des peuples, le Serviteur humilié et ressuscité incarnant «la

mission providentielle d'Israël et les desseins de Dieu sur l'humanité », les peuples oppresseurs dont Iahvé s'est servi comme exécuteurs des châtiments d'Israël pour ses infidélités ont dépassé les limites en forçant Israël à un excès d'expiation, Iahvé triomphe par le Serviteur qui fait l'union d'Israël et éclaire les nations. Après l'écrasement sanguinaire d'un peuple qu'il aimait, Iahvé instaure la vie et la paix. La domination de Cyrus sur l'Asie occidentale n'était pas « le prélude immédiat au règne de Iahvé et d'Israël sur le monde », mais le début d'une oppression nouvelle, avant que « la coupe de la colère divine » bu par Israël ne passe à ses ennemis et les exilés ne soient de retour et Iahvé construise la nouvelle Jérusalem, ville de paix protégée de toute attaque ennemie.

L'histoire millénaire des guerres sanglantes d'Israël qui ont accompagné l'instauration du culte d'Iahvé est retracée, interprétée depuis Josué comme une alternance entre infidélité envers Jahvé et châtiments. Iahvé, dieu des tribus pillardes qui commencèrent la conquête du pays cananéen, se transforme à son arrivée en Palestine en protecteur unique de sa nation «le plus national des dieux, étant comme la personnification unique de la conscience israélite ». Il punit son peuple de ses infidélités en renouant avec une tradition universellement répandue qui considérait les invasions et les dévastations comme la destruction du temple «comme un indice de la colère des dieux provoquée par quelque offense». L'histoire est conçue comme une succession de châtiments et de récompenses. Iahvé sanctionne par la guerre ou la paix le comportement de son peuple élu fidèle ou infidèle. La guerre et ses conséquences comme l'exil, la destruction des villes etc. sont donc considérées par les prophètes comme châtiments divins des infidélités d'Israël à Iahvé, comme l'instrument d'éducation du peuple.

C'est la colère de Iahvé qui livre Israël qui a péché à «la violence de la guerre ». Iahvé a aussi le rôle protecteur en tant que chef de guerre suprême dans l'Ancien Testament, la conception de la guerre dans l'Ancien Testament est celle d'un instrument de punition et de récompense, la guerre est interprétée comme châtement divin pour l'infidélité et l'idolâtrie du peuple et pour le purifier, et la paix comme protection quand il lui est fidèle, la paix comme récompense pour le respect des lois. Iahvé punit son peuple de ses infidélités en renouant avec une tradition répandue partout qui considérait les invasions et dévastations comme la destruction du temple «comme un indice de la colère des dieux provoquée par quelque offense». Les catastrophes de l'histoire sont interprétées comme le châtement divin des péchés d'Israël, son Dieu «en dessein providentiel» se servant des rois d'Assyrie et de Babylone comme instruments de punition du peuple.

Les dieux sont des conquérants et des chefs de guerre qui peuvent être vainqueurs ou vaincus et même fait prisonniers, comme Iahvé dans les guerres des Philistins dans son arche, reflet des vieux cultes orientaux ? Iahvé est roi de son peuple comme tout autre dieu qui patronne une nation, par exemple Camos dans son pays de Moab. Iahvé est «un dieu des combats glorieux » et victorieux, la victoire militaire est associée à Dieu, et l'opresseur militaire d'Israël à écraser est aussi l'ennemi de Iahvé considéré comme un « guerrier redoutable ». Le Dieu d'Israël, terrible dans la guerre, guerrier redoutable qui brise l'orgueil des conquérants, vengeur de son peuple, vainqueur glorieux, extermine sans merci les ennemis de son peuple en se constituant son allié, comme il a dompté dans les vieilles légendes les monstres du chaos pour établir l'ordre dans le monde. L'opresseur d'Israël apparaissait comme le représentant du monde païen soulevé contre Iahvé et son peuple ; il était dans l'ordre politique et religieux, dans

l'histoire contemporaine, ce qu'était Tiamat-Rahab dans la légende cosmogonique.

Il est aussi question de l'histoire des guerres d'Israël ainsi que des disputes d'hégémonie entre l'Assyrie, l'Égypte et la domination babylonienne des juifs, de la conquête perse aussi que celle d'Alexandre jusqu'à la conquête romaine. Israël a vécu en paix avec ses voisins jusqu'à l'arrivée des différentes armées d'invasion, des Assyriens jusqu'aux Grecs et Romains, ses oppresseurs incarnent la révolte des païens contre Iahvé. Iahvé, dieu des tribus pillardes qui commencèrent la conquête du pays cananéen, à son arrivée en Palestine grandit en se transformant en protecteur unique de sa nation, il est «le plus national des dieux, étant comme la personnification unique de la conscience israélite ».

La guerre «sous la menace du péril assyrien » est interprétée comme expression de la volonté divine, il faut se soumettre humblement aux arrêts du souverain juge qui «ne peut pas être injuste». On y trouve des reflets du combat de Tiamat contre Rahab avec des comparaisons et métaphores dont le champ sémantique est la guerre, milice, service de mercenaire, l'opresseur, le destructeur, le glaive, le combat, les boucliers, l'arc, le trait etc..

Le roi perse Cyrus, qui se proclame prédestiné par Marduk à la royauté du monde, est considéré comme instrument divin de la libération d'Israël après sa captivité. Les malheurs d'Israël victime des spoliateurs et des pillards sont le châtement de ses péchés, exécuté par les rois d'Assyrie et de Babylone, mais les oppresseurs d'Israël qui l'ont fait trop souffrir seront punis. La guerre par les rois d'Assyrie et de Babylone est vue comme instrument de la punition d'Israël pour ses péchés. L'asservissement des nations et le châtement des oppresseurs d'Israël sont aussi l'œuvre de Iahvé. Iahvé sauve son peuple fidèle, la gloire des conquêtes ne revient pas

aux conquérants, mais à Iahvé, les conquérants sont des instruments divins des desseins de Iahvé qui est une divinité qui se place au-dessus des nations par sa supériorité de Dieu unique de l'univers. Les conquêtes perses préludent « au bouleversement d'humanité », après ce sera la domination universelle de Iahvé, « créateur et maître du monde, Dieu unique de l'univers », qui va sauver son peuple désormais fidèle, et régner lui-même sur l'humanité entière », après avoir tiré son peuple de l'anéantissement total et après l'avoir restauré glorieusement. Cyrus n'est pas considéré comme un conquérant glorieux, mais comme l'instrument de Dieu pour la libération du peuple d'Israël, il est le bras de Iahvé ou de Marduk, bien que les victoires de Cyrus aient eu pour objet « la fondation de l'empire perse » et non Israël. Iahvé peut laisser son peuple longtemps à l'abandon jusqu'à devenir étranger sur son propre territoire et tomber pour des siècles « au rebut des nations ». Mais après avoir souffert longtemps, Israël va devenir le maître des peuples. Les nations qui avaient opprimé Israël dont Iahvé s'était servi comme exécuteurs des châtiments d'Israël pour ses infidélités ont dépassé les limites en forçant Israël à un excès d'expiation. La domination de Cyrus sur l'Asie occidentale n'était pas « le prélude immédiat au règne de Iahvé et d'Israël sur le monde », mais le début d'une oppression nouvelle, avant que « la coupe de la colère divine » buë par Israël ne passe à ses ennemis et que les exilés ne soient de retour et que Iahvé ne construise la nouvelle Jérusalem, ville de paix protégée de toute attaque ennemie. Le règne de Cyrus sur l'Asie occidentale est « le prélude immédiat au règne de Iahvé et d'Israël sur le monde ». Cyrus est le conquérant - instrument de Dieu. La destruction de Babylone est « un châtiment pour l'excès des mauvais traitements que Babylone a infligés à Juda, aussi pour son idolâtrie ». Cyrus vainqueur s'est montré clément en

permettant aux Juifs exilés de rentrer, sans pour autant renoncer à « sa souveraineté sur les débris d'Israël ». Ensuite on assiste au « retour miraculeux » des exilés et à la reconstruction, restauration glorieuse de Jérusalem, l'asservissement volontaire des nations à Israël et le châtement de ceux qui ont opprimé le peuple élu, que Iahvé protège. Rappel est fait de « la coupe de la colère divine, que Jérusalem a bue, et qui passe maintenant à ses ennemis, et le retour triomphal des exilés, gardés par Iahvé comme au jour de la sortie d'Égypte. A la fin, « la gloire de la Jérusalem nouvelle » est fêtée et le « bonheur du peuple désormais fidèle, dernière assurance de retour pour les exilés. »

d) Guerre et violence dans le Nouveau Testament

Loisy relève aussi dans le Nouveau Testament l'exhortation à la paix comme à la guerre. Lors de l'arrestation du Christ - la description varie un peu selon les Évangiles - Jésus interdit à Pierre, qui est armé et coupe l'oreille de Malchus, l'utilisation de la violence pour le défendre. L'esprit de l'Évangile serait dans l'exhortation à remettre l'épée au fourreau, car celui qui utilise la violence périrait par la violence. L'essai de défense par le glaive est condamné comme injuste devant Dieu, et aussi comme injurieux au Père, qui enverrait ses anges au secours du Christ, si les Écritures ne devaient pas avoir leur accomplissement. Mais Pierre n'est pas puni pour sa défense du Christ par le glaive. Les disciples, « après un simulacre de résistance », s'enfuient en abandonnant leur maître à ses ennemis. Dans le *Quatrième Évangile*, où l'armée de Satan est immobilisée devant le Christ par une seule parole de sa bouche, les disciples ne sont pas arrêtés parce que le Christ

interdit leur arrestation. La non-violence de Jésus lors de son arrestation qui se manifeste aussi dans la guérison miraculeuse de l'oreille coupée est plutôt considérée comme « nécessité providentielle », le Christ veut se laisser arrêter pour l'accomplissement des Ecritures. Le Christ johannique n'autorise pas, interdit l'utilisation de la violence pour le défendre en blâmant Pierre et en l'exhortant à remettre son épée au fourreau. Ni la rencontre avec l'officier de Capharnaüm en tant que chef militaire ni avec le centurion ne peuvent être pris comme argument que l'Evangile autorise la guerre. Dans le Nouveau Testament, Jésus fréquente des militaires et ne leur interdit pas leur métier. Mais il n'est pas possible de justifier par l'Evangile le nationalisme militariste exacerbé. Le Christ a un idéal de paix, détaché des choses de ce monde dans l'attente imminente du règne de Dieu. Il aurait été totalement étranger aux idées modernes de patrie et de nationalité et ne pourrait être identifié à « une divinité sanglante, un maître de l'extermination, un chef céleste des armées nationales, Jésus Sabaoth ». L'Evangile ne pourrait se transformer en « manuel du patriote et du soldat ». On ne pourrait pas interpréter la guerre comme le plus parfait accomplissement de l'Evangile qui puisse se rêver. Dieu ne serait ni allemand ni un guerrier farouche qui ferait la guerre sainte. L'Allemagne aurait déclaré la guerre par désir de domination et non pour l'auto - défense. Loisy s'oppose à l'exégèse en faveur du militarisme de l'exhortation de Paul aux Corinthiens de se comporter en hommes et d'être vigilants et forts, ou de l'Apocalypse d'être fidèles jusqu'à la mort, d'être persécuté par « la haine du monde », les Allemands ne seraient pas « le sel de la terre et la lumière du monde » selon Saint Matthieu. Jésus et les apôtres se seraient sacrifiés « sans tuer personne ».

Le Christ n'aurait pas approuvé la guerre en disant, selon Saint Matthieu, être venu non pour apporter la paix, mais la division. L'esprit de l'Évangile serait plutôt dans l'exhortation du Christ à Saint-Pierre de remettre son épée, car «tous ceux qui prennent l'épée périssent par l'épée». Jésus n'aurait pas autorisé les Allemands à devenir les bourreaux de l'humanité. Le sacrifice de la vie sur le champ de bataille, si l'on pouvait encore utiliser ce terme avec les armes modernes, comme la plus haute manifestation du courage et du dévouement serait un résidu du temps de la barbarie. Loisy déplore «l'odieuse coutume d'extermination réciproque» pour courber l'univers sous un despotisme brutal.

Les incitations à la paix seraient en contradiction avec des exhortations prônant l'utilisation de la violence : ne point résister à la violence, tendre la joue gauche à qui vous frappe la droite, abandonner son manteau au voleur, ne pas tirer l'épée, car celui qui prend le glaive périt par le glaive, sont contraires au conseil donné aux disciples de ne point rester désormais sans armes, mais il est difficile de déduire de cette autorisation une quelconque exhortation à la défense nationale. Les conceptions de rapports internationaux et de guerre nationale n'existaient pas à l'époque. L'Évangile serait un idéal de paix dont on ne pourrait tirer une philosophie de légitimation de la guerre en justifiant l'alliance du sabre et du goupillon. Aucune nation ne serait faite pour vivre une guerre éternelle. L'invocation de Dieu pour le succès à la guerre, donc la défaite des ennemis, serait contraire à l'Évangile.

L'Évangile est donc surtout un idéal de paix et de solution paisible des conflits et ne se prête pas à être interprété de manière «impérialiste» en faveur d'une justification de la Première Guerre Mondiale, tout en prenant en compte l'interprétation de l'utilisation de la violence dans le Nouveau Testament où Jésus a pourtant aussi apporté le glaive. Il existe

pourtant la nécessité d'une guerre de légitime défense contre des « peuples assassins ».

Le *Discours sur la Montagne* révèle le caractère paisible de l'Évangile et le caractère doux de Jésus qui ne prône pas la conquête armée par le Messie pour « délivrer les Juifs de la domination étrangère », l'Évangile repose sur la patience et non sur la violence dans l'attente de l'avènement du règne de Dieu et la possession de la gloire du Messie. Il n'y a pas de justification de la force pour se libérer de l'occupation étrangère, mais l'appel à la patience et la douceur, l'idée de la possession de la terre ne fait pas référence à la conquête et à l'occupation territoriale, mais à l'admission au royaume des cieux dans le monde spirituel. Le Messie ne prend pas les armes pour libérer les Juifs du joug étranger, mais attend avec calme « l'avènement du règne de Dieu. La non-violence de Jésus est mise en relief qui espérait en Dieu pour briser le joug de l'oppression romaine, il n'était pas un sectaire qui résistait par la violence des armes à l'impôt romain.

On trouve l'espoir que soient détruite toute servitude, tout joug qui pèse sur Israël. Mais Jésus n'était pas un révolutionnaire, sur la question du tribut, il conseille de respecter « le droit de César ». Il faut se soumettre au joug dans l'attente que Dieu le brise, Jésus n'exhorte pas à la guerre sainte contre les « pouvoirs temporels », mais à se remettre au règne futur de Dieu pour leur anéantissement.

On trouve le rêve d'une paix perpétuelle terrestre « à laquelle présiderait le grand roi, fils de David », sur la terre, dans Saint Matthieu, mais les Évangiles ont aussi un côté belliqueux, guerrier. Le Christ n'aurait pourtant pas approuvé la guerre en disant être venu non pour apporter la paix, mais la division selon Saint Matthieu, bien que Jésus apporte d'abord la guerre dans les familles, en les divisant par la prédication de l'Évangile et la persécution des fidèles, la division « signifiée

métaphoriquement par le glaive» et la discorde, les uns acceptant, les autres refusant l'Évangile, «et les incrédules persécutant les fidèles», l'énumération des personnes qui se combattent étant une réminiscence de Michée. Saint Luc remplace «le glaive» par «la discorde. On ne trouve pas d'appel à résister par la violence, il ne faut pas craindre ceux qui tuent le corps, mais ceux qui tuent l'âme dans le combat belliqueux comparé à celui des agneaux au milieu des loups. Les agneaux sont tranquilles après leur mort, mais il faut craindre celui qui peut jeter l'âme dans le feu de la géhenne.

La vengeance par l'anéantissement de l'ennemi est ici reportée au Jugement Dernier, où Sodome et Gomorrhe seront mieux traités que les villes qui n'ont pas voulu recevoir les apôtres.

On trouve dans les paraboles du festin et des vigneron meurtriers la légitimation de la guerre comme punition d'un peuple pour ses péchés et son infidélité envers Dieu, l'extermination des vigneron signifiant la punition d'Israël.

Les *Epîtres attribués à Paul* sont pleines de métaphores de guerre, «les Chrétiens doivent se revêtir des armes spirituelles, ceinture de vérité, cuirasse de justice, bouclier de foi, casque de soldat, glaive d'esprit», l'exhortation à Timothée prône de lutter «comme un brave soldat du Christ». La défense militaire du Sauveur contre l'armée de Satan s'effectue paisiblement, une seule parole du Sauveur suffit pour que l'armée de Satan soit vaincue, sans avoir recours aux armes.

L'empire de Beelzeboul – Satan, l'adversaire, l'ennemi de Dieu, est divisé et ne peut subsister, il se combat aussi lui-même, sorte de guerre civile innée. Il est aussi question du combat contre les démons avec l'aide de Dieu, on le compare à une maison détruite, où la discorde règne, ou à un empire dévasté s'entre - divisant incapable de subsister. Ce sont les

paraboles de l'«empire divisé, (du) guerrier vaincu », l'empire de Satan est vaincu. Le Christ triomphe sur Satan vaincu. Chez St. Marc et St. Matthieu, l'allégorie montre le tyran Satan lié par Jésus qui met sa maison au pillage, chez Luc, Satan en guerrier bien armé est attaqué et vaincu par Jésus qui lui enlève ses armes et prend ses dépouilles, la distribution du butin est empruntée à Isaïe. Dans l'histoire de l'annexion de la Judée par les Romains, il est question de l'envoyé d'Israël qui vengera Israël de ses ennemis et l'installera en gloire après avoir détruit le monde pêcheur.

Dans *l'Apocalypse de Jean*, il ne sera question dans la préparation de la fin du monde que de guerres et de bruit de guerres – ce qui était très prophétique dans la rétrospective d'aujourd'hui – de guerres de proximité et de guerre à distance, de guerres actuelles et de guerres futures, de soulèvement mutuel des peuples les uns contre les autres, de la destruction du peuple de Dieu et de leur temple.

On y trouve la perspective eschatologique du Christ belliqueux, «les rois et les armées sont exterminées par le glaive du Christ, et (...) les oiseaux se repaissent de leurs cadavres ». Le tableau de la panoplie des horreurs de la guerre qui s'y dessine est évoqué.

Dans la description des fléaux annoncés par les chérubins, la guerre compte parmi les plus grands de l'humanité. Un des quatre cavaliers amène la guerre, un autre est présenté comme un vainqueur. Un tiers de la terre est brûlée et un tiers de la mer changé en sang. Trois fois, le malheur est annoncé par les trompettes, malheur sur l'humanité, prélude aux trois moments de la fin : « commencement des douleurs, guerres, tremblements de terre, famines, tout le cortège des maux qui peuvent accabler l'humanité ».

Babylone détruite devient le symbole des villes détruites par la guerre, et la Jérusalem céleste le symbole des villes qui fleurissent dans la paix, idéal vers lequel doit s'élever l'humanité et pour lequel il faut combattre. A la vue des ruines de Babylone se substitue la perspective d'une ville idéale en paix, ville céleste créée par la progression dans l'esprit de l'humanité d'un idéal de paix, «cité des nations ouverte à tous les hommes », édification de Jérusalem, malgré la crainte de la résurrection de nouvelles Babylones. Le christianisme poursuit un idéal de solidarité et de fraternité universelles et de paix. Les Bienheureux qui posséderont la terre sont ceux qui travaillent à la paix.

IV Loisy face aux guerres de son temps

1. Rappel sur la guerre de 1870/71

Les idées d'Alfred Loisy sur le développement de la politique de 1870 à 1909, année de son entrée au Collège de France

Loisy ne s'intéressait pas seulement à la guerre dans son enseignement des temps anciens, mais il a écrit plusieurs ouvrages de témoignage sur son temps. On commence par étudier les idées d'Alfred Loisy sur le développement de la politique de 1870 à 1909, année de son entrée au Collège de France.

Loisy connaissait dans son enfance par les récits de sa grand-mère la guerre de 1870/71. Loisy reproche à Bismarck une politique machiavélique, une diplomatie sans scrupule, où l'humanisme est absent et où prime la force sur le droit, tandis que la diplomatie devrait être fondée sur la justice tout en défendant de légitimes intérêts. Pratiquer une diplomatie

purement de force brutale pleine de perfidies ainsi qu'une guerre barbare ferait honte à l'humanité. On retrouve le reproche d'une politique de prédateur où la diplomatie et la guerre répondent aux lois qui dictent le comportement de l'animal qui cherche à s'emparer d'une proie par la ruse et par la force brutale.

Les peuples ne seraient pas une proie pour le désir allemand d'hégémonie, qui ressemblerait à celui des rois assyriens avec le résultat que les peuples prétendus chrétiens s'extermineraient sans merci. La prétendue supériorité de l'Allemagne qui se manifeste dans son hymne national représenterait son désir de prendre et de prendre toujours plus. Il reproche à l'Allemagne « confiante en sa force et avide de butin » de vouloir installer la culture allemande et les allemands comme maîtres de l'univers. Loisy laisse pourtant la porte ouverte à l'Allemagne repentante dans la société fraternelle des peuples. La justification de Bismarck en identifiant « l'intérêt de l'Allemagne avec celui de l'humanité, comme tâcheraient de faire les Allemands d'aujourd'hui » ne serait pas admissible, car la diplomatie depuis l'antiquité ne serait fondée que sur le droit.

Loisy fait avec Miss Petre la distinction entre la culture empreinte d'humanité de l'Allemagne des poètes et des musiciens et le militarisme allemand, il admire la culture allemande qu'il distingue des représentants officiels. En analysant la possibilité de régler les conflits par l'arbitrage, on voit qu'il faudrait que le tribunal ne soit pas dominé par la force, ce qu'il craint avec la question d'Alsace - Lorraine où il faut éviter une germanisation forcée contre la volonté de la population. La fraternité humaine et la coopération devraient régner dans les relations internationales et non l'intérêt national, la fraternité de tous les hommes étant incompatible avec la rivalité des peuples. Selon Miss Petre aussi, pour

laquelle « le vrai tort de l'Allemagne est dans sa politique de vampire », la diplomatie était pour Bismarck « la forme supérieure de la guerre », jugeant « toute considération morale » qui veut instaurer les relations internationales comme « trahison de l'intérêt national ».

Dans son analyse des origines de l'impérialisme allemand à l'éclatement de la Première Guerre Mondiale, Loisy défend la France contre l'accusation allemande de n'avoir préparé que la vengeance après la débâcle de 1870/71. La France n'aurait pas été animée d'un esprit de revanche, bien qu'elle redoutât toujours le danger d'une nouvelle guerre. La France aurait par contre essayé jusqu'au bout de sauver la paix. La France aurait tenté de sauver la paix jusqu'au dernier moment, même contre le décret de mobilisation. La prétendue volonté allemande de paix ne serait que de l'hypocrisie. Les Français se seraient consolés de la débâcle qu'ils imputeraient à l'incapacité des chefs sans avoir de désir de revanche, malgré la mutilation du territoire. Mais la crainte d'autres manifestations de l'impérialisme allemand serait toujours présente et ferait peser sur les relations comme une épée de Damoclès. L'action de la France aurait consisté à supprimer ce danger dans le désir de satisfaire son besoin de sécurité et non dans un désir de revanche.

Il reproche à l'Allemagne de poursuivre ses efforts d'armement depuis longtemps dans une optique de guerre tout en affirmant ses désirs de paix. Ils auraient insinué dans leur orgueil patriotique exalté que la France aurait voulu la guerre. Mais la France aurait plutôt redouté la guerre et sous-estimé le danger des efforts allemands d'asservir le monde au lieu d'organiser une défense préventive pour conserver sa liberté. Il reproche à la France sa crédulité devant le prétendu pacifisme allemand qui ne ferait que de masquer ses efforts de domination.

2. La Première Guerre Mondiale qui coïncide avec des publications importantes *Guerre et religion, 1915, Mors et Vita 1916/1917, La Religion 1917*²³

Dans ses jugements sur la Première Guerre Mondiale, Loisy retrouve la barbarie et la brutalité des époques anciennes qu'il met souvent en parallèle avec la triste actualité dans la critique de la mentalité allemande avant et pendant la guerre. La manière dont les Allemands feraient référence à Dieu pour justifier leur esprit de conquête ressemblerait à celle des Assyriens à Ninivé ou Babyloniens dont les dieux semblent revivre dans le Dieu allemand. L'Europe prétendue chrétienne s'exterminerait comme si ses peuples ne connaissaient pas

Dieu. Loisy constate face à la Première Guerre Mondiale que les hommes auraient réalisé le dessein de Dieu conçu après le déluge de se laisser dorénavant exterminer eux-mêmes. Il reproche aux chrétiens de se comporter en temps de guerre comme si le christianisme n'existait pas. Il faudrait considérer la guerre comme légitime seulement contre les peuples assassins. Contre la guerre impérialiste et agressive, la défense serait nécessaire et légitime. La France mènerait une guerre de défense contre l'agression allemande, en s'opposant à sa tyrannie. La France aurait dû combattre pour ne pas être assujettie par l'Allemagne, pour sauver le patrimoine de l'humanité contre « la rage d'extermination qui cache ses instincts de loup sous un masque d'agneau ».

Il déplore la contradiction entre la fraternité de l'Évangile et la guerre qui est pour lui « un crime inexcusable contre Dieu et contre l'humanité, crime auquel tout chrétien devrait s'interdire de prendre la moindre part ». Le comportement des chrétiens en temps de guerre n'aurait rien de commun avec le christianisme, le patriotisme fanatique serait contraire à l'Évangile. La brutalité de la guerre serait « un legs de l'animalité à l'humanité ». Il déplore la boucherie de la belle jeunesse, la dévastation du pays, la trahison de l'idéal chrétien. Face à la difficulté d'abolir toute guerre, il faudrait au moins limiter sa cruauté.

Il déplore la neutralité « pitoyable » du Pape Benoît XV²⁴ qu'il accuse en plus d'un manque d'humanisme chrétien devant le carnage des peuples et de considérer la guerre comme châtiment des péchés. Il reproche au Pape de s'enfermer dans la neutralité qui signifierait une abdication de la moralité, tandis que le président Wilson aurait invoqué l'humanité. Au lieu de solliciter Dieu d'imposer la paix, il faudrait le prier pour la justice et de soutenir la défense légitime du pays.

Il accuse l'Allemagne d'être atteinte d'une mentalité primitive de folie impérialiste, «amalgame de nationalisme fanatique et de christianisme dénaturé », qui serait incapable de comprendre que les autres peuples ont droit à la même place au soleil de l'humanité qu'elle. Les autres peuples n'auraient pas « à servir les intérêts et la gloire du peuple allemand. » Il accuse la germanisation de Dieu et de l'Écriture. Il voit la poursuite de l'impérialisme allemand de la guerre de 1870/71 dans l'approche et l'éclatement de la Première Guerre Mondiale, ligne poursuivie jusqu'à la Deuxième Guerre Mondiale. L'égoïsme national ne serait pas un égoïsme sacré, mais un égoïsme condamnable. Il ne faudrait pas confondre l'esprit de domination et la défense légitime d'intérêts nationaux.

Il faudrait attribuer à la politique de conquête, à l'impérialisme, les notions de crime du code civil, comme « le vol et l'escroquerie », car cette politique serait un reste de la barbarie des temps passés et indigne d'une civilisation moderne. Il fait la distinction entre amour de la patrie et nationalisme et prône la fraternité entre les peuples et non la haine des frères ennemis, les différentes patries ne doivent pas s'exterminer dans un esprit de prédominance, mais concourir à promouvoir une œuvre humaniste.

Après la Révolution française et la période napoléonienne s'est réalisé un grand développement de la science et de l'industrie dont l'Allemagne s'est accaparée pour dominer le monde avec comme résultat « la plus épouvantable guerre qu'on ait jamais vue ». Dans la prévision de la Deuxième Guerre Mondiale, il oppose le culte exalté de la patrie qui relève du temps de la barbarie et dont le but est de dominer les autres patries à l'humanisme et voudrait entendre sonner le glas de l'impérialisme. L'humanité serait au-dessus de tout, on

ne pourrait établir aucune hiérarchie, aucune patrie ne dominerait les autres.

Selon Loisy, les patries auraient « un droit égal à la possession de la terre », bien sûr, peut-être acquise lors des conquêtes aux temps barbares dont on ne serait malheureusement « pas encore entièrement » sorti. L'esprit de conquête devrait être bridé, il dénonce le danger des égoïsmes turbulents qui veulent asservir les autres. Il craint le pire des égoïsmes nationaux dont les guerres de conquête seraient un legs de l'animalité, et placeraient l'homme même au-dessous de l'animalité, car les animaux d'une même espèce ne se tuent pas systématiquement entre eux.

Il conclut en disant que l'horreur de la guerre est « le premier sentiment que réclame le service de l'humanité ». Il considère l'esprit de conquête comme une manie, une drogue, une obsession, une hantise toujours renouvelées, il garde pourtant l'espoir de pouvoir l'éradiquer définitivement. Il craint que la soif de sang ne puisse être jamais assouvie, ni le désir de conquêtes, de revanche, mécanisme d'un cycle infernal. Le versement de sang réclamerait toujours un nouveau versement de sang. Il voit avec inquiétude l'agitation de « trop d'égoïsmes nationaux, surexcités même et exaspérés », il déplore que tous les impérialismes ne soient pas détruits et constate même la naissance de nouveaux qui n'attendent que l'occasion de s'épanouir, tout en espérant que la hache tranchera leurs racines et les fera succomber définitivement. Le regard prophétique s'avéra plus lucide que l'utopie de l'espoir.

Face à l'éclatement de la Première Guerre Mondiale, il en analyse les origines idéologiques qui remontent au 19^e siècle. Il reproche à l'Allemagne ses aspirations d'hégémonie mondiale à laquelle elle ne veut pas renoncer- elle aurait préparé la guerre depuis longtemps - d'introduire le

pangermanisme dans l'Évangile, de justifier par la Bible l'impérialisme, le désir de l'hégémonie allemande et comme les peuples de l'Ancien Testament d'y puiser son nationalisme.

La France aurait dû combattre pour ne pas être assujettie par l'Allemagne, dont les efforts d'hégémonie voudraient asservir le monde, en endormant les peuples par des propos pacifistes. Le Dieu des Allemands dont se réclame Guillaume II aidé par son conseiller et ami, le théologien et bibliothécaire Adolf von Harnack, en rappelant que son grand-père Guillaume Ier s'en est inspiré pour la fondation de l'Empire allemand, ne serait pas le Dieu en tant que personnification d'un grand idéal humain de civilisation universelle de fraternité chrétienne, mais un dieu sanguinaire nationaliste qui rappelle celui d'Assyrie, qui portait aussi le nom de son pays. Il s'étonne que l'Évangile puisse être interprété « en une conception systématique de domination universelle » en faveur du militarisme allemand.

Il reproche aux théologiens de Berlin, surtout à Adolf von Harnack, l'usurpation de la Bible pour l'impérialisme allemand qui transformerait le « rétablissement du pur Évangile » par la Réforme en un accaparement de Dieu par le nationalisme, Dieu n'étant pas pacifique, mais le Dieu guerrier de l'Ancien Testament qui extermine les hommes et brûle les villes pour rendre l'Allemagne le maître de l'univers, Dieu étant devenu le dieu des combats qui détruit les hommes et les villes pour la suprématie mondiale de l'Allemagne. Il leur reproche de faire « du Dieu de l'univers et de l'humanité le dieu d'une nation », résurrection des dieux nationaux de l'Ancien Testament, pour l'apothéose de l'héroïsme allemand prétendu, mais en vérité en portant au paroxysme le fanatisme national. Ce Dieu, emblème de l'armée « comme une cocarde ou la pointe d'un casque », serait la personnification non

« d'un grand idéal humain », mais « d'un appétit national » colossal. La tradition de ce nationalisme extrême ne remonterait pas seulement de Guillaume II à son grand-père Guillaume I, mais ressemblerait à celui des rois assyriens et babyloniens voleurs et exterminateurs qui se revendiquent de la protection divine.

Loisy voit l'idéal de fraternité de l'Évangile trahi et la brutalité des Dieux assyriens ressuscitée et mise au service des conquêtes du roi. Il a du mal à comprendre cette transformation de l'individualisme qu'incarne le « rétablissement du pur Évangile » par la Réforme en un accaparement de Dieu par le nationalisme. Pour Loisy, l'interprétation allemande de la Bible est une caricature de l'Évangile. Il reproche à l'Allemagne de n'utiliser la Bible que pour l'exhibition de son nationalisme, d'avoir germanisé le christianisme et de mettre leurs théologiens au service de leur politique d'agression et de domination en justifiant toutes les cruautés de la guerre, ce qui lui rappelle à nouveau les dieux assyriens mis aussi au service des conquêtes des rois. Les peuples ne seraient pas une proie pour le désir allemand d'hégémonie, qui ressemblerait à celui des rois assyriens avec le résultat que les peuples prétendus chrétiens s'exterminent sans merci.

En oubliant la tradition de l'individualisme religieux de la Réforme contre le catholicisme romain, l'universalisme chrétien se serait germanisé, au lieu de s'humaniser, Dieu serait devenu le dieu des allemands comme Iahvé celui d'Israël ou Camos le dieu de Moab, un dieu guerrier des combats qui extermine les hommes et brûle les villes pour l'exaltation de la domination et du règne allemands. L'empereur allemand se serait transformé en vicaire et interprète du Dieu allemand, dont catholiques et protestants seraient unanimes à suivre le culte. La Première Guerre

Mondiale ne serait pas une guerre de religion, bien qu'elle ait été déclarée comme guerre sainte et Guillaume II prône que Dieu soit du côté de l'Allemagne. L'idée de la guerre sainte serait un résidu de la barbarie humaine primitive à la mentalité sauvage et non civilisée. La guerre serait pourtant juste et légitime comme défense contre des peuples exterminateurs. Les intellectuels allemands verraient encore la philosophie de l'Allemagne idéaliste perdurer dans le nationalisme et militarisme de fer qui voudrait subjuguier le monde par la terreur.

Il dénonce l'impérialisme allemand, le militarisme prussien et le désir d'hégémonie de l'Allemagne comme cause de guerre et de la violation de la neutralité de la Belgique. Il constate dans l'invasion allemande de la Belgique la même manifestation d'agression et d'instinct de prédateur que dans la guerre de 1870/71. Il s'oppose de la façon la plus virulente à la justification de la violation de la neutralité belge à l'aide de l'Ancien et le Nouveau Testament par Adolf von Harnack²⁵. Les Allemands auraient plutôt utilisé la loi du plus fort, la loi des bandits, en violation des lois régissant les relations internationales qui garantissent la liberté des Etats neutres. Il reproche au Pape Benoît XV sa neutralité face à l'invasion de la Belgique au lieu de protester. Il accuse l'Allemagne d'une politique offensive et espère qu'elle arrivera un jour à n'avoir qu'une politique défensive. Les Allemands ne considéraient un peuple que comme un bien à prendre par la force, comme ils l'auraient fait pour l'Alsace et la Lorraine. La «folle envie» allemande de vouloir gouverner le monde, de s'imposer comme maîtres de l'univers, soulèverait le monde entier contre eux. La prétendue supériorité de l'Allemagne qui se manifeste dans leur hymne national représenterait son désir de prendre toujours plus. Il analyse les contradictions de cette idéologie du «nationalisme le plus orgueilleux et le plus

fanatique », du « germanisme grandissant » avec l'esprit évangélique fraternel et charitable. Ce serait un blasphème de considérer la folie de « la domination universelle de l'Allemagne et de son empereur » comme « le règne de Dieu ». Ce serait plutôt une « aberration intellectuelle et morale » reprochée déjà par les prophètes de l'Ancien Testament aux autocrates babyloniens. Luther n'aurait pas prévu les dangers pour l'humanité que comportait l'émancipation de l'Évangile traditionnel par l'adoption du nationalisme allemand. Luther aurait été « loin de prévoir » des dangers de l'émancipation de l'Évangile de la tradition se transformant en « un danger pour l'humanité. ».

Il dénonce l'interprétation de l'Évangile en faveur du militarisme allemand, dont le protagoniste est surtout Alfred von Harnack. Il s'étonne que l'Évangile puisse être interprété « en une conception systématique de domination universelle ». Il reproche à von Harnack de transformer l'Évangile de fraternité avec un Dieu de pardon, de miséricorde et de charité en un général en chef – Moloch national « belliqueux et cruel » seigneur de l'empire allemand qui rappelle les dieux assyriens, contre lequel seule la force des armes pourrait aider. Dans le « germanisme grandissant », par lequel « le nationalisme le plus orgueilleux et le plus fanatique » transforme, « fraude colossale, l'orgueilleuse illusion, la folie de la grandeur sans limites » de la manière la plus blasphématoire l'Évangile, il constate la même « aberration intellectuelle et morale que les antiques prophètes reprochaient à ces représentants d'une très fière culture qui s'appelaient Sennachérib et Nabuchodonosor ». Il analyse les contradictions de cette idéologie avec l'esprit évangélique fraternel et charitable. Ce serait un blasphème de considérer la folie de « la domination universelle de l'Allemagne et de son empereur » comme « le règne de Dieu ». Ce serait plutôt une

«aberration intellectuelle et morale » reprochée déjà par les prophètes de l’Ancien Testament aux autocrates babyloniens.

D’un regard prophétique quant à la Deuxième Guerre Mondiale, il prévoit que les allemands auraient besoin de temps pour comprendre qu’ils soulèvent le monde entier contre leur fou désir de vouloir régner sur le monde entier. Ces observations sont très véridiques aussi quant à la Deuxième Guerre Mondiale vers laquelle son regard prophétique semble se diriger déjà en 1915. On constate à nouveau la lucidité de l’analyse de Loisy qui prévoit la ruine de l’Allemagne, conséquence de son nationalisme exacerbé. Loisy craint le pire du nationalisme allemand non seulement pour le présent, mais aussi pour le futur, il désespère de changer la mentalité allemande existant depuis un demi - siècle, inaccessible aux efforts diplomatiques en faveur de la paix. La paix serait à rétablir dans la justice. L’Allemagne aurait pêché gravement contre l’humanité, mais les autres peuples aussi. En espérant encore en le pouvoir des hommes de bonne volonté, il prévoit les pires conséquences dans le futur de la folie allemande partagée par ses intellectuels, les générations futures en verraient pire barbarie qui ferait penser à la fin du monde.

Il ne croit pas qu’on puisse détruire définitivement par la force des armes le «rêve grandiose » du nationalisme allemand surexcité. Il devrait se dénoncer d’abord de lui-même pour laisser définitivement les autres en paix. Il avertit des pires dangers, même après la guerre, dûs à la survivance de cette mentalité allemande qui règne déjà depuis un demi - siècle. L’Allemagne, même celle de l’après-guerre, lui semble un péril et une inquiétude chroniques pour ses voisins, car elle rend toujours possible une nouvelle conflagration européenne, de nouveaux conflits futurs. Il ne croit pas en l’habileté des hommes politiques, incapables de nous en préserver, ce qui le désespère.

Il constate le lent développement de la folie du nationalisme allemand, dont on aurait sous-estimé les dangers, et contre lequel on aurait dû intervenir déjà depuis longtemps. Loisy attaque toute nationalisation de la religion et toute implication belliciste dans la notion de Dieu, il refuse de conférer un attribut national à Dieu, ce qui serait contraire à l'esprit de l'Évangile dont le Dieu « n'est ni un Dieu exterminateur d'hommes ni le Dieu d'un peuple particulier ». D'autres peuples auraient aussi besoin de montrer plus d'humanisme.

L'Allemagne ne serait pas le premier peuple fort se croyant dieu, auquel « un vent de folie a tourné la tête », et qui sera victime de lui-même.

La guerre ne serait pas un fléau de la fatalité. Même si le droit serait souvent détérioré par l'usurpation et l'oppression du plus fort, on y trouverait dès les débuts archéologiques une notion, même rudimentaire, de justice, sous peine d'amendes très fortes en cas de violation, comme dans un document sumérien réglant le territoire de deux villes, où dans la Bible dans le livre des Juges où l'on trouve l'argumentation des deux côtés que c'est leur Dieu qui leur a donné leur territoire.

La vraie diplomatie ne serait pas un artifice hypocrite, instrument de toutes les perfidies dès le début, mais instrument de l'équilibre des intérêts, de droit et ainsi de paix juste. La violation de la neutralité de la Belgique par l'Allemagne serait un exemple de la fragilité des traités. Pour remédier au nationalisme germanique outrepassant, orgueilleux, absurde avec son désir dangereux de domination, il espère, tout sceptiquement, en les arbitrages et traités internationaux pour former une famille humaine internationale, tout en se rendant compte que l'idée d'humanisme sera très lente et très difficile à réaliser.

Son journal tient compte du manifeste des 93 savants allemands, parmi eux Adolf von Harnack, Eucken, Wundt et beaucoup de théologiens catholiques, qui nieraient leur crime, l'Allemagne s'excommuniant ainsi de l'humanité. Il en critique la solidarité entre le militarisme et la culture allemands, et ne croit pas l'assertion que Guillaume II n'a pas voulu la guerre. Les « vérités d'état-major » n'auraient jamais été démontré « que la France aurait violé la neutralité de la Belgique, si les Allemands ne l'avaient violée les premiers, et que c'est par nécessité, pour éviter une défaite allemande, qu'on a détruit à moitié Louvain et bombardé la cathédrale de Reims ». (M III, 293).

Loisy constate l'indifférence de l'univers aux événements horribles de la terre qui s'inscrivent dans le carnage quotidien de la nature. Il déplore la mort de la jeunesse à la fleur de l'âge pour la patrie, pour la liberté du pays, dans l'espoir d'une ère nouvelle. En admettant la guerre juste, il admire et encourage le combat de l'armée pour la défense de la patrie par les soldats, croyants ou non, mais tous réunis dans cet idéal.

La plupart des soldats, croyants ou non, meurent à la guerre, souvent fauchés dans leur existence prometteuse à la fleur de l'âge, dans le sentiment de faire leur devoir pour la défense de leur patrie, la société et la liberté, de leur idéal d'humanité, sans philosophie sur la vie et la mort. Le sacrifice de la vie ne se fait pas en vue de la récompense éternelle, donc de l'intérêt propre, mais dans le sentiment de l'obligation d'accomplir le devoir, dans le désintéressement personnel et non dans l'attente d'une récompense éternelle dans l'au-delà. Une philosophie de l'au-delà ne serait pas nécessaire pour mourir dignement.

Loisy cite l'exemple de trois morts pour la patrie, dont chacun se distingua par sa bravoure, les lettres du premier n'exprimaient aucune crainte devant la mort certaine

imminente. Un autre, au début d'une brillante carrière universitaire, l'abandonna pour servir son pays, en se demandant en mourant seulement s'il avait bien fait tout son devoir. Un autre, conservateur, élevé par les Jésuites, ramassa au péril de sa vie quelques blessés ennemis et fut tué par un éclat d'obus lors d'une telle mission. Il avait dit affronter la mort sans aucune préoccupation de l'au-delà, comme ses camarades.

Il serait absurde d'interpréter les Evangiles en alliance du sabre et du goupillon, conception ébranlée, comme un «véritable manuel du patriote et du soldat » pour légitimer la guerre. On ne pourrait pas transformer le pacifisme du Christ et son idéal de charité et fraternité qui prêche la non-résistance à la violence, car le preneur de glaive périt par celui-ci, en une divinité sanglante, incarnation de l'extermination, un chef céleste des armées nationales à l'origine de l'autorisation de la défense nationale. Il serait absurde de déduire les notions modernes d'une guerre nationale, de défense nationale, de rapports internationaux, dont les conceptions n'existaient pas encore à l'époque de l'Evangile, et de l'interpréter dans un sens de nationalisme militariste. On ne pourrait pas prendre les militaires du Nouveau Testament comme modèle pour les militaires de la Première Guerre Mondiale.

On ne pourrait pas justifier la philosophie de la guerre à l'aide de l'Evangile et utiliser le centurion de Capharnaüm qui a recours à Jésus pour son fils malade, pour prouver que Jésus a «canonisé dans la personne du centurion les militaires et leur état ». Le nationalisme contemporain voudrait manipuler à ses fins le catholicisme et l'armée. Mais aucune nation ne serait faite pour la guerre éternelle. Loisy déplore le déchirement mutuel entre soi-disant chrétiens qui ne seraient pas chrétiens. Il n'existerait aucun principe chrétien de la guerre, seulement une crise de folie de guerre.

Les conquérants ne perdureraient pas. Déjà dans le récit du déluge, Dieu laisserait les humains s'exterminer eux-mêmes. Dans le mythe de la Genèse, l'humanité, vouée au mal et incorrigible, peut-être incurable, serait pourtant exhortée à ne pas verser le sang, mais le processus de l'humanité de réaliser l'idéal de paix sous une loi de fraternité, pourtant entrevu dès le début, serait très long à réaliser.

La guerre actuelle serait un cataclysme de domination tyrannique avec ses cruautés et morts innombrables, où pourtant le rêve de paix et de liberté surgirait de l'océan de sang. On se rejeterait la responsabilité de la guerre des deux côtés. Les autres nations ne seraient pas un butin pour leurs maîtres allemands. L'Allemagne aurait déchaîné la guerre, les puissances de l'Entente devraient défendre la liberté contre la tentative d'hégémonie de l'Allemagne.

Les peuples seraient encore novices en humanité pour leurs relations mutuelles et trop ancrée dans l'égoïsme national visant à la domination universelle. La paix entre les peuples nécessiterait la justice internationale. Le droit à l'autonomie d'un peuple impliquerait le droit à l'autonomie des autres peuples. L'humanité à réaliser par La Société des Nations serait une cité idéale établie sur l'accord du développement des activités individuelles. Les voix de l'humanité parleraient dans les soldats tombés comme dans la conscience individuelle.

Le sentiment du devoir et de l'amour-dévouement se serait développé des nécessités de cohésion et de défense de la horde déjà aux temps préhistoriques. Le devoir nécessite même le sacrifice de la vie dans un intérêt supérieur, le dévouement étant la véritable action sacrée. Les pauvres systèmes de l'humanité inférieure issus de l'animalité se développèrent au cours des siècles vers une morale d'humanité universelle. De la chasse se développa la guerre,

chasse aux hommes où souvent l'homme est traité en gibier. Les dieux du peuple vainqueur dominant ceux des peuples vaincus, et « le dieu principal le chef invisible de l'univers comme le roi en est le chef visible ». Les despotes des grands empires massacrent les hommes à la guerre avec l'aide et pour la gloire de la divinité, les massacres à la guerre remplaçant les sacrifices humains.

La guerre actuelle serait la lutte de la liberté contre le despotisme impérial, une humanité meilleure devrait se former du borbier de sang de la guerre, la mentalité d'animalité - rapace devrait être remplacée par celle de la fraternité humaine de l'Évangile, l'humanité ne pourrait pas progresser par le massacre collectif et des paroxysmes de haine, folie et cruauté. Justice, solidarité, idéal humain doivent dépasser les limites de la nationalité, et créer la fraternité des nations dans le respect mutuel de leur existence, au lieu de l'ambition aveugle des égoïsmes nationaux la création d'une humanité universelle dans la fédération de peuples libres aux devoirs et droits réciproques. L'utopie du pacifisme se réalisera quand il n'y aura plus de barbares, et la guerre paraîtra un atavisme du passé dans l'abomination du meurtre collectif. Il faut développer pour cela une discipline d'humanité qui tend de plus en plus vers l'idéal de la fraternité humaine entre les peuples pour lequel il faut se sacrifier dans la « volonté du mieux ». « En l'humanité nous voyons le vrai Christ éternel, toujours souffrant, toujours mourant, toujours ressuscitant ». Les humbles progrès de l'humanité ont été achetés au prix de beaucoup de sang, et l'espoir angoissé d'un peu plus de paix dans l'avenir traduit le scepticisme. Malgré tous les abus, il ne faut pas renier l'idéal du culte de l'humanité dans la fraternité de tous les peuples, bafoué par les crimes et injustices d'un peuple. Il faut progresser en dégagant l'idéal humain, objet de la religion, « de tout ce qui lui fait injure ». A la place du

carnage inhumain doit s'instaurer le développement progressif de l'idée de fraternité de l'Évangile.

3. L'entre-deux guerres et la montée des périls²⁶ jusqu'au début de la Deuxième Guerre Mondiale

Loisy dénonce le totalitarisme très tôt. Dans une lettre au Marquis de Vasselot, il avertit déjà en 1906:

Il me semble que les autorités ecclésiastiques se prêtent bien complaisamment au tapage et se compromettent dans des alliances déjà trouvées dangereuses (nationalisme et antisémitisme). Mais c'est leur affaire.

Comme on a vu, lors de la Première Guerre Mondiale, il prévoit déjà en 1915 la Deuxième dans son analyse de l'impérialisme allemand, la folie allemande augmentant depuis longtemps, sans que les intellectuels n'interviennent. Malgré la Société des Nations, le danger de guerre persiste à cause de la possibilité de «crises de folie» hégémoniques d'un peuple auxquelles il faudrait remédier par une organisation internationale qui concilie entre eux les intérêts nationaux.

Y parviendra-t-on sans que des peuples fous déchaînent à nouveau des cataclysmes comme celui d'où nous sortons ruinés, non corrigés ? On ose à peine l'espérer. L'immense folie de la guerre ne sera bien comprise et répudiée que lorsqu'on en sentira l'atroce abomination. Les peuples civilisés ont renoncé à manger l'homme : comment ne se sont-ils pas encore aperçus qu'il ne leur est pas plus permis, pas plus honorable, pas plus salubre de se tuer que de se manger les uns les autres ? S'ils sont des

hommes, et non des fauves, qu'ils respectent la vie d'autrui ? Tant que la politique ne mettra pas tous ses soins à supprimer la guerre et à remplacer par des arrangements équitables cette solution bestiale des difficultés entre peuples, elle ne sera qu'une fausse science, un art douteux, un jeu louche, la guerre des ruseurs faisant intermède aux guerres des meurtriers.

Il avertit des dangers de la folie du nationalisme allemand, dont il évoque le long cheminement, «l'Allemagne par-dessus de tout». La lucidité de ses analyses du pangermanisme, du désir allemand d'hégémonie, est frappante. Il met en garde contre

la contagion dont l'Allemagne court le risque d'être la première victime ... Nous voyons de terribles jours ; mais ceux qui viendront après nous en verront de plus sombres encore, et ils verront quelque chose de pis que la fin du monde, ils verront régner ici-bas une barbarie savante et immorale, si de toutes parts les bonnes volontés ne se lèvent pour dominer les appétits et réclamer comme droit des nations, sur notre misérable planète, un peu de justice. (...) Les Allemands n'ont qu'un mot à dire : « L'Allemagne par-dessus de tout », mais ils le répètent sur tous les tons et avec des commentaires parfois instructifs pour quiconque n'est point lui-même possédé par cette magique formule.

Son journal de l'époque de l'entre-deux guerres reflète son inquiétude croissante d'une nouvelle guerre qui marquerait la fin de ses espoirs de paix. Il doit constater la montée des périls qui ne peuvent que déboucher sur une nouvelle Guerre Mondiale.

Loisy condamne le totalitarisme sous ses formes national-socialistes, fascistes, et communistes. Il s'oppose à l'impérialisme raciste déjà en 1926 en menant une attaque virulente contre le projet de «la suppression des races inférieures» jaunes et noires et contre toute manipulation de la «race noble» en accusant le summum du programme quant à

la barbarie sur les plus odieux impérialismes. Dans son journal, il est horrifié d'un article d'Edmond Périer, membre de l'Académie des sciences, paru dans le *Temps* sur le perfectionnement de l'espèce humaine qui loue le livre du Dr. Richet sur l'eugénisme racial, préconisant le sélectionnement dans la race blanche, la suppression des noirs, et celle aussi des jaunes, suppression des enfants mal nés, comme à Sparte. Loisy ironise sur les savants exterminateurs-assassins.

Il constate une crise morale idéologique et est horrifié que, dans l'après-guerre, se fasse «obstacle à l'union fraternelle des peuples» par des morales nouvelles catastrophiques, qui

poussent hors de chez nous comme une végétation désordonnée, - et quelles morales, grands Dieux !- la morale fasciste : Tu regere imperio populos, Romane, memento ! - la morale hitlérienne : Deutschland über alles ! - la morale soviétique : Communisme partout, et guerre à Dieu !

Il accuse le caractère «antiscientifique» du racisme allemand, caricature du patriotisme, l'horreur de la persécution violente du judaïsme qu'on arriverait vainement à justifier scientifiquement, en voulant même démontrer que Jésus n'était pas juif.

Il reproche au Pape de manquer de fermeté dans la condamnation du totalitarisme d'Hitler et de Mussolini ²⁷ qui faciliterait la destruction de l'efficacité des Nations Unis par les «nations de proie» dans leur besoin de satisfaire «leur

appétit de domination ». Il accuse le torpillage de la Société des Nations par Hitler et Mussolini.

Loisy condamne le caractère rétrogradé et brutal du racisme. Il déplore que le peuple allemand soit courbé sous le joug de l'alignement sur la politique raciste imposé aux catholiques et aux protestants tandis que l'Évangile est universel et international. Il accuse la proscription du judaïsme par le racisme « comme une peste internationale et le plus grand ennemi de l'Allemand. » Loisy attaque les modifications apportées à la doctrine chrétienne dans un sens raciste et dénonce le projet raciste de vouloir supprimer les rivalités entre les confessions en faveur de la race allemande. Il reproche au Pape de n'attaquer pas clairement le racisme déjà à sa racine, « fait gravissime ». Il dénonce les efforts ignominieux du régime national - socialiste qui s'attaque aux mœurs de quelques prêtres pour discréditer le catholicisme en Allemagne.

Il met au pilori la prétendue mission de l'Allemagne à la domination du monde selon la doctrine raciste allemande, « depuis toujours, la mission de l'Allemand s'étend sur le monde entier ». Il condamne, d'après le jugement, à la suite de la critique admirable de Sforza dans *Synthèse de l'Europe*, le livre d'Hitler *Mein Kampf*, dont on n'aurait pas exposé en France « de façon objective la pauvreté et les contradictions », comme « illisible » et « rebutant », « loin

d'être un chef-d'œuvre littéraire, encore moins un chef-d'œuvre de logique ». Il en dénonce le racisme, la définition du marxisme comme machine de guerre au service de la race juдаïque. Hitler révélerait clairement ses desseins en politique étrangère, la germanisation du monde entier sous le joug de l'Allemagne, peuple supérieur, cette idéologie dangereuse serait à combattre dans le germe « par tout moyen, y compris l'usage des armes ». Loisy continue ses attaques virulentes du banditisme du national-socialisme au caractère «antiscientifique », de l'insolence du racisme et du caractère rebutant et assommant du livre d'Hitler en prévoyant l'extermination des Juifs. Il n'existerait pas de race juive, en remontant l'histoire d'Israël durant des siècles, on trouverait une population mêlée par les nombreuses guerres avec leurs invasions, carrefour des peuples dont on ne pourrait pas conclure que les Juifs d'aujourd'hui descendaient des anciens Israélites. « Donc pas de race juive, mais confraternité internationale issue d'un peuple dispersé ». Le racisme allemand actuel issu d'une longue histoire d'antisémitisme haïrait à mort le judaïsme sous lequel les racistes entendraient aussi le marxisme bolcheviste à cause de son internationalisme qui voudrait unir le genre humain. La race allemande n'existerait pas non plus, aussi peu que la race française ou italienne. Jésus n'aurait pas été un héros opposé au judaïsme, mais le prophète de l'avènement de Dieu. Il aurait été juif non dans un sens raciste, « n'y ayant jamais eu plus de race proprement juive qu'il n'y a aujourd'hui de race authentiquement et uniquement germanique ».

La folie du racisme allemand s'étalerait avec une telle violence qu'on croirait être victime d'une hallucination au lieu de témoin d'une monstruosité inimaginable. Elle serait bâtie sur la force brutale et le banditisme et voudrait s'imposer au monde entier. Le racisme aurait « proscrit le judaïsme comme

une peste internationale et le plus grand ennemi de l'Allemand. »

On trouve en plus la crainte que le communisme athée ne «ruine l'Occident chrétien ».

Loisy espère d'abord que de l'expérience bolchévique «subsistera (...) quelque chose de profitable à l'humanité » et reproche au Pape, avec Hitler et Mussolini, de vouloir exterminer les communistes comme les hérétiques au temps de l'Inquisition.

Mais il dénonce le totalitarisme du communisme soviétique qui serait un régime qui ne diffèrerait pas tellement de ceux que nous connaissons en Occident. Il condamne la dictature de Staline dont il assimile le totalitarisme à celui d'Hitler et de Mussolini et reproche au Pape de ne pas dénoncer « les méfaits de l'autocratie dans l'ordre de l'esprit ». Il attaque les deux totalitarismes en même temps, les deux systèmes faisant « obstacle à l'union fraternelle des peuples », ni la dictature d'un homme ni la dictature du prolétariat ne seraient compatibles avec la liberté et une éducation vraiment humaine. Des nationalismes aussi bien que des internationalismes trahiraient l'idéal de la libre communion des peuples.

Mais le service véritable de la patrie ne consiste pas dans le nationalisme fou des énergumènes qui s'acharnent à entraîner leurs concitoyens dans un délire de domination universelle ; le sens de l'humanité ne s'identifie pas davantage de l'humanitarisme brutal qui voudrait fanatiser les masses dans un effort d'égalisation et de conformisme qui, appliqué à tous les peuples, supprimerait le génie particulier de chacun dans l'aplatissement universel du genre humain. Il est permis d'espérer encore que le pauvre genre humain saura se dérober à ces deux extrémités de la tyrannie.

On trouve en plus le reproche de la non-intervention du Pape pour faire cesser la guerre en Espagne. Dans la guerre

d'Espagne, le Pape et « avec lui les Evêques espagnols » se seraient constitués les agents et les auxiliaires de l'extermination. Au lieu de recommander à Franco qu'il « extermine *avec modération* », devant le conflit déchaîné, ils auraient dû crier à tous: «Arrêtez !» Dans la guerre d'Espagne, on aurait créé « le mythe de conspiration communiste pour détruire en Espagne le catholicisme et y installer, à travers toutes sortes d'abominations et d'atrocités commises contre la religion, une République soviétique par laquelle serait menacée cette magnifique civilisation occidentale dont, comme chacun sait, l'Allemagne hitlérienne et l'Italie mussolinienne sont les seules authentiques héritières et les gardiennes incorruptibles ». Le Pape se serait seulement lamenté sur la guerre fratricide, sans dire un mot pour la faire cesser.

Il reproche aussi au Pape de ne pas avoir condamné l'attaque de Mussolini contre l'Abyssinie, de l'avoir bénie avec le clergé italien et de poursuivre une politique de non-intervention auprès de Franco. Il accuse la « collusion » du Pape Pie XI, d'Hitler et de Mussolini face à Franco.

Loisy reproche au Pape son silence face à la propagande raciste et fasciste. Il attaque la « racialisation de l'enseignement » et le dessein des nationaux-socialistes de vouloir « épurer l'enseignement religieux de ces « résidus Judéo-Orientaux ». Hitler entrerait dans une lutte aussi peu scrupuleuse que contre le judaïsme contre la force spirituelle internationale du catholicisme, mais il serait certain «que le judaïsme et le catholicisme verront sur notre terre la fin du racisme».

Le concordat aurait été conclu pour combattre en commun le bolchévisme russe, mais aurait fait profiter Hitler dans ses desseins. L'Encyclique *Mit brennender Sorge* (datée du 14 mars 1937) et l'Encyclique *Divini Redemptoris* en

tiennent compte. Avant de conclure un concordat avec le dictateur allemand en 1933, Pie XI en avait conclu un avec le dictateur italien en 1929, face au fascisme résultat aussi désastreux que face au racisme, Hitler voulant détruire l'influence de l'Eglise en Allemagne, Mussolini voulant domestiquer le Pape et utiliser l'influence pontificale à ses fins. Mais le Pape aurait seulement esquissé une résistance avant d'être dans la main de Mussolini, ce qui pourrait devenir dangereux pour l'avenir du catholicisme. Cette « discrète abdication de la Papauté entre les mains du dictateur fasciste » serait un symptôme de la crise morale actuelle.

Il reproche au Pape Pie XI ²⁸, malgré ses encycliques, de garder le silence « sur le principe même du racisme » et de ni le condamner formellement ni le réfuter, « parce qu'il ne désespère pas de la conversion des racistes ». Il n'aurait pas voulu « condamner formellement l'idolâtrie de la race, parce que de cette idolâtrie il ne sentait pas religieusement la force aveugle et le danger ». La politique personnelle de Pie XI aurait introduit dans l'affaire « une dangereuse équivoque, hasardeuse politiquement, religieusement critiquable ». Le Pape aurait commis une grande erreur de croire, par la modération de son langage, pouvoir amadouer les tenants du racisme.

Il reproche au Pape aussi de capituler devant Mussolini. Il cite beaucoup d'exemples de l'oppression de l'église par le national-socialisme et reproche au Pape et aux Evêques, fait très grave, de ne pas condamner catégoriquement l'essence du racisme, « ce qu'il y a d'essentiellement antichrétien, de moralement inhumain, dans l'idée fondamentale du racisme ». Ainsi le Pape ignorerait officiellement « que *Mein Kampf* est la Bible du peuple allemand ». Il ne ferait qu'une « réprobation conditionnelle » de l'hitlérisme, pour pouvoir, seconde

chimère, détruire le communisme athé et ses alliés à l'aide de la coalition des régimes totalitaires avec la bénédiction pontificale. La crainte de la menace mondiale du communisme qui se propage déjà en Asie et Amérique du Sud ferait taire la critique papale de la propagande raciste et fasciste. Hitler utiliserait «le danger communiste comme un paravent commode derrière lequel peuvent se dissimuler toutes les ambitions ».

Loisy condamne aussi le totalitarisme communiste de Staline qui serait un dictateur aussi absolu qu'Hitler et Mussolini, il ne serait permis à personne d'internationaliser la haine par une certaine pratique de la lutte des classes, ce qui pourrait mener à la ruine au lieu de servir la cause de la paix universelle. Cette triple crise morale fait craindre le pire pour la paix mondiale et pressentir l'imminence de la Deuxième Guerre Mondiale.

Selon Léon Bérard, le Pape Pie XII²⁹ aurait dit qu'il « redoute Hitler encore plus que Staline ». Loisy reproche dans son journal³⁰ plusieurs fois au Pape de ne pas intervenir énergiquement dans la politique, ainsi il écrit le 8 avril 1939 que « le Pape ne bouge pas », bien que le feu soit à la maison et que l'on « prépare des refuges au Vatican contre les bombardements ». Quand « Hitler et Mussolini rejettent avec mépris la proposition Roosevelt », Loisy note le 18 avril 1939 : « Message plutôt médiocre du Pape aux Espagnols et au très catholique Franco ». Il dénonce le 11 mai 1939, «la proposition de Pie XII de mèche avec Mussolini pour provoquer conférence pour affaire polonaise, contre Russie. C'était dangereux et pas très intelligent. Personne n'a marché, surtout Hitler qui n'a pas répondu ; mais qui a fait savoir que le Pape n'avait à régir que les affaires de l'autre monde. Ce qui est vrai. Mais on est encore un peu plus dans la mélasse ». Dans l'imminence de la guerre le 24 août

1939, il constate l'imminence de la mobilisation. « Un appel du roi des Belges hier à la conciliation a toute chance de se perdre dans le vide. Ni Hitler ni Staline ne semblent avoir la moindre envie de s'arrêter. Et le Pape jusqu'à présent a oublié d'ouvrir la bouche ». Le 25 août 1939, il tient pourtant compte d'un appel du Pape. Selon le carnet du 26 septembre 1939, « Mussolini téléphone quotidiennement à son ami Hitler et grille de prendre sa part au gâteau; mais le Pape, le roi et le peuple italien sont opposés à cette folie ». Loisy note le 28 octobre 1939 que le Pape, en son Encyclique, condamne Hitler et le racisme et l'égorgement de la Pologne. –Le 15 mars 1940, peu avant sa mort, après le refus des pays scandinaves de laisser passer des troupes françaises et anglaises voulant venir en aide à la Finlande, il accuse encore «l'attitude circonspecte du Pape».

V. La religion de l'humanité³¹ et le rêve de la Paix Perpétuelle dans la fraternité³²

Le rêve de paix et d'humanité, le rêve de la Paix Perpétuelle, rêve à longue tradition, l'idéal de la fraternité dont la Société des Nations lui semble le garant, la religion de l'humanité³³, traversent partout l'œuvre de Loisy. Il console l'humanité par son utopie d'un monde paisible dans l'espoir que l'humanité nouvelle renonce aux égoïsmes nationaux en créant une « fédération des peuples libres » dans « la fraternité des nations ». L'espoir que les sociétés renoncent à l'inhumanité absurde qu'est la guerre pour régler les conflits ne le quitte pas. Ce pacifisme supérieur serait le résultat du progrès de l'humanité après avoir quitté l'âge barbare animalier où les conflits étaient réglés par la guerre. L'échelle

du progrès, c'est la diminution de la souffrance humaine. Il espère en le jour où il « n'y aura plus de barbares parmi les peuples dits civilisés ». Le rôle historique séculaire des vertus guerrières de correcteur des instincts rapaces de l'humanité par la violence sera terminé, le pacifisme cessant d'être une utopie, la guerre apparaîtra « comme une chose absurde, la folie et le crime des siècles passés ». Il met son espoir dans l'organisation de la Société des Nations, cité idéale « pour empêcher que la rage de conquête et d'assassinat en masse ne s'empare encore de quelque peuple et ne déchaîne à nouveau la ruine sur la terre », instaurant une justice internationale pour le règlement pacifique des conflits en respectant l'autonomie de chaque peuple sans « flots de sangs répandus ». A travers l'histoire des mythes et cultes bizarres et le fanatisme, on pourrait constater l'aspiration de l'humanité vers l'idéal de la religion de l'humanité³⁴ à poursuivre, « afin qu'une guerre entre peuples civilisés devienne moralement impossible, que ce soit religion de ne s'entre-tuer point de nation à nation pour la possession du monde ».

Après la Première Guerre Mondiale, Loisy constate l'effondrement de la vieille Europe et doute qu'on puisse réaliser le beau programme de Wilson³⁵ pour l'humanité mal préparée. Son scepticisme le fait constater que dès le lendemain de la naissance de la Société des Nations, qui voulait instituer la paix éternelle et faire la guerre à la guerre face aux horreurs de la Première Guerre Mondiale, jamais les éventualités de guerre n'auraient paru plus nombreuses ni plus redoutables. Son scepticisme est partagé par de grands politiciens qui ne croient pas à la Société des Nations, mais à l'éternité de la guerre».

Loisy ouvre son cours au Collège de France par une leçon sur *la Paix des nations et la religion de l'avenir*. A la contemplation des innombrables morts et des ruines après la

Première Guerre Mondiale, Loisy évoque l'Apocalypse où est renouvelée la plainte dans l'Ancien Testament face à la ruine de Babylone, et il exprime son espoir suprême que l'âge de guerre de l'humanité soit terminé et fasse place à la paix universelle des nations, nouvelle religion de l'humanité de l'avenir. Il fait l'éloge du président Wilson pour avoir établi les principes de la paix humaine et de la Société des Nations comme garant de la paix universelle par la fédération des peuples libres et justes dans l'humanité, nouvel Evangile dont il serait le Pape de l'humanité, jamais plus heureux message n'aurait été apporté au pauvre genre humain, la nouvelle religion de l'humanité entière à l'idéal vraiment humain, idéal supérieur, âme de la Société des Nations, l'aurore d'une humanité nouvelle, « jamais plus grandiose utopie n'a été lancée pour faire illusion aux hommes » qui aurait la tâche de préserver l'humanité de la disparition sur terre.

Mais Loisy n'est pas aveugle sur les difficultés à surmonter, les nationalismes européens faisant obstacle, bien que son optimisme utopique persiste quant à la nécessité de la paix entre les peuples qui remplace la foi à la légitimité de la guerre. Il craint d'autres épreuves, « non moins terribles » que celles d'où l'humanité vient à grand-peine de sortir, et doute de son optimisme en l'utopie de la Société des Nations, mais l'optimisme qu'il se reproche serait plus encourageant que le pessimisme.

L'idée de la Société des Nations, remède nécessaire aux conflits des nations, serait née de l'horreur devant leur extermination mutuelle. Le scepticisme devant cette « utopie périlleuse » tient compte des peuples qui ont encore « le goût du sang ». Il faut quand même se faire l'apôtre et serviteur de cet idéal. Le danger existe pourtant que les collectivités humaines peuvent faire des crises de folie tyrannique qui déchaînent encore des cataclysmes. Il voudrait faire

comprendre que la chasse à l'homme, résidu qui subsiste des temps néolithiques, soit indigne de l'humanité. Avec la Société des Nations, il voit commencer une nouvelle ère, bien que la religion de l'humanité dont elle est l'instrument soit un idéal lointain dont l'accomplissement ne se fera pas en un jour. Il craint pourtant les dangers du nationalisme, ce qui s'avéra comme très lucide, et il doute de la faculté des peuples de renoncer à leurs intérêts égoïstes en faveur des intérêts d'une patrie de communauté universelle dans un esprit de fraternité et de justice dans la liberté.

Son optimisme face à ses doutes est très émouvant, il espère en le respect religieux de l'humanité et la conscience de l'homme de « l'odieux du meurtre commis sur son semblable » et de l'abomination du meurtre collectif. Il combat son propre pessimisme face aux innombrables déceptions de l'histoire du passé dans l'attente du chaos qui arrivera, conséquence de « la bête humaine mal muselée, toujours cruelle et sanguinaire, sous le raffinement de ce que nous appelons civilisation » et ne veut pas s'abandonner à un scepticisme stérile, mais espère en l'idéal que l'humanité suit pour se tirer de la boue.

Il évoque la responsabilité solidaire de l'humanité devant cet idéal et voudrait être l'apôtre infatigable de cette folle utopie. Le rêve de l'ascension de l'animalité vers cet idéal de l'humanité ne serait pas une chimère, un mirage, il espère en la fin des hommes - vautours dont la relève est prise par la fraternité évangélique. L'espérance contre la bêtise des hommes et leur brutalité dans une organisation pacifique de l'humanité universelle persiste malgré l'infinité des obstacles qui doivent plutôt stimuler l'espérance qui demande l'abnégation de leurs collaborateurs. Mais le long des siècles de l'histoire humaine, l'espoir de paix ayant toujours

succombé, beaucoup pensent que «c'est la plus grande chimère dont ait jamais essayé de se griser l'humanité».

Loisy est profondément bouleversé quand il voit que ses craintes se réalisent et doit constater le torpillage de la Société des Nations par Hitler et Mussolini, il reproche au Pape le manque de fermeté dans la condamnation de leur totalitarisme et de faciliter ainsi la destruction de l'efficacité de la Société des Nations. Les événements politiques bafouent son rêve de fonder les rapports humains sur le dévouement, par une éducation humaine, et non sur l'asservissement ou l'extermination d'un groupe pour l'avantage d'un autre groupe.

Il fait appel à organiser la discipline du dressage social de l'humanité pour son bien et pour établir la paix dans la solidarité et la charité en tenant compte que la guerre est considérée encore comme une façon d'exercice naturel entre les peuples, bien que de plus en plus ruineuse avec le perfectionnement des moyens techniques d'extermination qui évolueraient rapidement jusqu'à la possibilité de l'extermination de toute l'espèce. La fleur de l'humanité serait morte dans une affreuse guerre insensée, la paix qui en résulte aurait de dangereux pièges. Il regrette que les beaux principes aient abouti aux grands appétits. Les appétits nationaux ne respectent pas les idéaux, ceux qui sont morts pour une ère nouvelle verraient surtout les vieilles convoitises et l'étouffement de la voix d'humanité.

Des hommes qui voulaient faire la paix auraient commencé par être des massacreurs. Loisy déplore «l'emploi inhumain» de la science qui perfectionne les moyens de s'entre-tuer avec une telle précision, rapidité et quantité que les notions traditionnelles des champs de bataille sont bouleversées et la guerre devient une machinerie d'extermination réciproque, «une organisation méthodique

d'une sauvagerie qui dépasse tout ce que notre pauvre terre a jamais connu de réelles « atrocités » ».

Il ne voit pas venir la réalisation de l'ère nouvelle de paix perpétuelle. Il met en garde contre le perfectionnement de la pratique de la guerre par la science, la possibilité de dévaster des régions entières dans quelques instants, et craint la possibilité de l'extermination de l'humanité entière à l'aide de la science. Il est mort avant la première bombe atomique qu'il prévoit. D'un regard prophétique, il tient compte des perspectives eschatologiques non impossibles ni complètement invraisemblables qu'ouvre la bombe face à une humanité folle, non confirmée en raison, n'étant pas tout à fait sortie de la sauvagerie dans laquelle elle risquerait toujours de retomber.

Tout l'espoir né après les horreurs de la Première Guerre Mondiale de résoudre dorénavant pacifiquement les conflits se reflète dans l'avertissement du danger d'auto - destruction de l'humanité en recommençant la guerre au lieu d'organiser pacifiquement, pour le bien de tous, l'exploitation de la planète. L'égoïsme individuel et collectif, qui menace toujours d'éclater de nouveau, héritage des origines de l'humanité de l'animalité, doit être amélioré continuellement par un combat, l'éducation et la discipline jusqu'aux derniers jours de l'espèce humaine. On ne pourrait pas espérer que l'idéal se réalise vite dans une paix permanente, seulement en une amélioration permanente. On ne pourrait pas s'adonner à un illusionnisme facile, le déchaînement d'autres cyclones comme celui de la Première Guerre Mondiale seraient toujours possibles.

On constate toujours l'antagonisme entre optimisme et pessimisme qui rappelle celui d'Aristide Briand, idéal et réalité, espoir et désespoir, tout en voulant sauver l'humanité d'une catastrophe encore

pire que la dernière, pour conjurer le fléau absurde et inhumain de la guerre et établir solidement la Société des Nations «dont la seule idée fait maintenant sourire les sages de ce monde ». Il faut chercher sa voie dans la nuit et le chaos pour transmettre augmenté le trésor d'humanité légué par les siècles aux générations futures. La morale humaine consisterait à se sacrifier pour servir l'humanité dans la conscience combien cet idéal est menacé. La loi du progrès humain semblerait être d'« acheter par beaucoup d'illusions un peu de vérité ».

Le devoir et le but de la science et du savant consisteraient par contre à travailler pour le bien-être, le bien total de l'humanité et non pour son anéantissement. La science « doit être subordonnée aux fins morales de l'homme ». La science « ne peut ni ne doit être indifférente aux grands intérêts humains que son rôle est de servir », il faut créer « une science vraiment humaine », les savants, « les premiers serviteurs » et « les éducateurs » de l'humanité, ont une responsabilité prédominante dans le bonheur de l'humanité, « une science sans amour de l'humanité ne pouvant être qu'une fausse lumière dont l'humanité serait excusable de se défier ». Il se réjouit des débuts de l'internationalisation de la coopération intellectuelle et morale. Il prône l'humanisation de la science et son devoir de faire progresser l'humanité vers l'idéal de la fraternité humaine. La science et les arts, surtout la littérature et la presse, doivent aider la paix et l'idéal moral d'humanité et non servir à l'exploitation et à l'extermination de l'humanité. Il faudrait réaliser l'idéal d'humanité qui commence à se former, bien que souvent bafoué.

Il encourage le travail de l'humanité contre la bêtise des hommes et leur brutalité et la réprobation morale de la guerre comme moyen de la politique.

Il donne une définition des termes « patrie » et « nation » dans leurs relations avec l'évolution de l'humanité dès les temps préhistoriques en fustigeant les excès du nationalisme qu'il caractérise comme crise de folie de vanité d'un peuple, il faut distinguer entre l'esprit national et l'esprit nationaliste, ce dernier serait un résidu de la barbarie. Aucune patrie ne serait supérieure aux autres, seule l'humanité est au-dessus des patries et nations. Le temps des barbaries doit finir, et les peuples égoïstes qui essaient d'asservir et de dominer les autres en s'excommuniant ainsi de l'humanité doivent être sous surveillance de sécurité comme emprisonnés.

La guerre de conquête, motivée aussi par l'exploitation des matières brutes par l'industrie, nouvelle source de conflits, serait un résidu de l'animalité diamétrale à l'humanité, pire que les animaux qui ne se détruisent pas entre eux dans la même espèce. « Le vol et l'escroquerie, que l'on réprovoque entre particuliers », seraient aussi bien condamnables entre nations. Il faudrait dénoncer la guerre comme aussi inhumaine que l'anthropophagie dénoncée universellement. L'horreur de la guerre serait « le premier sentiment que réclame le service de l'humanité ». Cela n'affaiblirait pas la défense nationale, mais renforcerait l'élite morale qui n'a pas désiré la guerre mais défend le droit et la liberté dans une guerre juste. Il faudrait « une organisation générale de l'humanité dans la paix », mais non une paix imposée par un peuple voulant gouverner les autres, mais « la paix consentie par tous les peuples désormais résolus à se gouverner eux-mêmes ». La guerre serait nécessaire contre le désir d'hégémonie absolue, car la paix ne doit pas être « une sorte de paix semblable à celle des anciens empires, une paix de domination, qui aurait courbé sous l'hégémonie de ce peuple fort toutes les nations du monde », il ne faudrait pas

«la confiscation préméditée de l'humanité universelle et de son idéal supérieur, au profit d'un despotisme particulier. »

La folie de l'impérialisme avec les fanatiques des carnages, les fanfarons des conquêtes avec leur appétit de ce que possède le voisin qui rêvent de nouvelles acquisitions et de revanche entourent la guerre d'une auréole de culte qu'il faut remplacer par l'estime de la fraternité humaine et de la paix perpétuelle dans une communion effective internationale à encourager, dans une conscience commune dans cette fédération universelle qui rendra la guerre impossible, parce qu'elle équivaldrait à un suicide. Mais la bonne volonté manquerait, bien que la hache soit posée à la racine de tous les impérialismes qui succomberont un jour.

Le problème ne serait pas résolu par une Société des Nations superposée qui restreindrait la souveraineté nationale. Elle doit associer des nations autonomes non en lutte et oppression perpétuelle entre elles, mais en conciliation non dans l'intérêt national, mais dans l'intérêt de l'humanité. Les organisations internationales fondées sur la justice internationale doivent remplacer l'isolement de la tyrannie. Le risque que des peuples fous déchaînent une nouvelle catastrophe est immense. L'anthropophagie a été abolie, mais l'abomination de la tuerie mutuelle n'a pas été reconnue, la solution bestiale des fauves des conflits persiste. Ni le fanatisme religieux ni antireligieux, mais le respect mutuel dans la fraternité réalisera la religion de l'humanité dans le même idéal mystique de solidarité universelle qui ne fera pas obstacle au progrès de la science.

Loisy continue à prôner son humanisme quant au fragile pèlerin qu'est l'homme sur la terre dont il faut corriger les tares morales et les folies et faire prospérer les germes de sagesse et de fraternité en poursuivant

le projet d'une pacification universelle des peuples face au fléau de la guerre. Il oppose l'idéal mystique de la prévention paisible des conflits, nouvelle discipline humaine, à la réalité brutale d'extermination réciproque éclaboussée de sang. Il ne faudrait pas comprendre cela comme le plaidoyer d'un pacifisme vulgaire, mais l'abomination de la guerre se ferait « par religion et par une considération morale de l'humanité », c'est par cela « que nous abominons la guerre, que nous voulons la paix ». Malgré la lenteur du progrès, l'idéal n'étant ni un rêve ni une chimère, chacun devrait prendre ses responsabilités et battre le rappel de l'humanité et tenir haut le flambeau de l'idéal, malgré la triste réalité, pour tirer la peu sage espèce humaine de la mare de sang séculaire de la guerre. Chaque individu aurait un droit de l'humanité. L'espoir du progrès humain, qui se fait par le dévouement à l'œuvre de l'humanité ne le quitte pas, ce qui « aussi est un grand symbole et un grand objet de foi, une religion vraie »³⁶ dans le développement de « l'idéal mystique de solidarité universelle » de l'humanisme, de « l'unité morale du genre humain » dans la fraternité de la grande famille humaine. Il déploie toujours à nouveau, en des variations infinies, la religion de l'humanité, sur laquelle semble se focaliser de plus en plus toute son existence scientifique :

La foi, c'est la poussée de l'esprit dans l'humanité. La foi, c'est la force intime qui entraîne l'humanité vers le mieux, non seulement dans l'ordre de la connaissance, mais dans tout l'ordre de la vie spirituelle. (...) Le sentiment profond, mystique, vivant, spirituel, qui porte, comme malgré elle, l'humanité en avant, ce sentiment souvent défaillant, jamais vaincu, c'est l'éternelle foi, l'intuition de la vie infinie qui nous apparaît dans une sorte de vision et que nous nous attachons à réaliser. (...) l'unité morale du genre humain (...) dans la mesure où elle s'est réalisée, ne l'a jamais été que moyennant un même sentiment de solidarité sociale, certaine communauté d'aspirations, acceptation des

mêmes règles de mœurs et des institutions encadrant la vie commune, sorte de respect mutuel dans la fraternité, dévouement à la société ainsi formée, religion de la patrie. Si les peuples de la terre en viennent à ne constituer réellement qu'une famille, ce n'est point par la seule raison qu'ils se rejoindront, car ils ont dès maintenant et depuis toujours la même orientation sinon le même développement de raison, et l'on ne voit pas qu'ils aient réussi à s'entendre ; ce sera quand ils sentiront, qu'ils concevront le même idéal mystique de solidarité universelle, quand ils réaliseront ensemble la religion de l'humanité. (*Religion et humanité* 112-114)

Il manifeste sa foi en « l'idéal humain, et le projet d'une pacification universelle des peuples ». En 1937, face à la montée des périls, il renouvelle son appel à l'éducation à la religion de l'humanité qui « s'impose comme une nécessité vitale pour l'humanité actuellement existante », tâche immense aux obstacles considérables.

Dans « cette antique maison du Collège de France est depuis quatre siècles un asile du libre savoir », on lui avait rendu hommage³⁷ pour son 70^e anniversaire en 1927 en tirant le bilan de sa vie : «vous vous êtes élevé vers l'humanité ». Dans sa réponse, il en avait fait la quintessence :

J'estime que toutes les nations sont sœurs et que tous les hommes sont frères. Je pense que les savants doivent être au premier rang de ceux qui maintenant travaillent à organiser la paix sur la terre, à garantir le progrès humain par la collaboration de tous les peuples, à mettre fin aux rivalités sanglantes qui n'ont jamais produit que la ruine des civilisations. Je professe que la science et les savants doivent instruire les nations à s'aimer, à s'entraider, à édifier l'humanité, - cette humanité véritable qui a besoin d'être, qui doit être, qui veut être, et qui n'existe pas encore, si ce n'est dans ce désir.

Notes : Pour la bibliographie des ouvrages de Loisy, on renvoie à celle du site Alfred Loisy. Quand on a cité un ouvrage de Loisy une fois in extenso, on utilise comme sigles les premières lettres de l'ouvrage cité.

¹ Je remercie Pierre-E. Leroy pour cette indication.

² Alfred Loisy, *Sa vie, son œuvre*, par Albert Houtin et Félix Sartiaux. Manuscrit annoté et publié par Emile Poulat, Editions du CNRS, Paris 1960, p. 7ss.

³ (1) *Choses passés*, Paris 1913, p. 2 (*Mémoires I*, p. 9-12). « Un cousin éloigné, l'abbé Henri Loisy, né en 1821, fut longtemps curé aux environs de Vitry-le-François. Un autre cousin, issu de germain et de vingt ans plus jeune que l'exégète, Henri Guyot, quitta l'Eglise en 1906, peu après la soutenance d'une thèse en Sorbonne. (p. 7)

⁴ A. Loisy, *Mémoires pour servir à l'histoire religieuse de notre temps*, 1930, Nourry, I-III, vol. I, p. 17.

⁵ Poulat, *op. cit.*, p. 178.

⁶ *Op. cit.*, Lettre du 16 septembre 1914. (Voir *Mém.*, III, pp. 288-289), p. 178. cf. le chapitre sur la guerre (1914-1918), pp. 178-194. On trouve la même préoccupation de prudence dans son commentaire de *l'Epître aux Galates*, qu'il publia à la fin de décembre 1915. (p. 182)

⁷ *Op. cit.*, p. 178. Voir *Mémoires III*, pp. 288-289

⁸ *op. cit.*, p.180ss..

⁹ Edmond Lacoste, *Les dernières semaines d'Alfred Loisy suivi de quelques Souvenirs*, Lille 1963, pp. 77-82.

¹⁰ Vidler, Alec R. « Last Conversation with Alfred Loisy », in « Extrait from the *Journal of Theological Studies* », New Series Vol. XXVIII, Part 1, 1977, Oxford, At the Clarendon Press, p. 84, 86.

¹¹ Lacoste, *op. cit.* p. 15.

¹² Cf. *Alfred Loisy*, présenté par Gérard Mordillat et Jérôme Prieur, Paris 2001, introduction.

¹³ Dans son *Histoire critique du texte et des versions de la Bible, Tome Ier, Histoire du texte hébreu de l'Ancien Testament Amiens* : impr. De Rousseau-Leroy, 1892, se manifeste par exemple sa profonde connaissance de l'hébreu.

¹⁴ Alfred Loisy : L'Enseignement de Renan au Collège de France in : *Le Collège de France 1530-1930*, PUF 1932, pp. 347- 351.

¹⁵ Poulat, *op. cit.*, p. 98s., et table des matières.

¹⁶ Poulat, *op.cit.* pp.34ss.

¹⁷ Bruno Neveu, *Lettres de Friedrich von Hügel à Monseigneur Duchesne Alfred Loisy*, in *Mélanges de l'Ecole française de Rome* , Tome 84, 1972, 2, p. 304 note 1. Il parle aussi d'Adolf von Harnack.

¹⁸ Cf. A.C. Cotter, S.J., Weston College, Weston Mass., *Alfred Loisy (1857-1940)*, édition online.

¹⁹ Dans *l'Eglise et la France 1925*, Loisy constate: « L'Index a été créé pour instrumenter contre les livres, et son catalogue s'enrichit tous les jours. Bergson y voisine avec Descartes, Anatole France avec Zola, (...) Sous le pontificat de Pie X, l'Index a été rattaché au Saint-Office, de telle façon que l'Inquisition et l'Index ne sont plus qu'un seul ministère de l'ignorance publique dans l'Eglise romaine. (EF 25)

Dans les *Simple réflexions sur le décret du Saint-Office Lamentabili sane exitu et sur l'encyclique Pascendi Dominici Gregis* (chez l'auteur, Ceffonds, près Montier-en-Der 1908), il se demande : « A quoi m'avance-t-il que l'Eglise, dans cinquante ans, soit libre d'accepter telle opinion, pour laquelle aujourd'hui elle est prête à m'excommunier ? » (p. 10)

²⁰ Denise Dumont-Dressy, *Alfred Loisy martyr de l'Eglise*, Nouvelles Editions Rationalistes, Malemort 1988.

²¹ Maurilio Guasco, *Alfred Loisy in Italia*, Torino 1975, chapitre VII. Cf. aussi Emile Goichot, *Alfred Loisy et ses amis*, Paris 2002.

²² Edmond Lacoste, *Les dernières semaines d'Alfred Loisy* suivi de quelques souvenirs. Librairie Giard, Lille, 1963, p. 51.

²³ Il y a des analyses rétrospectives de cette époque aussi dans d'autres publications de Loisy dont on tient compte, par exemple dans la *Morale humaine*.

²⁴ Quant à l'article de von Hügel sur *l'Evangile et la guerre* dans la *Church Quarterly Review*, Loisy écrit :

Pour ma part, je vous avouerai que je n'essaierai jamais de concilier l'Evangile avec la guerre, parce que la conciliation me paraît radicalement impossible. Ou bien elle est trop facile, et le problème n'existe pas : l'Evangile, conçu en dehors de la réalité, exclut et condamne absolument la guerre ; pratiquement, les hommes sont en face de la guerre comme d'un fait inéluctable (relativement) ; la guerre est une réalité humaine avec laquelle on doit compter si l'on veut vivre, et l'Evangile est en dehors de la vie.

Bien volontiers je m'associerais au roi des Belges pour témoigner à Benoît XV l'admiration que m'inspire le cardinal Mercier. Quant au Pape lui-même, je trouve qu'il essaie de tromper son monde avec un mot qu'il tourne en équivoque. Il crie bien haut qu'il doit être *impartial*. Or il n'est point du tout impartial, il n'est et ne veut être que *neutre*. L'impartialité est une vertu morale moyennant laquelle on juge et traite personnes et choses selon les règles de la stricte justice, *sans partialité*, ce qui ne signifie pas sans prendre parti, sans avoir un avis sur la moralité des choses et des actes : car, précisément, l'impartialité consiste à avoir ce jugement, et à l'avoir équitable, et à le dire. La neutralité est une attitude politique, sans nulle application aux questions de morale et de droit, où il n'est ni possible ni permis d'être neutre. Or le Pape est neutre, il n'est que neutre, et je ne suis pas trop surpris de le trouver tel.

Seulement je constate qu'il avoue lui-même, involontairement, malgré lui, en essayant de faire croire le contraire, qu'il n'est *pas une autorité morale*, et qu'il représente *un débris de puissance politique*. Et c'est à ce débris, pour en ménager la conservation, que convient la neutralité. La leçon est amère pour les Belges, qui avaient un gouvernement *catholique*, le seul au monde qui fit profession d'être tel. Espérons qu'ils comprendront, et qu'ils retireront de leur programme national une *qualité* dont le Pape lui-même ne tient pas compte. On peut dire que cette guerre est une occasion critique, *ut revelentur ex multis cordibus cogitationes*. Et le Pape a vidé le fond de son sac : la neutralité. Qu'en penserait Grégoire VII ? (M III 302)

²⁵ Nottmeier, Christian, *Adolf von Harnack und die deutsche Politik 1890-1930: eine biographische Studie zum Verhältnis von Protestantismus, Wissenschaft und Politik* / Christian Nottmeier, Tübingen : Mohr Siebeck, cop. 2004. Christian Nottmeier indique que von Harnack, dans une lettre à Fritjof Nansen du 22 septembre 1914 refuse toute responsabilité allemande de l'éclatement de la

guerre. Il cite aussi un autre article de von Harnack écrit pour l'américaine "Associated Press" sur la culpabilité allemande de la guerre.

(p.387)

Nottmeier indique l'incrédulité de von Harnack quant aux sévices de l'armée allemande lors de l'invasion de la Belgique et une lettre de remerciement de

Guillaume II et l'appel de 93 professeurs et intellectuels. (p. 390)

Il cite aussi une interview avec les Chicago Daily News avec la défense de l'Allemagne contre le reproche de vouloir imposer la culture allemande et de faire dominer le militarisme. (p.394)

Loisy reproche à Harnack la défense de la rupture de la neutralité de la Belgique. Harnack remercie l'explorateur polaire Frijthoff Nansen pour sa défense de cette invasion : Staatsbibliothek Berlin, Nachlass von Harnack, Kasten 38 :

Berlin- Grunewald, den 22 September 1914

Herrn Prof. Dr. Frijthoff Nansen

Kristiana

Gestatten Sie, hochgeehrter Herr Professor, dass ich Ihnen den wärmsten Dank ausspreche für den Vortrag, den Sie gehalten haben. (...) 2 Sätze (...) genügen, um Ihnen die Dankbarkeit des gesamten Deutschlands zuzusichern und um Ihnen sagen zu dürfen, dass Sie uns einen grossen Dienst geleistet haben.

„Die Schuld am Kriege trägt die Politik der Alliance.“

„Für die Deutschen war der Durchmarsch durch Belgien unter Bruch der Neutralität eine eisenharte Notwendigkeit.“

Diese beide Sätze treffen die einfache Wahrheit; aber dass sie in einem neutralen Staat, dessen Bürger sie zum Teil nicht gerne hören, ausgesprochen worden sind, gibt Ihnen eine unvergleichliche Bedeutung und macht dem unbestochenen Urteil und dem Mute dessen, der sie gesagt, die höchste Ehre! Wir kennen seit langer Zeit die Sicherheit Ihres Urteils und die Kraft Ihres Muts; aber diese neue Bestätigung erfüllt uns mit besonderer Freude!

In der Tat: Wir Deutsche haben in Bezug auf den Ausbruch des Kriegs ein gutes Gewissen. Wir haben 43 Jahre Frieden gehalten, und bei uns im Ausland wusste man es, dass unser allverehrter Kaiser ein Friedefürst ist. „Gelegenheiten“, die *bessere* waren als die gegenwärtigen, wo wir mit 3 Grossmächten zu kämpfen haben, „Gelegenheiten“, bei denen das Recht auf unserer Seite war. Aber wir haben das Schwert nicht erhoben, weil wir der sicheren Überzeugung waren,

dass wir durch unsere friedliche Arbeit und unserm Fleiss soviel Luft und Licht gewinnen können als wir brauchen. Und wir haben sie gewonnen! Wie sollte uns da der Gedanke gekommen sein, das Schwert zu ziehen? „Man lasse uns in Frieden arbeiten; alles übrige wird sich finden“ – das war unsre Losung! Aber der *Neid* Grossbritanniens, das uns die Früchte unsrer Arbeit missgönnt, die krankhafte und blinde *Revanchelust* frivoler französischer Führer, die ihr armes Volk verführt haben, und der unerträgliche Anspruch Russlands, die Vorherrschaft über alle Slaven zu führen, Österreich zu zerstören und den wilden Geist des mongolischen Moskowismus über Westeuropa zu bringen – diese drei verbündeten Mächte, und nur sie haben unter Englands heimlicher Führung den Krieg gewollt und herbeigeführt. Nichts kann uns dieser Krieg bringen, was wir nicht auch durch friedliche Arbeit gewonnen hätten! Nun aber, da er uns aufgezwungen worden ist, werden wir ihn siegreich durchführen - - nicht nur zu unserm Heile, sonder auch zum Heile Europas, und vor allem zum Heile der anderen germanischen Staaten. Wir kämpfen auch für Skandinavien gegen Russland!

„Bruch der belgischen Neutralität“ – Sie habenden richtigsten Ausdruck für ihn gefunden: es war „*eine eisenharte Notwendigkeit*.“ Er ging gegen das formale Recht; aber es war ein *Notrecht*. Niemals hätten wir diese Neutralität verletzt, wenn nicht unsere Existenz auf dem Spiel gestanden hätte. Aber genötigt, den Krieg auf zwei Fronten zu führen, gab es für uns nur die Rettung, den westlichen Gegner über Belgien zu fassen. Wie schwer uns dieser Entschluss geworden ist, daür legen die Worte unsrer Reichskanzlers, dessen sittliche Persönlichkeit auch die Gegner anerkennen, ein deutliches Zeugnis ab. Die Geschichte des deutschen Volks ist frei von den Flecken gebrochener Verträge; wenn wir dies Mal einen Vertrag brachen, so geschah es, weil ein Existenzkampf auch Eisen bricht, und kein Staatsmann die Verantwortung übernehmen konnte, die Nation um eines Vertrages willen dem Untergang überliefern. Sie, hochgeehrter Herr Professor, haben das erkannt; dafür danken wir Ihnen! Sie wissen auch, dass keinem Belgier ein Haar gekrümmt und kein Schaden in Belgien unersetzlich geblieben wäre, wenn uns der belgische Staat an die französische Grenze ungehindert hätte ziehen lassen! Aber Belgien war schon längst im Bunde mit unserm Feinden. Gestatten Sie mir noch ein Wort: gegen uns kämpft als vierte Grossmacht die internationale von England dirigierte Lügenpresse, überschwemmt auch die neutralen Staaten mit ihren „Nachrichten“ und greift vor allem jetzt unser herrliches Heer mit schmähhlichen Verleumdungen an. Nun denn – unser Heer ist kein Söldnerheer, unser Heer von 3 Millionen Streitern das sind wir selbst! Was in uns an Pflichttreue, Gewissenhaftigkeit, Bildung und Menschlichkeit lebt, das lebt auch in unserem Heere, und es ist daher *völlig ausgeschlossen*, dass dieses unser Heer nicht mit strengem Gewissen die Grenzen des Kriegsrechts innehält. Es ist nur in bitterster Nowehr gegen Nichtkombattanten vorgegangen worden, und kein Haus ist zerstört worden,

wenn nicht seine fanatischen Bewohner durch Angriffe auf unsrer Truppen die Zerstörung zur Notwendigkeit gemacht hätten. Zahlreiche Feldpostbriefe beweisen mir, dass unsere Truppen den Franktireur-Krieg in Belgien mit dem äussersten Widerwillen und Abscheu als eine aufgezwungene schreckliche Notwendigkeit geführt haben. Die „Zerstörung“ von Löwen – übrigens ist nur *ein Fünftel* der Stadt zerstört (Nach den neusten Nachrichten nur ein Sechstel; also kann von einer Zerstörung der Stadt nicht die Rede sein, und mitten im Kugelregen der heimtückischen Bevölkerung haben unsre Offiziere und Soldaten die Kunstwerke geschützt und gerettet!) kann nirgendwo schmerzlicher empfunden werden als von uns; aber wir haben dabei das reinste Gewissen, und wir üben gewiss in solchen Notkämpfen mehr Nachsicht als irgend eine Nation der Welt; *denn dem Deutschen ist jedes Zerstören fremd.* Bitte, verkündigen Sie das, wo Sie können; denn es ist die Wahrheit! –

Es liegt und fern, von den Neutralen, zumal wenn sie die allgemeine Wehrpflicht nicht haben, zu erwarten, dass sie unsre Gefühle und Urteile in Bezug auf das Heer teilen. Volk und Heer sind für uns dasselbe: was das bedeutet, kann nur in Ländern der allgemeinen Wehrpflicht empfunden werden. Aber Sie und das norwegische Volk kennen doch das deutsche Volk; bitte sagen Sie Ihren Landsleuten, dass Sie unser Heer nicht anders beurteilen mögen! Ich appelliere nicht an die Stammesverwandtschaft, die uns verbindet; ich appelliere nur an den Wahrheitssinn des edlen norwegischen Volkes!

In vorzüglicher Hochschätzung

Ihr ergebener Prof. Von Harnack, Berlin

Lysaker 7-10-14

Hochgeehrter Herr Professor,

Ich bitte Sie meinen herzlichsten Dank für Ihren sehr liebenswürdigen Brief zu empfangen. Ich bedaure nur, dass meine Aeusserungen hier vielleicht in Deutschland etwas missverstanden worden sind. Es ist ja schwierig, für einen Bürger eines neutralen Landes eine bestimmte Partei für irgend welche der streitenden Mächte zu nehmen, daher habe ich mich auch, wie ich glaube, ziemlich neutral ausgesprochen. Zwar habe ich gesagt, dass es für Norwegen notwendig wäre, einjährigen Wehrdienst einzuführen, und habe hervorgehoben, welcher Vorteil die militärische Erziehung Deutschlands auch für seine Industrie und national-ökonomisches Leben durch die dadurch entwickelte Tüchtigkeit des Volkes u.s.w. gewesen ist. Ich habe aber nicht gewagt, eine persönliche Meinung über die Notwendigkeit des Durchmarsches durch Belgien zu äussern. Ich habe nur gesagt, dass es nach deutscher Auffassung eisenharte Notwendigkeit war. Ich fürchte auch, dass Sie meine Aeusserung über die Schuld an dem Krieg etwas missverstanden haben. Ich habe gesagt, dass die

Schuld trägt die Alliancepolitik d.h. im allgemeinen. Wäre es nämlich keine Allianzen gewesen, dann hätten wir auch keinen Weltkrieg wie den jetzigen erlebt. Wie gesagt, für une Neutrale ist es ja nicht erlaubt, Partei zu nehmen oder subjektive Meinungen zu haben oder jedenfalls nicht zu äussern. Ich brauche Ihnen aber kaum zu versichern, mit welcher starken Sympathie ich an die deutsche Kultur und Wissenschaft gebunden bin, und wer kann vergessen was diese hohe Kultur der Welt gegeben hat. Der jetzige Krieg scheint mir das grösste Unglück der Weltgeschichte zusein. Es scheint mir dass ganz Westeuropa nur daran verlieren kann und unersetzlich verlieren muss, während nur östliche Mächte vielleicht Gewinn haben können. Ich verstehe noch gar nicht was das Ende sein soll, denn wie ich es auch ansehe, kann ich nur Unheil erblicken.

In vorzüglicher Hochschätzung
Ihr ergebener Fridjof Nansen

Dans une lettre ouverte à Clemenceau qui a été publiée, Harnack regrette son jugement erroné face à l'invasion de la Belgique.

Offener Brief an Clemenceau 1919

Herr Minister!

In einer im Oktober gehaltenen Rede im Senat haben Sie das zum Anfang des Krieges veröffentlichte „Manifest der sogenannten 93 Deutschen Intellektuellen“ verlesen und es „ein schlimmeres Verbrechen“ genannt, „als alle anderen Taten, von denen wir wissen“. Sie bezeichneten auch das Manifest als „schamlos“ und die, welche es unterzeichnet haben, als „dreiste Lügner“.

Es ist ungewöhnlich, auf solche Beleidigungen und Verleumdungen zu antworten; aber da es sich hier um die wichtigste Frage der Gegenwart handelt, nämlich um die Schuld am Kriege, darf ich nicht schweigen. Ich ergreife das Wort, obgleich ich das Manifest nicht verfasst und es im Wortlaut, wie so viele der Unterzeichner, erst nach seinem Erscheinen kennen gelernt habe.

Sie selbst heben als den schlimmsten Satz in dem Manifest die Worte hervor: „Es ist nicht wahr, dass Deutschland diesen Krieg verschuldet hat; weder das Volk hat ihn gewollt, noch die Regierung, noch der Kaiser.“

In der Tat – auf diesen Satz kommt alles an. Die übrigen Sätze stehen in zweiter Linie und erklären sich aus dem geschichtlichen und psychologischen Moment, in welchem das Manifest verfasst worden ist. Ich kann einige dieser Sätze im Unterschied von dem ersten heute nach besserer Kenntnis in ihrem vollen Wortlaut nicht mehr anerkennen, und so urteilen zahlreiche Unterzeichner mit mir. Die Verletzung der Neutralität Belgiens bedaure ich jetzt, da mir die Entschuldigung, an die ich einst auf Grund falscher Berichte geglaubt habe, nicht mehr genügt. Nach wie vor trete ich für unser tapfres und diszipliniertes Heer ein, gegenüber der Verleumdung, dass es ein Heer von Barbaren sei, und

gegenüber den tückischen Versuchen, einen Keil zwischen das Heer und das deutsche Volk samt seinen Gelehrten und Künstlern zu treiben; aber ich gestehe zu meinem tiefsten Bedauern zu, dass ein Satz wie der, dass keines einzigen belgischen Bürgers Leben und Eigentum von unseren Soldaten angetastet worden ist, ohne dass die bitterste Not es gebot – nicht haltbar ist. Als dieser Satz niedergeschrieben wurde, hatte schon der systematische Lügenfeldzug der feindlichen Presse gegen uns begonnen; er stürzte die Wahrheit in ein Chaos und raubt uns den Glauben an alle Nachrichten, die aus dem Lager der Gegner kamen. Es wurden alle unsere geistigen Güter als Plagiate und Täuschungen in den Staub gezogen; es wurde schlechthin alles, was wir im Felde und zu Hause taten, als ein gemeines und verbrecherisches Treiben verleumdet, und es wurden uns fast alle Wege der Verteidigung vor der Welt abgeschnitten. In gerechter Empörung darüber und in der Zuversicht, dass unsere Oberste Heeresleitung jede militärische Ausschreitung einzelner bestrafe, sind die obigen Worte im guten Glauben geschrieben worden.

Sind Verbrechen im Kriege geschehen, so sollen die Schuldigen auf beiden Seiten bestraft werden ohne Ansehen der Person; aber wie verschwindend klein ist selbst die grosse Summe der schrecklichsten Verbrechen im Kriege gegenüber dem Kapitalverbrechen, diesen Krieg entzündet zu haben!

Die Schuld am Kriege – das ist die entscheidende Frage! Wir Deutsche haben alles getan, um die Erkenntnis der Wahrheit zu ermöglichen. Wir haben unsere Archive geöffnet; wir haben eine Staatskommission eingesetzt; wir haben Gelehrte mir der Untersuchung betraut, die mit Misstrauen unserer früheren Regierung gegenüberstehen. Bisher hat sich mit steigender Klarheit ergeben, dass die russische Regierung die Schuld am Ausbruche des Weltkrieges trägt, und dass ihn weder der deutsche Kaiser, noch die Regierung, noch das deutsche Volk provoziert hat. Wenn Sie, Herr Minister, das bestreiten, warum widerlegen Sie diese Erkenntnis nicht? Warum öffnen Sie die französischen Archive nicht? Warum hat Herr Lavisie die Herausforderung Delbrücks zu einer historisch-wissenschaftlichen Diskussion über die Schuldfrage abgelehnt? Warum schweigen Sie hartnäckig gegenüber der Versailler Denkschrift über den Ausbruch des Krieges? Warum haben Sie sich nicht zu den Veröffentlichungen aus den russischen Geheimarchiven geäußert? Warum ist das russische Orangebuch und das französische Gelbbuch über die Reihenfolge und den Umfang der Mobilmachungen in Oesterreich und Russland gefälscht worden? Warum ist der Antrag auf Untersuchung der Schuldfrage durch eine neutrale Kommission abgelehnt worden? Und noch eine Frage – hat die französische Regierung wirklich sämtliche Instruktionen veröffentlicht, die sie in den letzten Julitagen 1914 ihrem Botschafter in Petersburg gegeben hat?

So lange Sie diese Frage nicht beantwortet haben, sind Ihre Aeusserungen über den Ursprung des Krieges und die Schuld an ihm nur parteiische Deklamationen. Wir aber werden nicht aufhören diese Frage zu stellen, bis

unsere Gegner sich endlich entschliessen, ihre Karten aufzudecken und sie einer unparteiischen Untersuchung zu übergeben.

Beigefügt ein Schreiben mit vielen Unterschriften, das diesen Brief begrüsst, und Zeitungsartikel mit Kommentaren zu dem Manifest der 23: Das Gewissen 4. November 1919 und Berliner Tageblatt vom 28. Oktober 1919

²⁶ Cf. Stéphane Audoin-Rouzeau, *Combattre*, Paris Seuil 2008.

Hubert Wolf, *Le Pape et le diable*, Muenster 2009.

Maria dell'Isola : *Alfred Loisy, entretiens et souvenirs avec correspondance inédite*, présentée et annotée par Maria dell'Isola, Parma 1957 :

« L'index et l'excommunication sont des armes tombées en désuétude, qu'il serait sage de ranger une fois pour toutes dans l'arsenal du passé. J'ai le vague soupçon que les éminences révérendissimes promulguant ces décrets, rient sous cape en les formulant, tant il paraît absurde, en plein vingtième siècle, de croire qu'un homme intelligent s'arrête à les considérer. (...) Il y aurait tout à gagner, aussi bien dans l'ordre religieux que dans l'ordre moral, reléguant le merveilleux chrétien à sa vraie place, qui est la mythologie. J'en rêve, d'un livre ayant comme sujet la mythologie chrétienne ! Je me souviens à ce propos d'une amusante histoire. La Maison Larousse venait d'éditer son très beau volume *Mythologie générale*. (...) Pourquoi manque-t-il, ce beau livre, d'un chapitre sur la mythologie chrétienne ? » (p. 89s.)

(...) l'extermination de Roemer en Allemagne (...) « Par le temps qui court, on ne sait pas très bien comme on vit. Car il n'est pas facile de savoir qui M. Hitler fera assassiner aujourd'hui. Notre insignifiance nous préservera peut-être de ses faveurs ». (p. 98)

« Mussolini prétend avoir sauvé l'Italie du communisme ; Hitler dit la même chose pour l'Allemagne. En ce qui regarde Mussolini, je lis le contraire dans un livre que j'ai reçu ce matin : le péril communiste aurait été conjuré quand Mussolini a pris le pouvoir. Mais on ne voit pas bien quel régime le Manifesto voudrait instituer. (...) avez-vous une équipe d'hommes fermes et modérés, capables d'instituer chez vous une République viable, dans la justice et dans la liberté ? Que feront-ils du Pape ? La question religieuse se posera. Je sais bien que le Pape aussi s'est compromis en pactisant avec Mussolini. La papauté aussi a dû perdre de son prestige ; a-t-elle perdu toute influence ? Il faudrait à ce nouveau régime beaucoup de courage et d'habileté. Mes pauvres écritures n'y peuvent rien. Certes, une régénération véritable de l'Italie serait un événement heureux pour le monde. Si c'est cela que veulent vos amis, qu'ils fassent tout le possible pour la réalisation de leur désir. Quelle chose terrible et angoissante maintenant que le gouvernement des peuples !

Bien respectueusement et cordialement à vous A. Loisy. » (p. 109)

« Je lis avec intérêt votre journal antifasciste. Il me semble que Mussolini est en train de s'user et que l'affaire éthiopienne se gâte. Mais quand et comment tombera-t-il ? Hitler et lui finiront mal ; seulement on ne sait pas encore ce que sera leur dernière folie. » (p. 111)

« Je ne vous parle pas des événements. Car je n'y vois goutte. Pourtant je crois que Mussolini est en train de perdre la partie ; mais quand tombera-t-il ? » (p. 112)

« Mais en quels temps vivons nous ! Les troupeaux humains s'empressent derrière des meneurs, dont on se demande s'ils jouissent de leur raison, ou bien si, connaissant la contagion de la folie, ils simulent la frénésie qui entraîne les masses.

Mussolini se flatte d'avoir refait l'Italie ; Hitler d'avoir refait l'Allemagne. Hélas ! C'est vrai, en un sens ; mais quelle sorte de nation ! Et pour combien de temps !... Je vous avoue que je commence à ne plus prêter qu'une attention distraite aux affaires politiques. Il est difficile de voir où l'on va, ou seulement où l'on veut aller. L'homme s'agite et Dieu (le grand Inconnu) le mène... Travaillons en attendant que la lumière se fasse sur la terre... Je reste tout fragile, je travaille comme je peux. » (p. 113)

(...) je pense, que Sa Sainteté est pour Hitler... et Mussolini... contre les Soviets ! (...) Il est vrai que l'univers n'a pas éclaté de rire quand Mussolini a proclamé qu'il rétablissait l'empire romain... C'est que la plaisanterie peut être dangereuse pour d'autres que pour son auteur. » (p. 114)

« Mon livre sur les Origines du Nouveau Testament sort en ce moment. (...) Il y a une page sur la guerre espagnole et le rôle du Pape. Mais ne dites mot de cela. Car il importe que ce second livre ne soit pas connu avant la publication. Je m'étonne que nul ne signale le rôle du Pape à côté de Hitler et de Mussolini dans la conjuration contre la liberté de l'esprit sous couleur de lutte contre le communisme. » (p. 122)

Voyons (...) sa page (...) :

« ... Il est un homme au monde qui se dit Vicaire de Jésus-Christ et qui par conséquent, représente officiellement la religion de l'amour. Et celui-là aussi se comporte en prédicateur de haine. A son instigation, nous venons de voir un concile polonais, réuni sous la présidence du Nonce apostolique, lancer une lettre collective contre le communisme ; puis les évêques allemands, que l'on supposait avoir d'autres soucis, se rassembler de même, par ordre, à Fulda pour rédiger une instruction dans le même sens, secondant ainsi l'action de leur gouvernement contre le bolchevisme russe ; enfin, le Pape lui-même, dans l'allocution qu'il adressait, le 14 septembre dernier, aux réfugiés espagnols, a prêché ouvertement la même croisade... On ne voit pas très bien où cette politique pourrait conduire, si ce n'est à une conflagration européenne, dont il n'est pas sûr que l'Eglise retire le moindre avantage. Mais cette provocation à une guerre sans merci est un crime contre l'humanité, contre la religion, contre

l'Évangile ; et le premier chrétien venu, s'il reste encore des chrétiens au monde, à défaut de chrétiens n'importe quel honnête homme, aurait le droit de dire à Pie XI : « Très Saint-Père, comment pouvez-vous dissimuler qu'en prêchant la guerre sainte vous soufflez vous-même le premier sur le feu que vous affectez de vouloir éteindre ? Vous dénoncez la haine des communistes contre l'Église catholique ; mais l'Évangile vous apprend que la vraie manière de conjurer la haine, c'est l'amour ; tous les communistes du monde vous acclameraient, au lieu de vous haïr, si vous les mettiez en demeure de reconnaître, que, selon votre devoir de chrétien, vous les aimez. » Il y avait sûrement autre chose à dire que ce qu'a dit le Pape, devant cette atroce guerre espagnole, dont il serait indiscret de rechercher la véritable origine, mais qui est la honte d'un peuple, la honte de la civilisation contemporaine, la honte même du catholicisme romain, qui est le premier à en souffrir. » (p. 125)

« Il me semble que l'Angleterre et la France ont été dupes des puissances fascistes dans l'affaire espagnole. Sauront-elles réagir avant d'en être elles-mêmes victimes, il faut l'espérer. Mais c'est une terrible charge aujourd'hui que de conduire un peuple, quel qu'il soit. » (p. 127)

« Je ne suis pas encore mort. (...) je ne sais pas si j'achèverai le livre. (...) Il faudrait être plus qu'un homme pour parler utilement à notre monde en folie, et je ne suis qu'un vieillard épuisé, déjà oublié. » (p. 128)

« Je pense, en effet, à écrire un livre sur la crise morale du temps présent et l'éducation humaine (...) Certains livres du Comte Sforza, votre compatriote, contiennent des renseignements utiles sur les derniers Papes et sur Mussolini... » (lettre du 10 mai) (p. 129)

(27 juin 1937) « J'ai ressenti profondément cet horrible crime commis en France contre le frère Rosselli, et je m'étonne que l'affaire semble classée dans la presse française, parmi les sujets dont on ne doit pas parler. C'est pourquoi je crois pouvoir me taire, à moins que je n'aie quelque chose à dire pour mon propre compte. » (p. 131)

(30 juin 1937) (...) « Il me semble que la situation générale actuelle soit la plus critique où l'on se soit trouvé depuis la grande guerre. Mussolini et Hitler jouent leur dernière carte. Mais saura-t-on la retourner contre eux ? » (p. 133)

(lettre du 10 septembre 1937) (...) Je suis saisi de stupeur devant la folie croissante des hommes. Mais je n'ai pas le temps de m'étonner. » (p. 134)

10 novembre 1937 (...) « Je vais faire expédier des exemplaires à Sforza, à Romain Rolland et à Croce. » (p. 138)

« Il ne faut pas parler de ma santé. Cette personne est très capricieuse et souffre beaucoup des (...) événements. (...) Ne vous inquiétez pas. Nous n'avons à craindre que l'écroulement du monde, comme disaient les Celtes nos ancêtres. Seulement, le monde a l'air tout disposé à crouler. » (p. 138)

De plus, André Billy fait la constatation que voici : « Alfred Loisy a atteint sa quatre-vingtième année, et il ne s'est trouvé personne pour réunir un comité et

prendre l'initiative d'une cérémonie au Collège de France. On eût craint évidemment de déplaire au Pape, dont l'amitié est si précieuse à la France ». (...) L'étranger l'honore, la postérité l'honorera ; dans son propre pays, qu'il aime tant, qu'il aime par-dessus de tout, il n'est plus à la page, il y vit dans l'isolement ainsi qu'un exilé. Triste fin pour une telle vie. (p.139s.)

« ... Je me demande où nous allons. Cette affaire d'Espagne déconcerte l'imagination. Horreur sans limites. L'Eglise bénissant le carnage. Hitler et Mussolini bravant et leurrant les grandes Impuissances démocratiques, eux-mêmes talonnés par la misère de leurs peuples, qu'ils ont créée, capables de tout pour prévenir leur propre effondrement... Sans doute y a-t-il encore des gens qui savent ce qu'ils veulent ; mais je crois bien que nul ne sait où l'on va ». (p. 146)

« En réalité, Hitler et Mussolini ne savent pas se gouverner ; et les démocraties ne savent pas les contenir... Du reste, j'avoue comprendre de moins en moins le jeu de la politique ; c'est peut-être un jeu de hasard. » (p. 148)

« Je comprends vos inquiétudes et je les partage (...) (8 novembre 1938). Le jeu actuel de la politique me déconcerte absolument, et je me demande où l'on va ? Ceux qui croient le savoir l'ignorent peut-être. » (p. 152)

« 14 mars 1939 (...) Je constate (...) que de capitulation en capitulation, l'on fait le jeu de Hitler et de Mussolini... Les signatures de vieux intellectuels ne comptent de rien. Impossible de voir où s'arrêtera la course à l'abîme... L'élection de Pie XII ne m'a pas surpris. C'est, je crois, un échec à Mussolini, mais je n'envie pas la situation du Pape, en face des deux fous que sont Hitler et Mussolini ; car ils ne sont pas scrupuleux sur le choix de leurs moyens ». (p. 157)

« Mes forces diminuent de plus en plus (...) le désarroi universel et les caprices de la saison me fatiguent plus que les petits travaux d'écriture auxquels je me livre encore. Espérons un peu, tant que nous ne sommes pas écrasés. » (p. 158)

(...) le 19 avril : « Il me semble que tout va de mal en pis, et que de nouveaux coups se préparent de différents côtés. (...) la mobilisation générale peut être décrétée d'un jour à l'autre ? Je crois que les dictateurs sont prêts à jouer leur dernière carte, et je me demande si l'on est prêt, si on veut être prêt à les abattre. Il me semble que le nouveau Pape est déjà paralysé, à moins qu'il ne soit, comme nous, débordé par la situation ». (p. 159)

(10 mai 1939) « Je suis, comme vous, assez perplexe devant les événements ; aussi la politique du Pape, qui suit les desseins fantaisistes de son prédécesseur pour l'extermination du communisme. (p. 159)

(...) le 30 novembre (...) La situation actuelle me paraît assez confuse. Toutefois la victoire de l'Allemagne me semble fort incertaine, et je ne puis pas croire au triomphe de la barbarie. Il est certain seulement que l'œuvre de reconstruction sera infiniment laborieuse. Je dis infiniment ; j'aurais dû plutôt dire indéfiniment. Il y aura du travail dans la suite des siècles pour toutes les bonnes volontés. Il a dû en être ainsi depuis le commencement ; mais j'imagine que c'était un peu moins compliqué à l'âge des cavernes. Pourtant ne nous

plaignons pas trop ! Les cavernes, cela ne devait pas être beaucoup plus récréatif que les sous-marins et les bombardements aériens.

Bien respectueusement à vous

Alfred Loisy

Ce fut sa dernière lettre. (p. 161s.)

Comme une immense lame de fond poussée (...) l'invasion déferlait sur le Pays, le submergeant. En eut-il conscience, Alfred Loisy, avant de fermer les yeux à jamais ? A-t-il emporté dans la tombe cette vision d'horreurs ?... Il est mort le 1^{er} juin ; je voudrais être certaine que l'aggravation de ses infirmités physiques lui a dérobé l'horreur morale de la situation. (p. 163)

²⁷ Maurilio Guasco, *Alfred Loisy in Italia. Con documenti inediti*. Torino 1975.

97 Loisy à Vincenzo Cento

Ceffonds, le 17 octobre 1920

Car l'impérialisme pontifical ne peut être désormais qu'un obstacle au progrès humain. Du Christianisme même que peut-on retenir sinon l'esprit d'humanité, en l'élargissant à la mesure de l'humanité qui se fait ? p. 278

98 Loisy à Vincenzo Cento Ceffonds, le 2 octobre 1921

(...) Que le ciel nous préserve de tout impérialisme, du moins dans l'ordre intellectuel, si nous ne pouvons le supprimer ailleurs ! p. 280

Lettre 101 : *Loisy ad Angelo Gambaro*

Paris, le 8 janvier 1927

Je m'étais dévoué d'enfance à un service religieux d'humanité, j'y suis resté dévoué jusque dans ma vieillesse. En ce sens là, je suis resté religieux et mystique, plus mystique peut-être que beaucoup de croyants ; et quoi qu'en disent certains, il n'y a pas eu de cassure, pas de bifurcation dans ma vie. (...) je n'ai pas renié l'idéal que j'avais toujours servi. Cet idéal, je le servais dans l'Eglise ; je le sers plus librement en dehors de l'Eglise. Si l'Eglise a condamné cet idéal et si elle m'a condamné moi-même, je n'y puis rien. Je ne suis pas obligé de mentir pour lui être agréable. (p. 283)

102 Loisy ad Ernesto Buonaiuti

27 février 1927

(...) j'ai considéré dès l'abord la Société des Nations comme un idéal dont les conditions étaient premièrement à réaliser, parce qu'elles n'existent pas encore. Ce n'est pas votre papauté qui est disposée à les créer. Pas davantage les folies nationalistes, que la Société des nations doit servir à modérer. La vieille Europe est bien malade ; mais celui des peuples européens qui se croirait désormais appelé à dominer les autres serait aussi appelé à se faire écraser. C'est grâce que je ne souhaite à aucun des peuples existants, si outrecuidant qu'il puisse être en ses propos. (285)

²⁷ Fabrice Bouthillon, *La naissance de la mardité, Une théologie politique à l'âge totalitaire : Pie XI (1922-1939)* PUF Strasbourg 2001, cf. surtout les chapitres *Devant Hitler* et *Une liquidation*

Max Agostino, *Le Pape Pie XI et l'opinion publique (1922-1939)*, Ecole française de Rome 1991, de Bocard cf. surtout la 3^e partie : *Une stratégie à l'épreuve de l'événement (1931-1939)*. Je remercie Emile Poulat pour l'indication de ces deux ouvrages.

²⁸ Fabrice Bouthillon, *La naissance de la mardité, Une théologie politique à l'âge totalitaire : Pie XI (1922- 1939)*, PUF Strasbourg 2001, cf. surtout les chapitres *Devant Hitler* et *Une liquidation*.

Max Agostino, *Le Pape Pie XI et l'opinion publique (1922-1939)*, Ecole française de Rome 1991, de Bocard cf. surtout la 3^e partie : *Une stratégie à l'épreuve de l'événement (1931-1939)* Je remercie Emile Poulat pour l'indication de ces deux ouvrages.

²⁹ Cf. Blet, Pierre, *Pie XII et la seconde Guerre mondiale*, d'après les archives du Vatican, Paris Perrin 2005, et les nombreux volumes des documents des Archives du Vatican concernant la Deuxième Guerre Mondiale qu'il a publiés.

³⁰ à paraître

³¹ Poulat, *op. cit.* : Les circonstances semblaient d'autant plus permettre à M. Loisy de se proclamer gardien et défenseur du « progrès humain » qu'elles étaient solennelles. La guerre mondiale touchait à sa fin. Un mouvement se dessinait en faveur d'une « Société des Nations ». M. Loisy s'efforça de lier cette idée à sa religion de l'humanité :

« Si la Société des Nations exige et postule une religion de l'humanité, cette religion exige et postule un magistère, libre et organisé, de sa foi, l'apostolat de maîtres complets (...) (De la discipline intellectuelle, pp. 126-127. Et ailleurs : « L'existence de la Société des Nations implique, elle exige, elle devra produire, pour durer elle-même, une religion de l'humanité » (« La Société des Nations et la religion de l'humanité », dans *Scientia*, 1919, p. 74). p. 184.

(...) il se rendait très bien compte de la réalité (...) : » L'idée fondamentale que je n'ai pas voulu exprimer trop crûment, est que la Société des Nations est une nécessité, mais que, pour l'instant, nous n'avons qu'une ménagerie dont il s'agirait de faire une société. (p. 185)

³² Raymond de Boyer de Sainte Suzanne, *Alfred Loisy entre la foi et l'incroyance*, Paris 1968. Avec des lettres inédites. Cf. le chapitre « la religion de l'humanité et ce que Loisy entend par-là ».

³³ Maurilio Guasco, *Alfred Loisy*, Brescia 2004, p. 69s.:

« L'Europa viene travolta dalla follia umana, e la guerra rimette in primo piano anche la problematica religiosa. Il cristianesimo tendenzialmente universale diventa la giustificazione di idversi nazionalismi, il Dio padre di tutti viene da tutti invocato come legittimazione delle proprie scelte contro quelle degli altri. Loisy ripensa in tale contesto a quella religione universale che vorrebbe cercare di definire, una religione che non è solo una fase dello sviluppo dell'umanità, un periodo della storia umana, una religione che non può essere confusa con una specifica religione storica. Si tratta di individuare le caratteristiche di questa « religione dell'umanità », che durerà quanto l'umanità stessa ».

³⁴ Selon Albert Réville, le prédécesseur de Loisy au Collège de France, le Christ incarne la religion de l'humanité.

³⁵ Cf. Emile Poulat, *op. cit.*, pp. 184ss..

³⁶ Geyraud, Pierre (pseud. de Raoul Guyader). Raoul Guyader, *Croyances mortes*. Avec une lettre - préface de M. Alfred Loisy, professeur au Collège de France, 1924.

³⁷ *Annales d'Histoire du Christianisme*, publié sous la direction du P.L. Couchoud, 1928 Tome I. Congrès d'Histoire du Christianisme (...) du 19 au 22 avril 1927.

Jubilé Alfred Loisy. Aux Editions Rieder Paris et chez Van Holkema et Warendorf's Uitgevers Maatschappij, 7, place Saint-Sulpice, Amsterdam 1928 :
Hommage à Alfred Loisy par M. Charles Guignebert, p. 21, 26, 28.

(..) vous êtes un symbole. Vous êtes l'homme qui a lutté, qui a peiné, qui a souffert pour les droits de la critique, pour la liberté de la science, pour la dignité de la pensée (...) Où pouvons-nous mieux et à plus juste titre placer une telle commémoration qu'en ce vénérable Collège de France, dont la fondation même fut un acte d'émancipation scientifique et qui n'a vécu que pour la science et que par elle ? (p. 10)

(...) j'osai disputer (...) contre Adolf Harnack, sur l'essence du christianisme. (p. 26)

Allocution de M. Loisy :

III (...) Que le souvenir de ce congrès demeure entre nous comme un lien de perpétuelle amitié pour les jours de labeur qui nous seront donnés encore dans le champ de la science, au service de la vérité et de l'humanité. (p. 248)